THÉATRE
DE
VOLTAIRE.

TOME DIXIEME.

LE
THÉATRE
DE VOLTAIRE,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE de plusieurs Pièces, qui n'ont été imprimées que depuis la mort de l'Auteur, & qui ne se trouvent que dans l'édition des Œuvres complettes, imprimées à Kell.

TOME DIXIEME.

A TOULOUSE,

Chez J. B. BROULHIET, Libraire.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

ÉPITRE
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu paſſer ce ſiècle admirable, à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples ; ce ſiècle qui ſert de modèle au nôtre en tant de choſes, & peut-être de reproche, comme il en ſervira à tous les âges. C'eſt dans ces tems illuſtres que les *Condés*, vos ayeux, couverts de tant de lauriers, cultivaient & encourageaient les arts ; où un *Boſſuet* immortaliſait les héros, & inſtruiſoit les rois ; où un *Fénélon*, le ſecond des hommes dans l'éloquence, & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable, enſeignait avec tant de charmes la juſtice & l'humanité ; où les *Racines*, les *Deſpréaux* préſidaient aux belles-lettres, *Lully* à la muſique, le *Brun* à la peinture. Tous ces arts, Madame, furent accueillis, ſur-tout dans votre palais. Je me ſouviendrai toujours que preſque au ſortir de l'enfance j'eus le bonheur d'y en-

tendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de Monseigneur le duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre & celui de M. le duc du Maine, travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur le champ en français une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui, polie par tant de grands auteurs, manque encor pourtant de précision, de force & d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne, la valeur des expressions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour représenter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles, ou un Dieu qui lance au loin ses traits, ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination; mais chaque terme, comme on sait, avait une mélodie marquée & charmait l'oreille, tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte Grec est toujours faible, séche & indigente. C'est du caillou & de la brique, avec quoi on veut imiter des

palais de porphyre. Cependant M. *de Maléſieu*, par des efforts que produiſait un enthouſiaſme ſubit, & par un récit véhément, ſemblait ſuppléer à la pauvreté de la langue, & mettre dans ſa déclamation toute l'ame des grands hommes d'Athénes. Permettez-moi, Madame, de rappeler ici ce qu'il penſait de ce peuple inventeur, ingénieux & ſenſible, qui enſeigna tout aux Romains ſes vainqueurs, & qui long-tems après ſa ruine & celle de l'empire Romain, a ſervi encor à tirer l'Europe moderne de ſa groſſière ignorance.

Il connaiſſait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaiſſent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de ſtatues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génies & de grandeur, ce théâtre ſuperbe & immenſe, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'aſſiſtaient pas debout & en tumulte; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était préſent à ſon eſprit. Il était bien loin de penſer comme ces hommes ridiculement auſtères, & ces faux politiques, qui blâment encor les Athéniens d'avoir été trop ſomptueux dans leurs jeux publics, & qui ne ſavent pas que cette magnificence même enrichiſſait Athènes, en attirant dans ſon ſein une foule d'étrangers, qui venaient l'admirer & prendre

chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un esprit presque universel, à traduire avec une fidélité pleine d'élégance & de force, l'*Iphigénie en Tauride d'Euripide*. On la représenta dans une fête qu'il eut l'honneur de donner à V. A. S., fête digne de celle qui la recevait, & de celui qui en faisoit les honneurs; vous y représentiez *Iphigénie*. Je fus témoin de ce spectacle : je n'avais alors nulle habitude de notre théâtre français ; il ne m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de la galanterie dans ce sujet tragique ; je me livrai aux mœurs & aux coutumes de la Grèce, d'autant plus aisément, qu'à peine j'en connaissais d'autres ; j'admirai l'antique dans toute sa noble simplicité. Ce fut là ce qui me donna la première idée de faire la tragédie d'*Œdipe*, sans même avoir lu celle de *Corneille*. Je commençai par m'essayer, en traduisant la fameuse scène de *Sophocle*, qui contient la double confidence de *Jocaste* & *d'Œdipe*. Je la lus à quelques-uns de mes amis, qui fréquentaient les spectacles, & à quelques acteurs ; ils m'assurerent que ce morceau ne pourrait jamais réussir en France; ils m'exhorterent à lire *Corneille*; qui l'avait soigneusement évité ; & me dirent tous, que si je ne mettais, à son exemple, une intrigue amoureuse dans *Œdipe*, les comédiens ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*Œdipe de Corneille*, qui sans être mis au rang de *Cinna* & de *Polyeucte*, avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus révolté d'un

bout à l'autre : mais il fallut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis au millieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité, non pas une intrigue d'amour, l'idée m'en paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire *Œdipe* devant elle; la scène de *Sophocle* ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal; mais vous, & M. le Cardinal de *Polignac*, & M. de *Maléfieu*, & tout ce qui composait votre cour, vous me blâmates universellement, & avec très-grande raison, d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger; & ce qui seul avait fait recevoir ma pièce, fut précisément le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'*Œdipe*, dont ils n'espèraient rien. Le public fut entièrement de votre avis; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement ; & ce qui ressentait un peu la passion de l'amour, fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet, Madame, quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille, & la contagion qui ravage un pays ! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude, que *Corneille* d'un côté, qui fait dire à *Thésée*:

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans est encor plus funeste :

& moi qui, soixante ans après lui viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère est le plus théatral qu'on ait jamais vu, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représentée amoureuse, qu'une *Phèdre*, dis-je, étale les fureurs de cette passion funeste; qu'une *Roxane* dans l'oisiveté du serrail, s'abandonne à l'amour & à la jalousie; qu'*Ariane* se plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle; qu'*Orosmane* tue ce qu'il adore, tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux, criminel, malheureux, suivi de remords, arrache de nobles larmes. Point de milieu : il faut, ou que l'amour domine en tyran, ou qu'il ne paraisse pas; il n'est point fait pour occuper la seconde place. Mais que *Néron* se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse & de son rival; mais que le vieux *Mithridate* se serve d'une ruse comique, pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans; mais que *Maxime*, même dans la pièce de *Cinna*, si remplie de beautés mâles & vraies, ne découvre en lâche une conspiration si importante, que parce qu'il est imbécillement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour *Cinna*, & qu'on dise pour raison :

L'amour rend tout permis,
Un véritable amant ne connaît point d'amis.

Mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne fais qu'elle *Viriate*, & qu'il soit assassiné par *Perpenna*, amoureux de cette Espagnole ; tout cela est petit & puérile, il le faut dire hardiment ; & ces petitesses nous mettraient prodigieusement au dessous des Athéniens, si nos grands maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui sont de notre nation, par les sublimes beautés qui sont uniquement de leur génie.

Une chose à mon sens assez étrange, c'est que les grands poëtes tragiques d'Athènes aient si souvent traité de ses sujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Electre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*, & que nos grands modernes négligeant de tels sujets, n'aient presque traité que l'amour, qui est souvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois ennoblir cet amour par la politique ; mais un amour qui n'est pas furieux est froid, & une politique qui n'est pas une ambition forcenée est plus froide encor. Des raisonnemens politiques sont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel* ; la galanterie est à sa place dans la comédie & dans des contes : mais rien de tout cela n'est digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait dans la tragédie prévalu au point, qu'une grande Princesse, qui

par son esprit, & par son rang, semblait en quelque sorte excusable de croire que tout le monde devait penser comme elle, imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un sujet tragique: elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce, dans laquelle l'amour n'eût ioué un principal ou un second rôle; mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du *Cid*, qu'il avait imitées de l'Espagnol; l'autre, toujours élégant & tendre, était éloquent dans tous les genres, & savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentimens les plus délicats: aussi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connoisse au théâtre; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes, sans autre fond que ces paroles: *Je vous aime, & je vous quitte.* C'était, à la vérité, une pastorale entre un empereur, une reine & un roi, & une pastorale cent fois moins tragique que les scènes intéressantes du *Pastor fido*. Ce succès avait persuadé tout le public, & tous les auteurs, que l'amour seul devait être à jamais l'ame de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il composa son

chef-d'œuvre d'*Athalie* ; mais quand il ſe fut ainſi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encor. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre, puſſent former une tragédie intéreſſante; l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui ſoit jamais ſorti de la main des hommes, reſta long-temps mépriſé, & ſon illuſtre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu ſon ſiècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre juſtice à ſon chef-d'œuvre.

Il eſt certain que ſi ce grand homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent, qui ſeul avait fait ſa fortune & ſa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre ſon ancienne pureté, il n'eût point avili par des amours de ruelle les grands ſujets de l'antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, & la galanterie n'entrait point dans ſon plan : il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreſte*, ni *Electre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax ;* mais ayant malheureuſement quitté le théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le ſuivirent imitèrent & outrèrent ſes défauts ſans atteindre à aucune de ſes beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans preſque toutes les ſcènes tragiques : tantôt c'eſt un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.* Tantôt c'eſt une *Ameſtris*, qui dit que

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu ſecret, ſans honte & ſans effroi,

Ici un *Agnonide ;*

> De la belle Chryſis en tout lieu ſuit les pas ;
> Adorateur conſtant de ſes divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenſeur de la Germanie, proteſte *qu'il vient lire ſon ſort dans les yeux d'Iſménie*, & vient dans le camp de *Varus* pour voir *ſi les beaux yeux de cette Iſménie daignent lui montrer leur tendreſſe ordinaire.* Dans *Amaſis*, qui n'eſt autre choſe que la *Mérope* chargée d'épiſodes romaneſques, une jeune héroïne, qui depuis trois jours a vu un moment dans ſa maiſon de campagne un jeune inconnu dont elle eſt épriſe, s'écrie avec bienſéance :

> C'eſt ce même inconnu, pour mon repos, hélas !
> Autant qu'il le devait, il ne ſe cacha pas ;
> Et pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
> Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émue.

Dans *Athénaïs*, un prince de Perſe ſe déguiſe pour aller voir ſa maîtreſſe à la cour d'un empereur Romain. On croit lire enfin les romans de mademoiſelle *Scudèri*, qui peignait des bourgeois de Paris ſous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût déteſtable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers ſenſés, il arriva, par malheur, que M. de *Longepierre*, très-zélé pour l'antiquité, mais qui ne connaiſſait pas aſſez notre théâtre,

théâtre, & qui ne travaillait pas aſſez ſes vers, fit repréſenter ſon *Electre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique; une froide & malheureuſe intrigue ne défigurait pas ce ſujet terrible; la pièce était ſimple & ſans épiſode : voilà ce qui lui valait, avec raiſon, la faveur déclarée de tant de perſonnes de la première conſidération, qui eſpéraient qu'enfin cette ſimplicité précieuſe, qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes, pourrait être bien reçue à Paris, où elle avait été ſi négligée.

Vous étiez, Madame, auſſi bien que feue madame la Princeſſe de *Conty*, à la tête de ceux qui ſe flattaient de cette eſpérance; mais malheureuſement les défauts de la pièce Françaiſe l'emportèrent ſi fort ſur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce, que vous avouâtes à la repréſentation, que c'était une ſtatue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui en effet n'était pas digne d'être ſoutenu, ſachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages, eſt auſſi contraire aux progrès de l'eſprit, que le déchaînement contre les bons. Mais la chûte de cette *Electre* fit en même temps grand tort aux partiſans de l'antiquité : on ſe prévalut très-mal-à-propos des défauts de la copie contre le mérite de l'original; & pour achever de corrompre le goût de la nation, on ſe perſuada qu'il était impoſſible de ſoutenir, ſans une intrigue amoureuſe, & ſans des aventures romaneſques, ces ſujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés

par de telles épisodes ; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture, mais qu'il était impossible de les imiter sans être condamné par son siècle : étrange contradiction ! car si en effet la lecture en plaît, comment la représentation en peut-elle déplaire ?

Il ne faut pas, je l'avoue, s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il est même très-vraisemblable, que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur temps. Je suis persuadé, Madame, que les bons esprits d'Athènes condamnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé son *Electre* : ils durent remarquer, qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encor qu'il y a des beautés propres, non-seulement à la langue grecque, mais aux mœurs, au climat, au temps, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Electre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup ; j'en ai pris, autant que je l'ai pû, tout l'esprit & toute la substance. Les fêtes que célébraient *Egiste* & *Clytemnestre*, & qu'ils appelaient les festins d'*Agamemnon*, l'arrivée d'*Oreste* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'*Oreste*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Electre*, celui d'*Iphise* qui est précisément *la Chrysothemis* de *Sophocle*, & sur-tout les remords de *Clytemnestre*, tout est puisé dans la tragédie grecque ; car lorsque celui qui fait à *Clytemnestre* le récit de la prétendue mort

d'*Oreste*, lui dit : *Eh quoi ; Madame, cette mort vous afflige ! Clytemnestre* répond ; *Je suis mère, & par là malheureuse ; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr son sang :* elle cherche même à se justifier devant *Electre* du meurtre d'*Agamemnon ;* elle plaint sa fille ; & *Euripide* a poussé encor plus loin que *Sophocle* l'attendrissement & les larmes de *Clytemnestre :* voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu, senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est en effet plus dans la nature qu'une femme, criminelle envers son époux, & qui se laisse attendrir par ses enfans, qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche, qui s'irrite, qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens, & qui s'appaise ensuite par les soumissions & par les larmes : le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption, qui en est la suite, de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé, sur-tout, la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité, tant recommandée par les Grecs, & si difficile à saisir ; c'était là le vrai caractère de l'invention & du génie ; c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui dans l'*Œdipe* ou dans *Electre* ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, serait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens

& la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie consistent à trouver tout dans son sujet, & non pas à chercer hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiement tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) serait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné au moins à ma nation quelque idée d'une tragédie sans confidens, sans épisodes ; le petit nombre des partisans du bon goût m'en fait gré, les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution & les ténèbres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, Madame, à conserver les étincelles qui restent encor parmi nous de cette lumière précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur devons tout : aucun art n'est parmi nous, tout y a été transplanté : mais la terre, qui porte ces fruits étrangers, s'épuise & se lasse ; & l'ancienne barbarie, aidée de la frivolité, percerait encor quelquefois malgré la culture ; les disciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths & des Vandales amollis par les mœurs des Sibarites, sans cette protection éclairée & attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie, ou l'amour du génie, elles encouragent notre nation, qui est plus faite pour imiter que pour inventer, & qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons & les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je desire,

Madame, c'eſt qu'il ſe trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché, qui tire le théâtre de cette molleſſe & de cette afféterie où il eſt plongé, qui le rende reſpectable aux eſprits les plus auſtères, digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvre que nous avons, & enfin du ſuffrage d'un eſprit tel que le vôtre, & de ceux qui peuvent vous reſſembler.

ACTEURS.

ORESTE, fils de Clytemnestre & d'Agamemnon.

ÉLECTRE, } sœurs d'Oreste.
IPHISE, }

CLYTEMNESTRE, épouse d'Egiste.

ÉGISTE, Tyran d'Argos.

PILADE, ami d'Oreste.

PAMMÈNE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.

DIMAS, Officier des gardes.

SUITE.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais & un tombeau, d'un côté, & de l'autre, Argos dans le lointain.



ORESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

EST-IL vrai, cher Pammene ! & ce lieu solitaire,
Ce palais exécrable où languit ma misère,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?
La malheureuse Electre, à mes douleurs si chère,
Vient-elle avec Egiste au tombeau de mon père ?
Egiste ordonne-t-il qu'en ces solemnités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés ?
Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine,
Qui célébre le crime, & que ce jour amène ?

PAMMENE.

Miniſtre malheureux d'un temple abandonné,
Du fond de ces déſerts où je ſuis confiné,
J'adreſſe au ciel des vœux pour le retour d'Oreſte;
Je pleure Agamemnon, j'ignore tout le reſte.
Ô reſpectable Iphiſe! ô pur ſang de mon Roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les deſſeins d'une cour en horreurs ſi fertile,
Pénètrent rarement dans mon obſcur aſyle.
Mais on dit qu'en effet Egiſte ſoupçonneux,
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne ſouffrira plus qu'Electre en ſon abſence
Appelle par ſes cris Argos à la vengeance.
Il redoute ſa plainte; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ſes clameurs;
Et d'un œil vigilant épiant ſa conduite,
Il la traite en eſclave, & la traîne à ſa ſuite.

IPHISE.

Ma ſœur eſclave! ô ciel! ô ſang d'Agamemnon!
Un barbare à ce point outrage encor ton nom!
Et Clytemneſtre, hélas! cette mère cruelle,
A permis cet affront qui rejaillit ſur elle!

PAMMENE.

Peut-être votre ſœur, avec moins de fierté,
Devait de ſon tyran braver l'autorité;
Et n'ayant contre lui que d'impuiſſantes armes,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ſes larmes.
Qu'a produit ſa fierté? que ſervent ſes éclats?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laiſſé dumoins, dans ce funeſte aſyle,
Un deſtin ſans opprobre, un malheur plus tranquille.

Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, & loin de son bourreau :
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egiste.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorsque rappellant le temps du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée,
Où le ciel a permis ce barbare hyménée,
Où ce monstre enivré du sang du Roi des Rois,
Où Clytemnestre.....

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PAMMENE.

IPHISE.

HElas ! est-ce vous que je vois ?
Ma sœur? .....

ELECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Electre leur esclave, Electre votre sœur,
Vous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

Un destin moins affreux permet que je vous voie ;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus....

ELECTRE.

Des pleurs ! Ah ! ma faiblesse en a trop répandus,

Des pleurs ! Ombre ſacrée, ombre chère & ſanglante,
Eſt-ce là le tribut qu'il faut qu'on te préſente?
C'eſt du ſang que je dois; c'eſt du ſang que tu veux;
C'eſt parmi les apprêts de tes indignes jeux,
Dans ce cruel triomphe, où mon tyran m'entraîne,
Que ranimant ma force & ſoulevant ma chaîne,
Mon bras, mon faible bras oſera l'égorger,
Au tombeau que ſa rage oſe encor outrager.
Quoi ! j'ai vu Clytemneſtre avec lui conjurée,
Lever ſur ſon époux ſa main trop aſſurée !
Et nous ſur le tyran nous ſuſpendons des coups,
Que ma mère à mes yeux porta ſur ſon époux !
Ô douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'animes,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes?
Nous ſeules déſormais devons nous ſecourir :
Craignez-vous de frapper? craignez-vous de mourir?
Secondez de vos mains ma main déſeſpérée;
Fille de Clytemneſtre, & rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah! modérez ces tranſports impuiſſans;
Commandez, chère Electre, au trouble de vos ſens;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes:
Qui peut nous ſeconder? comment trouver des armes?
Comment frapper un roi de gardes entouré?
Vigilant, ſoupçonneux, par le crime éclairé?
Hélas! à nos regrets n'ajoutons point de craintes;

Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ELECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans son
cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre, & la fassent descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas ! cette douleur captive,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive ;
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, & d'opprobre nourrie,
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtemens de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où le fer à la main,
Clytemnestre, ma mère ! ah ! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.
C'est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer,
Que j'ai vu votre père attiré dans le piége,
Se débattre & tomber sous leur main sacrilége.
Pammène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
Je crois te voir encor accourir avec moi ;
J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux
père,

A ſon ſécours encor il appellait ſa mère.
Clytemnestre appuyant mes ſoins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
Et s'arrêtant dumoins au milieu de ſon crime;
Nous laiſſa loin d'Egiſte emporter la victime.
Oreſte, dans ton ſang conſommant ſa fureur,
Egiſte a-t-il détruit l'objet de ſa terreur?
Es-tu vivant encor? as-tu ſuivi ton père?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers; & mes yeux pleins de
pleurs,
N'ont vu que des forfaits & des perſécuteurs.

PAMMENE.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vu la ſplendeur & l'horrible miſère,
Permettez que ma voix puiſſe encor en vous deux
Réveiller cet eſpoir qui reſte aux malheureux.
Avez-vous donc des Dieux oublié les promeſſes?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereſſes
Doivent conduire Oreſte en cet affreux ſéjour,
Où ſa ſœur avec moi lui conſerva le jour?
Qu'il doit punir Egiſte au lieu même où vous
êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où ſon lâche aſſaſſin
Inſulte encor au roi dont il perça le ſein?
La parole des Dieux n'eſt point vaine & trom-
peuſe;
Leurs deſſeins ſont couverts d'un nuit ténébreu-
ſe;
La peine ſuit le crime: elle arrive à pas lents.

ELECTRE.

ELECTRE.

Dieux qui la préparez, que vous tardez long-temps ?

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène ; Egiſte renouvelle
De ſon hymen ſanglant la pompe criminelle.

ELECTRE.

Et mon frère exilé de déſerts en déſerts,
Semble oublier ſon père, & négliger mes fers.

PAMMENE.

Comptez les temps : voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à ſe joindre au courage:
Eſpérez ſon retour, eſpérez dans les Dieux.

ELECTRE.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience;
Hélas! vous me rendez un rayon d'eſpérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenſer les autels,
S'ils voyaient ſans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime inſolent, dans ſon heureuſe ivreſſe,
Ecraſait à loiſir l'innocente faibleſſe ?
Dieux, vous rendez Oreſte aux larmes de ſa ſœur;
Votre bras ſuſpendu frappera l'oppreſſeur.
Oreſte, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du ſang verſé qui t'appelle & qui crie :
Viens du fond des déſerts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monſtres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
C'eſt au monſtre d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois, que tu dois t'adreſſer :
Viens, qu'Electre te guide au ſein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;
Votre mère paraît.

ELECTRE.

Ai-je encor une mère ?

SCENE III.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez ; que l'on me laiſſe en ces lieux retirés ;
Pammène, éloignez-vous ; mes filles demeurez.

IPHISE.

Hélas ! ce nom ſacré diſſipe mes alarmes.

ELECTRE.

Ce nom, jadis ſi ſaint redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu ſur mon ſort, & ſur vos intérêts,
Vous dévoiler enfin mes ſentimens ſecrets.
Je rends grace au deſtin, dont la rigueur utile,
De mon ſecond époux rendit l'hymen ſtérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeſte flanc,
Un ſang que j'aurais vu l'ennemi de mon ſang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;
Et les chagrins ſecrets dont je fus pourſuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours,
Pourront précipiter le terme de mes jours.

Mes filles devant moi ne ſont point étrangères :
Même en dépit d'Egiſte elles m'ont été chères :
Je n'ai point étouffé mes premiers ſentimens ;
Et malgré la fureur de ſes emportemens,
Electre, dont l'enfance a conſolé ſa mère
Du ſort d'Iphigénie, & des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, & qui brave mes loix,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ſes droits.

ELECTRE.

Quoi! vous, Madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore ?
Quoi, vous n'oubliez point ce ſang qu'on déshonore ?
Ah, ſi vous conſervez des ſentimens ſi chers,
Obſervez cette tombe.... & regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir ; votre eſprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un ſouvenir horrible :
Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;
Vous frappez une mere, & je l'ai mérité.

ELECTRE.

Eh bien, vous déſarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur eſt toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches ſanglans trop long-temps eſſuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egiſte dans mon cœur je vous ai ſéparée.
Ce ſang que je vous dois ne ſaurait ſe trahir ;
J'ai pleuré ſur ma mère, & n'ai pu vous haïr.
Ah! ſi le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en ſecret un remords ſalutaire,

Ne le repouſſez pas : laiſſez-vous pénétrer
A la ſecrete voix qui vous daigne inſpirer.
Détachez vos deſtins des deſtins d'un perfide :
Livrez-vous toute entière à ce Dieu qui vous guide.
Appellez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de ſes aïeux ;
Qu'il puniſſe un tyran ; qu'il règne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ſes filles, & vous-même.
Faites venir Oreſte.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Oreſte, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un maître abſolu la puiſſance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas :
Et vous l'avez forcé d'appéſantir ſon bras.
Moi-même qui me vois ſa première ſujette,
Moi qu'offenſa toujours votre plainte indiſcrete,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encor, au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous ſeule un affront qui m'outrage :
Pliez à votre état ce ſuperbe courage ;
Apprenez d'une ſœur comme il faut s'affliger,
Comme on céde au deſtin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le ſein de ma famille entière,
Finir un jour en paix ma fatale carrière.
Mais ſi vous vous hâtez, ſi vos ſoins imprudens
Appellent en ces lieux Oreſte avant le temps ;

Si d'Egifte jamais il affronte la vue,
Vous hafardez fa vie, & vous êtes perdue;
Et malgré la pitié dont mes fens font atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ELECTRE.

Lui, votre époux? O ciel! lui, ce monftre?... Ah, ma mère,
Eft-ce ainfi qu'en effet vous plaignez ma mifère?
A quoi vous fert, hélas! ce remords paffager?
Ce fentiment fi tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, & votre fils lui-même!

à Iphife.

Ma fœur! & c'eft ainfi qu'une mère nous aime?

à Clytemneftre.

Vous menacez Orefte!... Hélas, loin d'efpérer
Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore fi le ciel a confervé fa vie;
J'ignore fi ce maître abominable, impie,
Votre époux, puifqu'ainfi vous l'ofez appeler,
Ne s'eft pas en fecret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en attefte
Les Dieux dont nous fortons, & la mère d'Orefte,
Que loin de l'appeler dans ce féjour de mort,
Nos yeux, nos triftes yeux font fermés fur fon fort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de fes fœurs gémiffantes:
N'affligez plus Electre: on peut à fes douleurs
Pardonner le reproche, & permettre les pleurs.

ELECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Orefte, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egifte, & fa férocité;
Et mon frère eft perdu, puifqu'il eft redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère eft vivant: reprenez l'efpérance.
Mais s'il eft en danger, c'eft par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, & fachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, refpecter mon ennui.
Vous penfez que je viens, heureufe & triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante.
Electre, cette fête eft un jour de douleur;
Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Je fais quels vœux forma votre haine infenfée.
N'implorez plus les Dieux; ils vous ont exaucée.
Laiffez-moi refpirer.

SCENE IV.

CLYTEMNESTRE *feule.*

L'Afpect de mes enfans
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
Hymen, fatal hymen, crime long-temps profpère,
Nœuds fanglans qu'ont formé le meurtre & l'adultère,

Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
Quel eſt donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur eſt détruit, l'ivreſſe eſt diſſipée;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egiſte eſt aveuglé, puiſqu'il ſe croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, & je ſens ſuccomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un préſage;
Je crains Argos, Electre, & ſes lugubres cris,
La Grèce, mes ſujets, mon fils, mon propre fils,
Ah! quelle deſtinée, & quel affreux ſupplice,
De former de ſon ſang ce qu'il faut qu'on haïſſe!
De n'oſer prononcer, dans des troubles cruels,
Les noms les plus ſacrés, les plus chers aux mortels!
Je chaſſai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils; la nature eſt vengée.

SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

AH! trop cruel Egiſte, où guidiez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux conſacrés au trépas?

EGISTE.

Quoi, ces ſolemnités qui vous étaient ſi chères,
Ces gages renaiſſans de nos deſtins proſpères,

Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen eſt-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu, peut-être, eſt pour nous redoutable,
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes ſens ſont ouverts.
Iphiſe dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du ſang verſé par nous cette demeure empreinte,
Oreſte, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

EGISTE.

Laiſſez gémir Iphiſe, & vous reſſouvenez,
Qu'après tous nos affronts trop long-temps pardonnés,
L'impétueuſe Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, & je ne prétends pas
Que de ſes cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos déſormais ſa dangereuſe audace
Oſe des Dieux ſur nous rappeller la menace,
D'Oreſte aux mécontens promettre le retour.
On n'en parle que trop : & depuis plus d'un jour,
Par-tout le nom d'Oreſte a bleſſé mon oreille ;
Et ma juſte colère à ce bruit ſe réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en ſecret un oracle a prédit
Qu'un jour en ce lieu même où mon deſtin me guide,
Il porterait ſur nous une main parricide.

Pourquoi tenter les Dieux ? Pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, & qu'on peut éviter ?

EGISTE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire :
Mais loin que dans le piége Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai su l'envelopper.
Errant & poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le Roi m'est attaché.
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais, quoi, mon fils!

EGISTE.

Je sais quelle est sa violence;
Il est fier, implacable, aigri par son malheur;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, Seigneur! elle est juste.

EGISTE.

Il faut la rendre vaine.
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène:
Il est dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein? pourquoi?

EGISTE.

Pour assurer mon trône, & calmer votre effroi.
Oui, Plistène mon fils, adopté par vous-même,

L'héritier de mon nom & de mon diadême,
Eſt trop intéreſſé, Madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez ſoupçonner.
Il vous tient lieu de fils, n'en connaiſſez plus d'autre.
Vous ſavez, pour unir ma famille à la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si ſon cœur à vos loix eût été plus ſoumis,
Si vos ſoins avaient pu fléchir ſon caractère;
Mais je punis la ſœur, & je cherche le frère;
Pilſtène me ſeconde; en un mot, il vous ſert:
Notre ennemi commun ſans doute eſt découvert.
Vous frémiſſez, Madame?

CLYTEMNESTRE.

Ne puis-je reſpirer qu'à force de grands crimes?
Egiſte, vous ſavez qui j'ai privé du jour.....
Le fils que j'ai nourri périrait à ſon tour!
Ah! de mes jours uſés le déplorable reſte
Doit-il être acheté par un prix ſi funeſte?

EGISTE.

Songez.....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez dumoins que j'implore une fois
Ce ciel dont ſi long-temps j'ai mépriſé les loix.

EGISTE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obſtacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel, & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappellez des temps dont ils ſont irrités.

De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les Dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis.
Le temps qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des Dieux la main appésantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère:
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre;
L'idée en est horrible, & je suis mère encore.

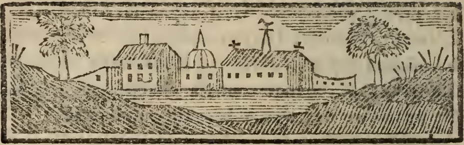
EGISTE.

Vous êtes mon épouse, & sur-tout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature?
Venez; votre répos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime! ah, qui peut s'en flatter?

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

PILADE, où sommes-nous ? en quels lieux t'a conduit
Ce malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, sous ces rocs escarpés,
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

PILADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête ;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit ; tout doit me rassurer.
Un Dieu dans Epidaure a conservé ta vie,

Que le barbare Egifte a toujours pourfuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Pliftène fous tes coups a fini fes deftins.
Marchons fous la faveur de ce Dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran fur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Orefte & mon ami.

PILADE.

C'eft affez, & du ciel je reconnois l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage:
Il veut feul accomplir fes auguftes deffeins:
Pour ce grand facrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance:
Tantôt trompant la terre, & frappant en filence,
Il veut en fignalant fon pouvoir oublié,
N'armer que la nature & la feule amitié.

ORESTE.

Avec un tel fecours banniffons nos alarmes;
Je n'aurai pas befoin de plus puiffantes armes.
As-tu dans ces rochers, qui défendent ces bords,
Où nous avons pris terre après de longs efforts,
As-tu caché, dumoins, ces cendres de Pliftène,
Ces dépôts, ces témoins de vengeance & de haine,
Cette urne qui d'Egifte a dû tromper les yeux?

PILADE.

Echappée au naufrage, elle eft près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le fang Troyen fut autrefois trempée,
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger fa mort,
Ce fer qu'on enleva, quand par un coup du fort,

Des mains des assassins ton enfance sauvée,
Fut, loin des yeux d'Egiste, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui servait est encor en tes mains.

ORESTE.

Comment des Dieux vengeurs accomplir les desseins?
Comment porter encor aux mânes de mon père,
(En montrant l'épée qu'il porte.)
Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel;
Lui-même a tout détruit : un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure?
A ce séjour de crime, où j'ai reçu le jour?

PILADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre & sauvage;
De deuil & de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés,
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience;
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit : tout mortel est donc né pour souffrir!

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

PILADE.

O Qui que vous ſoyez, tournez vers nous la vue.
La terre où je vous parle eſt pour nous inconnue.
Vous voyez deux amis, & deux infortunés,
A la fûreur des flots long-temps abandonnés.
Ce Dieu nous doit-il être ou funeſte ou propice ?

PAMMENE.

Je ſers ici les Dieux, j'implore leur juſtice ;
J'exerce en leur préſence, en ma ſimplicité,
Les reſpectables droits de l'hoſpitalité.
Daignez ſous l'humble toit qu'habite ma vieilleſſe,
Mépriſer des grands Rois la ſuperbe richeſſe :
Venez ; les malheureux me ſont toujours ſacrés.

ORESTE.

Sage & juſte habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puiſſance immortelle,
De votre piété recompenſe le zèle !
Quel aſyle eſt le vôtre, & quelles ſont vos loix ?
Quel Souverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMENE.

Egiſte règne ici, je ſuis ſous ſa puiſſance.

ORESTE.

Egiſte ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PILADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egifte? juftes Dieux! celui qui fit périr......

PAMMENE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemneftre après ce coup funefte?

PAMMENE.

Elle règne avec lui : l'univers fait le refte.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau?....

PAMMENE.

Ce palais redouté
Eft par Egifte même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage,
Par une main plus digne, & pour un autre ufage.
Ce tombeau (pardonnez fi je pleure à ce nom)
Eft celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en eft trop : le ciel épuiffe mon courage.

PILADE *à Orefte.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton vifage.

PAMMENE *à Orefte qui fe détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendriffez.
Vous voulez retenir les pleurs que vous verfez.
Hélas! qu'en liberté votre cœur fe déploie;
Plaignez le fils des Dieux, & le vainqueur de Troie;
Que des yeux étrangers pleurent au moins fon fort,
Tandis que dans ces lieux on infulte à fa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
Je dois sur-tout.... Electre est-elle dans Argos ?

PAMMENE.

Seigneur, elle est ici.....

ORESTE.

Je veux, je cours.

PILADE.

Arrête.
Tu vas braver les Dieux, tu hasardes ta tête.
Que je te plains !

(à Pammène.)

Daignez, respectable mortel,
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel;
C'est le premier devoir. Il est temps que j'adore
Le Dieu qui nous sauva sur la mer d'Epidaure.

ORESTE.

Mène-nous à ce temple, à ce tombeau sacré,
Où repose un héros lâchement massacré :
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

PAMMENE.

Vous, Seigneur ? ô destins ! ô céleste justice !
Eh quoi ! deux étrangers ont un dessein si beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !
Hélas, le citoyen timidement fidèle,
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.
Dès qu'Egiste paraît, la piété, Seigneur,
Tremble de se montrer, & rentre au fond du cœur.
Egiste apporte ici le frein de l'esclavage.

Trop de dangers vous ſuit.

ORESTE.

C'eſt ce qui m'encourage.

PAMMENE.

De tout ce que j'entends que mes ſens ſont ſaiſis !
Je me tais.... mais, Seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egiſte ici s'avance ;
Clytemneſtre le ſuit, ... évitez leur préſence.

ORESTE.

Quoi ! c'eſt Egiſte ?

PILADE.

Il faut vous cacher à ſes yeux.

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, *plus loin.* PAMMENE, Suite.

EGISTE *à Pammène.*

A Qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux ?
L'un de ces deux mortels porte ſur ſon viſage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage ;
Sa démarche, ſon air, ſon maintien m'ont frappé ;
Dans une douleur ſombre il ſemble enveloppé ;
Quel eſt-il ? eſt-il né ſous mon obéiſſance ?

PAMMENE.

Je connais ſon malheur, & non pas ſa naiſſance.

Je devais des fecours à ces deux étrangers,
Pouffés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce eft leur patrie.

EGISTE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil fi foupçonneux feraient-ils regardés?

EGISTE.

On murmure, on m'alarme, & tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas! depuis quinze ans, c'eft-là notre partage:
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint:
Et c'eft un des poifons dont mon cœur eft atteint.

EGISTE *à Pammène.*

Allez, dis-je, & fachez quel lieu les a vu naître.
Pourquoi près du palais ils ont ofé paraître;
De quel port ils partaient; & fur-tout quel deffein
Les guida fur ces murs dont je fuis fouverain.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE.

EGISTE.

CLytemnestre, vos Dieux ont gardé le silence;
En moi seul désormais mettez votre espérance.
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Electre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance:
Sans doute elle est à craindre: & je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon:
Qu'un jour avec mon fils Electre en concurrence,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens;
Vous voulez terminer cette haine fatale,
Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale?
Parlez-lui, mais craignons tous deux de partager
La honte d'un refus, qu'il nous faudrait venger.
Je me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
Doit plier de son cœur la fermeté sauvage,
Que ce passage heureux, & si peu préparé,
Du rang le plus abject à ce premier degré,
Le poids de la raison qu'une mère autorise,
L'ambition sur-tout la rendra plus soumise.

Gardez qu'elle résiste à sa félicité :
Il reste un châtiment pour sa témérité.
Ici votre indulgence, & le nom de son père,
Nourrissent son orgueil au sein de la misère.
Qu'elle craigne, Madame, un sort plus rigoureux,
Un exil sans retour, & des fers plus honteux.

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE.

CLYTEMNESTRE.

MA fille, approchez-vous : & d'un œil moins austère,
Envisagez ces lieux, & sur-tout une mère.
Je gémis en secret, comme vous soupirez,
De l'avilissement où vos jours sont livrés;
Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
Je m'en afflige en mère, & m'en indigne en reine.
J'obtiens grace pour vous; vos droits vous sont rendus.

ELECTRE.

Ah, Madame! à vos pieds....

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ELECTRE.

Eh quoi?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,

Réunit ses enfans trop long-temps divisés.

ELECTRE.

Ah, parlez-vous d'Oreste? achevez, dispofez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même: & votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Micène & d'Argos espérer l'héritage:
C'est à vous de passer des fers que vous portez,
A ce suprême rang des Rois dont vous sortez.
D'Egiste contre vous j'ai su fléchir la haine.
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.
Plistène est d'Epidaure attendu chaque jour:
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ELECTRE.

A quel oubli, grands Dieux! ose-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter?
Ô sort! ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre est la fille?
Madame, osez-vous bien par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de son bourreau?
Le sang d'Agamemnon! qui moi? la sœur d'Oreste,
Electre, au fils d'Egiste, au neveu de Thieste!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront;
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve & si longue & si rude.

L'opprobre eſt mon partage ; il convient à mon ſort.
J'ai ſupporté la honte, & vu de près la mort.
Votre Egiſte cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'eſt par vous qu'elle m'eſt annoncée.
Cette mort à mes ſens inſpire moins d'effroi,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez, de cet affront je vois trop bien la cauſe ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propoſe.
Vous n'avez plus de fils ; ſon aſſaſſin cruel
Craint les droits de ſes ſœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à ſeconder ſa rage,
Aſſurer à Pliſtène un ſanglant héritage,
Joindre un droit légitime au droit des aſſaſſins,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus ſaints.
Ah ! ſi j'ai quelques droits, s'il eſt vrai qu'il les craigne,
Dans ce ſang malheureux que ſa main les éteigne ;
Qu'il achève à vos yeux de déchirer mon ſein :
Et ſi ce n'eſt aſſez ; prêtez-lui votre main.
Frappez, joignez Electre à ſon malheureux frère ;
Frappez, dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en eſt trop, & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ! que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briſer ton cruel caractère ?
Tendreſſe, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches ſanglans, ſouvent même écoutés,
Raiſon, menace, amour, tout, juſqu'à la couronne,

Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné ſans fruit :
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la ſuit :
Va, je ſuis Clytemneſtre, & ſur-tout je ſuis reine,
Le ſang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'eſt trop flatter la tienne, & de ma faible main
Careſſer le ſerpent qui déchire mon ſein.
Pleure, tonne, gémis, j'y ſuis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une eſclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puiſſante main de ſon maître irrité.
Je t'aimais malgré toi ; l'aveu m'en eſt bien triſte;
Je ne ſuis plus pour toi que la femme d'Egiſte;
Je ne ſuis plus ta mère, & toi ſeule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémiſſant réclamait la nature,
Que ma fille déteſte, & qu'il faut que j'abjure.

SCENE VI.

ELECTRE *ſeule.*

ET c'eſt ma mère, ô ciel ! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi ?
Hélas ! j'en ai trop dit : ce cœur plein d'amertume
Répandait malgré lui le fiel qui le conſume.
Je m'emporte, il eſt vrai; mais ne m'a-t-elle pas

D'Oreſte

D'Oreste en ses discours annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglans la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir de ses tristes faveurs
De ramper dans la cour de mes persécuteurs?
Pour lever en tremblant, aux Dieux qui me trahissent,
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, & sur son trône assis,
Ce monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste,
Qui m'ôte encor ma mère, & me prive d'Oreste?

SCENE VII.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHère Electre, appaisez ces cris de la douleur.

ELECTRE.

Moi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ELECTRE.

O comble du malheur!
Quelle funefte joie à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

Efpérons.

ELECTRE.

Non, pleurez; fi j'en crois une mère,
Orefte eft mort, Iphife.

IPHISE.

Ah! fi j'en crois mes yeux,
Orefte vit encor, Orefte eft en ces lieux.

ELECTRE.

Grands Dieux! Orefte? lui? ferait-il bien pof-
fible?
Ah! gardez d'abufer une ame trop fenfible.
Orefte, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ELECTRE.

D'un fonge flateur
Ne me préfentez pas la dangereufe erreur.
Orefte!... Pourfuivez; je fuccombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'efpérance & de crainte.

IPHISE.

Ma fœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, fans doute, a jetés fur ces
bords,
Recueillis par les foins du fidèle Pammène;
L'un des deux...

ELECTRE.

Je me meurs, & me ſoutiens à peine
L'un des deux?

IPHISE.

Je l'ai vu ; quel feu brille en ſes yeux!
Il avait l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie;
La même majeſté ſur ſon front ſe déploie.
A mes avides yeux, ſoigneux de s'arracher,
Chez Pammène en ſecret il ſemble ſe cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de ſon image,
J'ai couru vous chercher ſur ce triſte rivage,
Sous ces ſombres cyprès, dans ce temple éloigné;
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes;
De l'eau ſainte arroſé, couvert encor d'offrandes;
Des cheveux, ſi mes yeux ne ſe ſont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes ſens ſont frap-
pés;
Une épée, & c'eſt là ma plus ferme eſpérance,
C'eſt le ſigne éclatant du jour de la vengeance:
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suſcité par les Dieux pour le ſalut d'Argos,
Aurait oſé braver ce tyran redoutable?
C'eſt Oreſte, ſans doute, il en eſt ſeul capable;
C'eſt lui, le ciel l'envoie; il m'en daigne avertir.
C'eſt l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ELECTRE.

Je vous crois; j'attends tout: mais n'eſt-ce point
un piége
Que tend de mon tyran la fourbe ſacrilége?
Allons. De mon bonheur il me faut aſſurer.

Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de fa retraite obfcure.
Il y va de fes jours.

ELECTRE.

Ah ! que m'avez-vous dit?
Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après feize ans, rendu dans fa patrie,
Eût volé dans les bras qui fauvèrent fa vie;
Il eût porté la joie à ce cœur défolé;
Loin de vous fuir, Iphife, il vous aurait parlé.
Ce fer vous raffurait, & j'en fuis alarmée.
Une mère cruelle eft trop bien informée.
J'ai cru voir, & j'ai vu dans fes yeux interdits
Le barbare plaifir d'avoir perdu fon fils.
N'importe, je conferve un refte d'efpérance;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance!
Pammène à mes tranfports pourra-t-il réfifter?
Il faut qu'il parle, allons; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez, fongez qu'un maître impitoyable
Nous obféde, nous fuit d'un œil inévitable.
Si mon frère eft venu, nous l'allons découvrir;
Ma fœur, en lui parlant, nous le faifons périr:
Et fi ce n'eft pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je peux honorer:
Clytemneftre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma fœur, y peut paraître encore;

C'eſt un aſile ſûr : & ce ciel que j'implore,
Ce ciel dont votre audace accuſe les rigueurs,
Pourra le rendre encor à vos cris, à mes pleurs,
Venez.

ELECTRE.

De quel eſpoir ma douleur eſt ſuivie !
Ah ! ſi vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

(Un eſclave porte une urne, & un autre une épée.)

PILADE.

Quoi, verrai-je toujours ta grande ame égarée
Souffrir tous les tourmens des deſcendans d'Atrée?
De l'attendriſſement paſſer à la fureur?

ORESTE.

C'eſt le deſtin d'Oreſte, il eſt né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorſque ton œil fidèle
Veillait ſur ces dépôts confiés à ton zèle.
J'appelais en ſecret ces mânes indignés,
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant, déſeſpérée,
Avec des cris affreux dans la tombe eſt entrée,
Comme ſi dans ces lieux qu'habite la terreur

Elle eût fui sous les coups de quelque Dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée;
Elle a voulu parler, sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir entr'elle & moi de l'abîme entr'ouvert:
Leurs serpens, leurs flambeaux, leur voix sombre & terrible
M'inspirait un transport inconcevable, horrible,
Une fureur atroce; & je sentais ma main
Se lever malgré moi, prête à percer son sein:
Ma raison s'enfuyait de mon ame éperdue:
Cette femme en tremblant s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux Dieux, & sans les honorer;
Elle semblait les craindre, & non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe & sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste en gémissant a prononcé le nom.

SCENE II.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE (*à Pammène.*)

O Vous qui secourez le sang d'Agamemnon!
Vous, vers qui nos malheurs, & nos Dieux sont mes guides!
Parlez, révélez-moi les destins des Atrides.
Qui sont ces deux objets, dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur?

Ces deux femmes ?...

PAMMENE.

Seigneur, l'une était votre mère...

ORESTE.

Clytemnestre !

PILADE.

Elle insulte aux mânes de mon père ?

PAMMENE.

Elle venait aux Dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre & simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas ! que fait Electre ?

PAMMENE.

Elle croit votre mort ;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah grands Dieux ! qui conduisez mon sort,
Quoi ! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée ?
Quoi, toute ma famille en ces lieux abhorrés
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

PAMMENE.

Obéissons aux Dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère !

PAMMENE.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre est salutaire ;
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leurs
bras :

Electre vous nuirait, loin de vous être utile,
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre, & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMENE.

N'oubliez point ces Dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés, si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des loix inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, & de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez!
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, Dieux puissans! avons-nous reçu l'être?
N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maître?
Obéissons, Pammène.

PAMMENE.

Il le faut, & je cours.
Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de les tromper.

PAMMENE.

Aveuglons la victime; afin de la frapper.

SCENE III.

ORESTE, PILADE.

PILADE.

Appaise de tes sens le trouble involontaire ;
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire.
Cher Oreste, crois-moi, des femmes & des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons sur-tout Egiste, & ma coupable mère,
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regrets satisfaits !

PILADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCENE IV.

ELECTRE, IPHISE *d'un côté*, ORESTE, PILADE *de l'autre, avec un esclave qui porte l'urne & l'épée.*

ELECTRE, *à Iphise.*

L'Espérance trompée accable & décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs, dont vous osiez jouir.
Ce jour faible & tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah ! la vie est pour nous un cercle de douleur.

ORESTE *à Pilade.*

Tu vois ces deux objets : ils m'arrachent le cœur.

PILADE.

Sous les loix des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'Empire d'Egiste.

IPHISE *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ELECTRE.

Présages douloureux !
Le nom d'Egiste, ô ciel ! est prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

ELECTRE.

Hélas! ainsi que vous j'aurais été trompée.

(à Oreste.)

Eh qui donc êtes-vous, étrangèrs malheureux?
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ELECTRE.

Qui? du roi! quoi! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!

PILADE.

Il régne: c'est assez; & le ciel nous ordonne,
Que sans peser ses droits nous respections son trône.

ELECTRE.

Maxime horrible & lâche! Eh, que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui régne ici sur nous?

PILADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ELECTRE.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses?

IPHISE *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne, hélas! Ô surprise! ô douleurs!

PILADE.

Oreste.....

ELECTRE.

Oreste! Ah Dieux! il est mort; je me meurs.

ORESTE, *à Pilade.*

Qu'avons-nous fait, ami ? peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître ?
Tout mon ſang ſe ſoulève. Ah Princeſſe ! ah vivez !

ÉLECTRE.

Moi, vivre ! Oreſte eſt mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reſte,
Ses deux filles, les ſœurs du malheureux Oreſte.

ORESTE.

Electre ! Iphiſe ! où ſuis-je ? impitoyables Dieux !

A celui qui porte l'urne.

Otez ces monumens ; éloignez de leurs yeux
Cette urne, dont l'aſpect....

ÉLECTRE *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel, qu'oſez-vous dire ?
Ah ! ne m'en privez pas ; & devant que j'expire,
Laiſſez, laiſſez toucher à mes tremblantes mains,
Ces reſtes échappés à des Dieux inhumains.
Donnez.

Elle prend l'urne, & l'embraſſe.

ORESTE.

Que faites-vous ? ceſſez.

PILADE.

Le ſeul Egiſte
Dut recevoir de nous ce monument ſi triſte.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je ? ô nouveau crime ! ô déſaſtres plus grands !
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreſte, ô ciel, ſuis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus...

ELECTRE.

Et c'eſt vous qui partagez mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'eſt pas mort par vous, ſi vos mains généreuſes
Ont daigné recueillir ſes cendres malheureuſes....

ORESTE.

Ah! Dieux!....

ELECTRE.

Si vous plaignez ſon trépas & ma mort,
Répondez-moi; comment avez-vous ſu ſon ſort?
Étiez-vous ſon ami? dites-moi qui vous êtes,
Vous ſur-tout dont les traits.... Vos bouches ſont muettes;
Quand vous m'aſſaſſinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en eſt trop; & les Dieux ſont trop bien obéis.

ELECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laiſſez ces dépouilles horribles.

ELECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui ſeront-ils inflexibles?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces préſens douloureux, que ta pitié m'a faits;
C'eſt Oreſte, c'eſt lui... Vois ſa ſœur expirante
L'embraſſer en mourant de ſa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre...

ELECTRE.

Eh bien.

ORESTE.

Je dois....

PILADE.

Ciel !

ELECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Apprenez....

SCENE V.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PILADE, ELECTRE, IPHISE, PAMMENE, Gardes.

EGISTE.

Quel spectacle ! ô fortune à mes loix asservie !
Pammene, il est donc vrai ? mon rival est sans vie ?
Vous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ELECTRE.

Ô rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit !

EGISTE.

Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.

On prend l'urne des mains d'Electre.

ELECTRE.

Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste.
Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur.
Joins le père aux enfans, joins le frère à la sœur.
Monstre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes ;
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des spectacles si doux,
Mère trop inhumaine, ils sont dignes de vous.

Iphise l'emmène.

SCENE VI.

ÆGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE. PILADE, Gardes.

CLYTEMNESTRE.

QUe me faut-il entendre ?

EGISTE.

Elle en sera punie.
Qu'elle se plaigne au ciel ; ce ciel me justifie :
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :

Nos jours font aſſurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage.

ORESTE.

C'eſt nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces préſens,
D'un importun trépas gages intéreſſans,
Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître ;
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître,
Oreſte les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! c'eſt vous que mon fils ?...

EGISTE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel ſang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'eſt point connu.... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs Troyens a ſignalé ſon bras.
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ce tems de malheurs & de gloire,
Qui des Grecs triomphans ont ſuivi la victoire.
Ma mère m'abandonne, & je ſuis ſans ſecours ;
Des ennemis cruels ont pourſuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur & bravé la miſère.
Seigneur, tel eſt mon ſort.

EGISTE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

EGISTE.

Mais le roi d'Epidaure avoit profcrit fes jours;
D'où vient qu'à fes bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
Des intérêts fecrets, Seigneur, m'avaient conduit;
Cet ami les connut, il en fut feul inftruit.
Sans implorer des rois, je venge ma querelle.
Je fuis loin de vanter ma victoire & mon zèle;
Pardonnez. Je friffonne à tout ce que je voi,
Seigneur.... d'Agamemnon la veuve eft devant moi,
Peut-être je la fers, peut-être je l'offenfe:
Il ne m'appartient pas de braver fa préfence.
Je fors....

EGISTE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
Son afpect me remplit d'épouvante & d'horreur.
C'eft lui que j'ai trouvé dans la demeure fombre,
Où d'un roi malheureux repofe la grande ombre.
Les Déïtés du Stix marchaient à fes côtés.

EGISTE.

Qui! vous ?.... qu'ofiez-vous faire en ces lieux écartés ?

ORESTE.

J'allais comme la reine implorer la clémence
De ces mânes ſanglans qui demandent vengeance,
Le ſang qu'on a verſé doit s'expier, Seigneur.

CLYTEMNESTRE.

Chaque mot eſt un trait enfoncé dans mon cœur.
Eloignez de mes yeux cet aſſaſſin d'Oreſte.

ORESTE.

Cet Oreſte, dit-on, dut vous être funeſte :
On diſait que proſcrit, errant & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il nâquit pour verſer le ſang qui le fit naître.
Tel fut le ſort d'Oreſte, & ſon deſſein peut-être;
De ſa mort cependant mes ſens ſont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, Madame ? un fils armé contre ſa mère !
Ah ! qui peut effacer ce ſacré caractère ?
Il reſpectait ſon ſang... peut-être il eût voulu....

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel !

EGISTE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu ?

PILADE.

Il ſe perd... Aiſément les malheureux s'uniſſent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigriſſent ;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui... j'y ſus ſon deſſein,

EGISTE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le ſein.

EGISTE.

Je connaiſſais ſa rage, & je l'ai mépriſée.
Mais de ce nom d'Oreſte Electre autoriſée,
Semblait tenir encor tout l'état partagé;
C'eſt d'Electre ſur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ſes offenſes :
Comptez-là déſormais parmi vos récompenſes.
Oui, ce ſuperbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, & de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance;
Digne ſœur d'un barbare avide de vengeance;
Je la mets dans vos fers; elle va vous ſervir :
C'eſt m'acquitter vers vous bien moins que la punir,
Si de Prima jadis la race malheureuſe
Traîna chez ſes vainqueurs une chaîne honteuſe,
Le ſang d'Agamemnon peut ſervir à ſon tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui moi, je ſouffrirais? ...

EGISTE.

Eh, Madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce ſang qui vous déteſte ?
N'épargnez point Electre, ayant proſcrit Oreſte.
A Oreſte.
Vous... Laiſſez cette cendre à mon juſte courroux.

ORESTE.

J'accepte vos préſens; cette cendre eſt à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'eſt pouſſer trop loin la haine & la vengeance;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompenſe.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces triſtes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Oſons-nous préparer ce feſtin ſanguinaire,
Entre l'urne du fils & la tombe du père?
Oſons-nous appeler à nos ſolennités
Les Dieux de ma famille à qui vous inſultez,
Et livrer dans les jeux d'une pompe funeſte
Le ſang de Clytemneſtre au meurtrier d'Oreſte?
Non, trop d'horreur ici s'obſtine à me troubler;
Quand je connais la crainte, Egiſte peut trembler.
Ce meurtrier m'accable: & je ſens que ſa vue
A porté dans mon cœur un poiſon qui me tue.
Je céde, & je voudrais dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, & s'il ſe peut, à moi.

Elle ſort.

EGISTE *à Oreſte.*

Demeurez. Attendez que le temps la déſarme.
La nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt dans un cœur à la raiſon rendu,
L'intérêt parle en maître, & ſeul eſt entendu.
En ces lieux, avec nous, célébrez la journée
De ſon couronnement, & de mon hyménée.

A ſa ſuite.

Et vous... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCENE VII.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

VA, tu verras Oreſte à tes pompes cruelles;
Va, j'enſanglantaire la fête où tu m'appelles.

PILADE.

Dans tous ces entretiens, que je tremble pour vous?
Je crains votre tendreſſe, & plus votre courroux;
Dans ſes émotions je vois votre ame altière,
A l'aſpect du tyran s'élançant toute entière;
Tout prêt de l'inſulter, tout prêt de vous trahir,
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemneſtre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ſes yeux, ſur ſon front interdit,
Les combats qu'en ſon ame excitait mon récit?
Je les éprouvais tous: ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraie & m'épouvante.
Le meurtre de mon père, & mes ſœurs à venger;
Un barbare à punir, la Reine à ménager,
Electre, mon tyran, mon ſang qui ſe ſoulève;

Que de tourmens ſecrets ! ô Dieu terrible, achève !
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,
Ce moment de vengeance, & que prévient mon cœur.
Quand pourrai-je ſervir ma tendreſſe & ma haine?
Mêler le ſang d'Egiſte aux cendres de Pliſtène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma ſœur,
Expirant ſous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCENE VIII.

ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ORESTE.

QU'as-tu fait, cher Pammène ? as-tu quelque eſpérance ?

PAMMENE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont aſſiégé.

ORESTE.

Comment?

PILADE.

Quoi ? pour Oreſte aurai-je à craindre encore ?

PAMMENE.

Il arrive à l'inſtant un courier d'Epidaure;
Il eſt avec Egiſte ; il glace mes eſprits;
Egiſte eſt informé de la mort de ſon fils.

PILADE.

Ciel!

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?

PAMMENE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis sont encor attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée,
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.
Egiste avec la Reine en secret renfermé,
Ecoute ce récit qui n'est pas confirmé:
Et c'est ce que j'apprends d'un servitur fidèle,
Qui pour le sang des Rois comme moi plein de zèle,
Gémissant & caché, traîne encor ses vieux ans,
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices;
Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pilade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils pour me livrer au père?
Marchons; notre péril nous doit déterminer;
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMENE.

Eh bien, il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi sauront dumoins mourir.

Il en eſt, j'en réponds, cachés dans ces aſiles :
Plus ils ſont inconnus, plus ils ſeront utiles.

PILADE.

Allons, & ſi les noms d'Oreſte & de ſa ſœur,
Si l'indignation contre l'uſurpateur,
Le tombeau de ton père, & l'aſpect de ſa cendre,
Les Dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre ;
S'il faut qu'Oreſte meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te ſont conſacrés.
Nous périrons unis ; c'eſt l'eſpoir qui me reſte.
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreſte.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne en ta pitié
Protéger ſon courage, & ſervir l'amitié.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

De Pammène, il eſt vrai, la ſage vigilance,
D'Egiſte pour un temps trompe la défiance:
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps le dernier de ſes fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous ſe déclare,
Répand l'aveuglement ſur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau ſi cher à ma douleur:
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer eſt enlevé par des mains ſacriléges.
L'aſile de la mort n'a plus de priviléges;
Et je crains que ce glaive à mon tyran porté,
Ne lui donne ſur nous quelque affreuſe clarté.
Précipitons l'inſtant où je le veux ſurprendre.

PILADE.

Pammène veille à tout, ſans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos ſujets à vous ſuivre excités,

Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pilade, ah ciel! ah trop barbare loi!
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
Quoi, j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PILADE.

Tu l'as juré, poursuis, & ne redoute qu'elle.
Electre peut te perdre, & ne peut te servir:
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts à s'ouvrir:
Renferme cette amour & si sainte & si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature?
Ah! de quels sentimens te laissez-tu troubler?
Il faut venger Electre & non la consoler.

ORESTE.

Pilade, elle s'avance, & me cherche peut-être.

PILADE.

Ses pas sont épiés; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement:
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE, PILADE.

ELECTRE.

Le perfide... il échappe à ma vue indignée.
En proie à ma fureur, & de larmes baignée,

Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.

A Pilade.

Toi, qui sembles frémir, & qui n'oses me voir;
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PILADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné;
Il obéit aux Dieux; imitez-le, Madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre ame;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas;
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire;
Il accable de fers, il élève à l'Empire;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCENE III.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

SEs discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? Prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère!

Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et pressée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne & mes justes efforts.
Egiste, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine;
De quelque nouveau crime il prépare la scène;
Pour fuir la main d'Electre, il prend de nouveaux soins;
A l'assassin d'Oreste on peut aller dumoins.
Je ne peux me baigner dans le sang de deux traîtres:
Allons, je vais dumoins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main?
J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
Il partageait ici notre douleur amère.
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ELECTRE.

Ma mère en fait autant: les coupables mortels
Se baignent dans le sang, & tremblent aux autels.
Ils passent sans rougir du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des Dieux ont trompé la justice?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté?
Egiste au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée?

Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous osez douter quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père ?
Ma sœur, ah! si jamais Electre vous fut chère,
Ayez dumoins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il soit terrible, il faut qu'il soit sanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'assassin de son fils.
On l'a vu partager (& ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Une mère! ah grands Dieux!... ah, je veux de ma main
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice:
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore comme vous, quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir;
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

SCENE IV.

ELECTRE *seule.*

UN repentir! qui? moi! mes mains déſeſpérées
Dans ce grand abandon ſeront plus aſſurées.
Euménides, venez, ſoyez ici mes Dieux;
Vous connaiſſez trop bien ces déteſtables lieux,
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;
Venez avec la mort qui marche avec l'effroi;
Que vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent;
Oreſte, Agamemnon, Electre vous appellent;
Les voici, je les vois, & les vois ſans terreur;
L'aſpect de mes tyrans m'inſpirait plus d'horreur.
Ah! le barbare approche; il vient; ſes pas impies
Sont à mes yeux vengeurs entourés des furies.
L'enfer me le déſigne, & le livre à mon bras.

SCENE V.

ÉLECTRE *dans le fonds*, ORESTE *d'un autre côté.*

ORESTE.

OU suis-je? C'est ici qu'on adressa mes pas.
Ô ma partrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros, & des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels?
L'horreur qui règne ici m'environne & m'accable.
De quoi suis-je puni? de quoi suis-je coupable?
Au sort de mes aïeux ne pourrai-je échapper.

ELECTRE *avançant un peu du fond du théâtre.*
Qui m'arrête? & d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'est fait entendre!
Père, époux malheureux, chère & terrible cendre;
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ELECTRE.

Juste ciel! est-ce à lui de prononcer son nom?

ORESTE.

Ô malheureuse Electre!

ELECTRE.

Il me nomme, il ſoupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juſte courroux?

Elle avance vers Oreſte.

Frappons.... Meurs, malheureux.

ORESTE (*lui ſaiſiſſant le bras.*)

Juſtes Dieux! eſt-ce vous,
Chère Electre?....

ELECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ELECTRE.

J'allais verſer ton ſang, j'allais venger mon frère.

ORESTE (*la regardant avec attendriſſement.*)

Le venger! & ſur qui?

ELECTRE.

Son aſpect, ſes accens,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes ſens,
Quoi! c'eſt vous dont je ſuis l'eſclave malheureuſe?

ORESTE.

C'eſt moi qui ſuis à vous.

ELECTRE.

Ô vengeance trompeuſe!
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur eſt changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreſte....

ELECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me ſuis-je engagé?

ELECTRE.

Ah! ne me trompez plus : parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux, que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis... fuyez moi.

ELECTRE.

Qui! moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez,

ELECTRE.

Pourquoi?

ORESTE.

Je ſuis... Cedez, gardez qu'on ne vous voie.

ELECTRE.

Ah! vous me rempliſſez de terreur & de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frère..

ELECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor ſa voix:

La nature nous parle, & perce ce myſtère :
Ne lui réſiſtez pas : oui, vous êtes mon frère ;
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embraſſe ; hélas !
Cher Oreſte, & ta ſœur a voulu ton trépas !

ORESTE *en l'embraſſant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte ;
Un Dieu me retenait ; mais Electre eſt plus forte.

ELECTRE.

Il t'a rendu ta ſœur, & tu crains ſon courroux !

ORESTE.

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
Eſt-il barbare aſſez pour punir ma faibleſſe ?

ELECTRE.

Ta faibleſſe eſt vertu : partage mon ivreſſe,
A quoi m'expoſais-tu, cruel ! à t'immoler ?

ORESTE.

J'ai trahi mon ferment.

ELECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'eſt le ſecret des Dieux.

ELECTRE.

C'eſt moi qui te l'arrache ;
Moi qu'un ſerment plus ſaint à leur vengeance attache ;
Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je ſuis deſtiné,
Les oracles, ces lieux, ce ſang dont je ſuis né.

ELECTRE.

Ce sang va s'épurer ; viens punir le coupable ;
Les oracles, les Dieux, tout nous est favorable ;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les
tiens.

SCENE VI.

ELECTRE, ORESTE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! venez, & joignez tous vos transports aux
miens ;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PILADE *à Oreste.*

Quoi, vous avez trahi ce dangereux mystère!
Pouvez-vous ?......

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puisse accomplir.

ELECTRE *à Pilade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma misère!
Cruel, par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens?
A quoi m'exposiez-vous? Quelle rigueur étrange...?

PILADE.

Je voulais le sauver : qu'il vive, & qu'il vous venge.

PAMMENE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés,

On

On entend vos foupirs, & vos pas font comptés.
Mes amis inconnus, & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître ; il était fécondé ;
Tout était prêt, Madame, & tout eft hafardé.

ELECTRE.

Mais Egifte en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon fang altérée ?

A Orefte.

Mon fort à vos deftins n'eft-il pas afservi ?
Oui, vous êtes mon maître : Egifte eft obéi.
Du barbare une fois la volonté m'eft chère.
Tout eft ici pour nous.

PAMMENE.

Tout vous devient contraire.
Egifte eft alarmé, redoutez fon tranfport ;
Ses foupçons, croyez-moi, font un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PILADE, *à Pammène.*

Va, cours, ami fidelle & fage ;
Raffemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les momens nous font chers ; il eft temps d'éclater.

SCENE VII.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, ORESTE, PILADE, Gardes.

EGISTE.

MInistres de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres;
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

PILADE.

Egiste, contre toi qu'avons-nous attenté ?
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

EGISTE.

Allez, & secondez ma fureur vengeresse :
Quoi donc, à son aspect vous semblez tous frémir:
Allez, dis-je, & gardez de me désobéir:
Qu'on les traîne.

ELECTRE.

Arrêtez : Osez-vous bien, barbare ?
Arrêtez ! Le ciel même est de leur sang avare ;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne...... ah Dieux !

EGISTE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux ;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère,

SCENE VIII.

ELECTRE, CLYTEMNESTRE.

ELECTRE.

AH! daignez m'écouter; & si vous êtes mère;
Si j'ose rappeler vos premiers sentimens,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens;
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas dans les tourmens la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances;
Peut-être en les sauvant tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ELECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?

Eh bien, pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il ? Ordonnez : j'épouserai Plistène :
Parlez : j'embrasserai cette effroyable chaîne :
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie ?

ELECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste ? Egiste perd un fils ?

CLITEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis ?

ELECTRE.

Ah ! dans le désespoir où mon ame se noie ;
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie ;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux ;
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet, & n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien, tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egiste étoit tant alarmé.
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste ;
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ELECTRE.

Eh bien, s'il était vrai ! si le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils...

CLYTEMNESTRE.

Ô moment redouté ! que faut-il que je faſſe ?

ELECTRE.

Quoi, vous héſiteriez à demander ſa grace !
Lui ! votre fils ! ô ciel !... quoi, ſes périls paſſés...
Il eſt mort ; c'en eſt fait, puiſque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point ; va, ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prends ſous ma garde, il pourra m'en punir...
Son nom ſeul me prépare un cruel avenir......
N'importe... je ſuis mère, il ſuffit ; inhumaine,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

ELECTRE.

Non, Madame, à jamais je ſuis à vos genoux.
Ciel ! enfin tes faveurs égalent ton courroux ;
Tu veux changer les cœurs, tu veux ſauver mon
    frère,
Et pour comble de biens tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ELECTRE *seule.*

ON m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte.
Je cours ; je viens ; j'attends , je me meurs dans la
 crainte :
En vain je tends aux Dieux ces bras chargés de
 fers :
Iphise ne vient point ; les chemins sont ouverts ;
La voici , je frémis.

SCENE II.

ELECTRE, IPHISE.

ELECTRE.

QUe faut-il que j'espère?
Qu'a-t-on fait? Clytemnestre ose-t-elle être mère?

Ah ! ſi.... Mais un tyran l'aſſervit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Déſeſpérez mon ame intimidée,
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'eſpère ; mais je crains :
Egiſte a des avis, mais ils ſont incertains ;
Il s'égare, il ne ſait, dans ſon trouble funeſte,
S'il tient entre ces mains le malheureux Oreſte ;
Il n'a que des ſoupçons, qu'il n'a point éclaircis ;
Et Clytemneſtre au moins n'a point nommé ſon fils.
Elle le voit, l'entend ; ce moment la rapelle
Aux premiers ſentimens d'une ame maternelle ;
Ce ſang prêt à couler parle à ſes ſens ſurpris,
Épouvantés d'horreur, & d'amour attendris.
J'obſervai ſur ſon front tout l'effort d'une mère,
Qui tremble de parler, & qui craint de ſe taire,
Elle défend les jours de ſes infortunés,
Deſtinés au trépas, ſitôt que ſoupçonnés,
Aux fureurs d'un époux à peine elle réſiſte ;
Elle retient le bras de l'implacable Egiſte.
Croyez-moi, ſi ſon fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été conſommé ;
Oreſte n'était plus.

ELECTRE.

Ô comble de misère !
Je le trahis peut-être, en implorant ma mère ;
Son trouble irritera ce monſtre furieux.
La nature en tout tems eſt funeſte en ces lieux.
Je crains également ſa voix & ſon ſilence.
Mais le péril croiſſait ; j'étais ſans eſpérance.

Que fait Pammène ?

IPHISE.

Il a dans nos dangers pressans
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle ;
Il parle à nos amis . il excite leur zèle ;
Ceux même, dont Egilte est toujou s entouré,
A ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré.
J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, & frémir de colère ;
Tant aux cœurs des humains la justice & les loix,
Même aux plus endurcis font entendre leur voix.

ELECTRE.

Grands Dieux ! si j'avais pu dans ces ames tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaissantes,
Jeter dans leurs esprits trop faiblement touchés ;
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés !
Si mon frère, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plutôt le secret de sa vie !
Si du moins jusqu'au bout Pammène avait tenté !...

SCENE III.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, Gardes.

EGISTE.

Qu'on saisisse Pammène, & qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice.

Il eſt leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piége effroyable ils allaient me jeter !
L'un des deux eſt Oreſte, en pouvez-vous douter ?

A Clytemneſtre.

Ceſſez de vous tromper, ceſſez de le défendre.
Je vois tout, & trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'eſt celle de mon fils ; un père gémiſſant
Tient de ſon aſſaſſin cet horrible préſent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous ? . . . .

EGISTE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thieſte & d'Atrée ;
J'en crois le tems, les lieux marqués par cette mort,
Et ma ſoif de venger ſon déplorable ſort,
Et les fureurs d'Électre, & les larmes d'Iphiſe,
Et l'indigne pitié dont votre ame eſt ſurpriſe.
Oreſte vit encor : & j'ai perdu mon fils !
Le déteſtable Oreſte en mes mains eſt remis :
Et quel qu'il ſoit des deux, juſte dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à ſa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien, ce ſacrifice eſt horrible à mes yeux.

EGISTE.

A vous !

CLYTEMNESTRE.

Aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides.
A la fatalité du ſang des Pélopides.
Si mon fils après tout n'eſt pas entre vos mains,
Pourquoi verſer du ſang ſur des bruits incertains ?

Pourquoi vouloir ſans fruit la mort de l'innocent?
Seigneur, ſi c'eſt mon fils, j'embraſſe ſa défenſe.
Oui, j'obtiendrai ſa grace, en duſſai-je périr.

EGISTE.

Je dois la refuſer, afin de vous ſervir.
Redoutez la pitié qu'en votre ame on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.
L'un des deux eſt Oreſte, & tous deux vont périr.
Je ne peux balancer, je n'ai point à choiſir.
A moi, ſoldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi? Sa famille entiere
Perdra-t-elle à vos pieds ſes cris & ſa prière?

Elle ſe jette à ſes pieds.

Avec moi, chère Electre, embraſſez ſes genoux;
Votre audace vous perd.

ELECTRE.

Où me reduiſez-vous?
Quel affront pour Oreſte, & quel excès de honte!
Elle me fait horreur... eh bien, je la ſurmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la baſſeſſe & l'effroi?
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

Sans ſe mettre à genoux.

Cruel, ſi ton courroux peut épargner mon frère,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père;)
Mais je pourrai dumoins, muette à ton aſpect,
Me forcer au ſilence, & peut-être au reſpect.
Que je demeure eſclave, & que mon frère vive.

EGISTE.

Je vais frapper ton frère, & tu vivras captive;
Ma vengeance eſt entière: Au bord de ſon cercueil,

Je te vois sans effet abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egiste, c'en est trop : c'est trop braver, peut-être,
Et la veuve & le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils : & malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire,
Oreste en ta puissance, & qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise, & prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus assez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang ?
N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide ?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses Dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, & pesant à moi-même !
Je t'aime, tu le sais : c'est un de mes forfaits :
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares ;
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais.... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, & ta grandeur m'est chère ;
Mais Oreste est mon fils, arrête, & crains sa mère.

ELECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais

Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfans & mon père.

EGISTE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve & les enfans
Arrêteraient mes coups par des cris menaçans !
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse ?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse ?
Contre qui, juste ciel! ... Obéissez, courez :
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCENE IV.

EGISTE, CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur !

EGISTE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste ?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils ?

ELECTRE.

Mon frère ?

EGISTE.

Eh bien, est-il puni ?

DIMAS

DIMAS.

Il ne l'eſt pas encor.

EGISTE.

Je ſuis déſobéi !

DIMAS.

Oreſte s'eſt nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pilade, cet ami qui partage ſa chaîne,
Montre aux ſoldats émus le fils d'Agamemnon :
Et je crains la pitié pour cet auguſte nom.

EGISTE.

Allons, je vais paraître, & preſſer leur ſupplice.
Qui n'oſe me venger ſentira ma juſtice.
Vous, retenez ſes ſœurs ; & vous, ſuivez mes pas.
Le ſang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels Dieux pourraient ſauver Oreſte,
Du père de Pliſtène, & du fils de Thieſte ?

SCENE V.

CLYTEMNESTRE, ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

SUivez-le, montrez-vous, ne craignez rien ; parlez ;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ELECTRE.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage ;

De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas.
Demeurez, c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Egiste :
Je suis épouse & mère ; & je veux à la fois,
Si j'en peux être digne, en remplir tous les droits.

Elle sort.

SCENE VI.

ELECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah ! le Dieu qui nous perd en sa rigueur persiste ;
En défendant Oreste, elle ménage Egiste.
Les cris de la pitié, du sang & des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egiste furieux, & brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense ;
Il condamne, il est maître, il frappe, il faut périr.

ELECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir !
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie !
J'ai supplié ce monstre, & j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ;

Ces peuples dont Egiſte a ſoulevé la haine?
Ces Dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défandaient de conſoler ſa ſœur?
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux ſous ſes voûtes fatales?
Quoi! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraiſſait à ma voix s'armer en ma faveur;
Et tout eſt pour Egiſte, & mon frère eſt ſans vie;
Et les Dieux, les mortels, & l'enfer m'ont trahie!

SCENE VII.

ELECTRE, PILADE, IPHISE.

ELECTRE.

En eſt-ce fait, Pilade?

PILADE.

Oui, tout eſt accompli;
Tout change, Electre eſt libre, & le ciel obéi.

ELECTRE.

Comment?

PILADE.

Oreſte règne, & c'eſt lui qui m'envoie.

IPHISE.

Juſtes Dieux!

ELECTRE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joie.
Oreſte? eſt-il poſſible?

PILADE.

Oreſte tout puiſſant
Va venger ſa famille, & le ſang innocent.

ELECTRE.

Quel miracle a produit un deſtin ſi proſpère ?

PILADE.

Son courage, ſon nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la juſtice, un Dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egiſte on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;
Tout un peuple ſuivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais ſa rage à travers ſa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreſte ſe tournant vers ſes fiers ſatellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois:
L'oſez-vous ? A ces mots, au ſon de cette voix;
A ce front, où brillait la majeſté ſuprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle, tout s'émut, l'amitié perſuade:
On reſpecte les nœuds d'Oreſte & de Pilade.
Des ſoldats avançaient pour nous envelopper;
Ils ont levé le bras, & n'ont oſé frapper:
Nous ſommes entourés d'une foule attendrie:
Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreſte était porté.
Egiſte avec les ſiens, & d'un pas précipité,
Vole, croit le punir, arrive, & voit ſon maître;
J'ai vu tout ſon orgueil à l'inſtant diſparaître,
Ses eſclaves le fuir, ſes amis le quitter,

Dans ſa confuſion ſes ſoldats l'inſulter.
Ô jour d'un grand exemple ! ô juſtice ſuprême !
Des fers que nous portions il eſt chargé lui-même;
La ſeule Clytemneſtre accompagne ſes pas,
Le protége, l'arrache aux fureurs des ſoldats,
Se jette au milieu d'eux, & d'un front intrépide,
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ſes bras, s'oppoſe à tous les coups,
Et conjure ſon fils d'épargner ſon époux.
Oreſte parle au peuple, il reſpecte ſa mère;
Il remplit les devoirs & de fils & de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'eſt un roi triomphant ſur ſon trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreſte heureux, & conſolons ma mère.

ELECTRE.

Quel bonheur inouï par les Dieux envoyé!
Protecteur de mon ſang, héros de l'amitié,
Venez.

PILADE *à ſa ſuite.*

Briſez, amis, ces chaînes ſi cruelles;
Fers, tombez de ſes mains; le ſceptre eſt fait pour elles.

On lui ôte ſes chaînes.

SCENE VIII.

ELECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMENE.

ELECTRE.

AH! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur!
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMENE.

Ce moment de terreur
Eſt deſtiné, Madame, à ce grand ſacrifice,
Que la cendre d'un père attend de ſa juſtice:
Tel eſt l'ordre qui ſuit. Cette tombe eſt l'autel
Où ſa main doit verſer le ſang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable eſt juſte & néceſſaire;
Mais ce ſpectacle horrible aurait ſouillé vos yeux.
Vous connaiſſez les loix qu'Argos tient de ſes Dieux:
Elles ne ſouffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps preſcrit preſſent ſes mains ſanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemneſtre en ces momens d'horreur?
Voyons-là.

PAMMENE.

Clytemneſtre en proie à ſa fureur,
De ſon indigne époux défend encor la vie;
Elle oppoſe à ſon fils une main trop hardie.

ELECTRE.

Elle défend Egiſte.... elle de qui le bras
A ſur Agamemnon.... Dieux ne le ſouffrez pas !

PAMMENE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière, & de meurtres avides,
Miniſtres des arrêts prononcés par le ſort,
Marcher autour d'Oreſte, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible & ſanglant, ſoyez un jour de grace.
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah! ma ſœur! ah Pilade! entendez-vous ces cris?

ELECTRE.

C'eſt ma mère!

PAMMENE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE *derrière la ſcène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE *derrière la ſcène.*

Mon fils!

ELECTRE.

Il frappe Egiſte. Achève, & ſois inexorable;
Venge-nous, venge-là; tranche un nœud ſi coupable:
Immole entre ſes bras cet infame aſſaſſin.
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils..... j'expire de ta main.

PILADE.

Ô deſtinée!

IPHISE.

Ô crime!

ELECTRE.

Ah trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

SCENE IX & *dernière.*

Les Acteurs précédens, ORESTE.

ORESTE.

O Terre, entr'ouvre-toi;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

ELECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel?

ORESTE.

Elle a voulu sauver....
Et les frappant tous deux... Je ne puis achever....

ELECTRE.

Quoi! de la main d'un fils! Quoi par ce coup funeste,
Vous....

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste.
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.

Exécrable inftrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère ;
Patrie, états, parens que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout eft perdu pour moi !
Soleil qu'épouvanta cette affreufe contrée,
Soleil qui reculas pour le feftin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats !
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas ?
Dieux, tyrans éternels, puiffance impitoyable;
Dieux qui me puniffez, qui m'avez fait coupable !
Eh bien, quel eft l'exil que vous me deftinez ?
Quel eft le nouveau crime où vous me condamnez ?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtreffe homicide,
Qui n'offre que du fang à des Dieux en courroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ELECTRE.

Demeurez, conjurez leur juftice & leur haine.

PILADE.

Je te fuivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du courroux des Dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

AVIS

AVIS DES ÉDITEURS.

CEtte tragédie fut imprimée d'abord en 1769, ſous le nom de M. Lantin, & on la donna comme la tragédie de Mairet refaite.

La Sophonisbe de Mairet eſt la première pièce régulière qu'on ait vue en France, & même long-temps avant Corneille.

C'eſt par là qu'elle eſt précieuſe, & qu'on a voulu la rajeunir. Il n'y a pas, à la vérité, un ſeul vers de Mairet dans la pièce, mais on a ſuivi ſa marche autant qu'on l'a pu, ſur-tout dans la première & dans la dernière ſcène. C'eſt un hommage qu'on rend au berceau de la tragédie françaiſe, lorſqu'elle eſt ſur le bord de ſon tombeau.

Nous imprimons cette pièce ſur le propre manuſcrit de l'auteur, ſoigneuſement revu & corrigé par lui. Et c'eſt juſqu'ici la ſeule édition à laquelle on doive avoir égard.

ACTEURS.

SCIPION, consul.

LELIE, lieutenant de Scipion.

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'Asdrubal, femme de Siphax.

MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.

ACTOR, attaché à Siphax & à Sophonisbe.

ALAMAR, officier de Siphax.

PHÆDIME, dame Numide attaché à Sophonisbe.

Soldats Romains.

Soldats Numides.

Licteurs.

La scène est à Cirthe, dans une salle du château, depuis le commencement jusqu'à la fin.



SOPHONISBE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIPHAX, *une lettre à la main, Soldats.*

PIPHAX.

Se peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahisse!
Sophonisbe! ma femme! écrire à Massinisse!
A l'ami des Romains! Que dis-je? à mon rival!
Au déserteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me poursuit dans Cirthe, & qui bientôt peut-être
De mon trône usurpé sera l'indigne maître!
J'ai vécu trop long-temps... Ô vieillesse! ô destins!

Ah! que nos derniers jours sont rarement sereins!
Que tout sert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit sa carrière!
A mes sujets lassés ma vie est un fardeau,
On insulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches! j'y descendrai, mais non pas sans vengeance.

(Aux soldats.)

Que la reine à l'instant paraisse en ma présence.

(Il s'assied, & lit la lettre.)

Qu'on l'amène, vous dis-je.... Epoux infortuné,
Vieux soldats qu'on trahit, monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouse?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouse;
Cet objet criminel à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé?
Dans la mort d'une femme est-il donc quelque gloire?
Est-ce là tout l'honneur qui reste à ta mémoire?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains;
Ranime dans leur sang tes languissantes mains:
Va finir sur la brèche un destin qui t'accable.
Qu'on te trahisse ou non, ta mort est honorable.
Et l'on dira du moins, en respectant mon nom,
Il mourut en soldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Siphax, & quel le tyrannie
Traîne ici votre épouſe avec ignominie?
Vos Numides tremblans, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien ſervi leur roi!
A votre ordre ſuprême ils ont été dociles,
Peut-être ſur nos murs ils ſeraient plus utiles.
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal!
Je conçois leur valeur, & je lui rends juſtice.
Quel eſt mon crime enfin? quel ſera mon ſupplice?

SIPHAX *lui donnant la lettre.*

Connaiſſez votre ſeing. Rougiſſez & tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont déſolés
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois aſſervie.
Scipion, Maſſiniſſe, ont gagné des combats;
J'en ai rougi, Seigneur, & je ne tremble pas.

SIPHAX

Perfide!

SOPHONISBE.

Epargnez-moi cette injure odieuſe,
Pour vous, pour votre femme également honteuſe.

Nos murs sont assiégés ; vous n'avez plus d'appui ;
Et le dernier assaut se prépare aujourd'hui.
J'écris à Massinisse en cette conjoncture,
Je rappelle à son cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du sang qui nous unit ;
Seigneur, si vous l'osez, condamnez cet écrit.

(Elle lit.)

» Vous êtes de mon sang, je vous fus long-temps chère,
» Et vous persécutez vos parens malheureux.
» Soyez digne de vous ; le brave est généreux.
» Reprenez votre gloire & votre caractère.
Eh bien ! ai-je trahi ma ville & mon époux ?
Est-il temps d'écouter des sentimens jaloux ?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?
La fortune, en tout temps à tous deux trop sévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but ? quel était mon dessein ?
Pouvez-vous l'ignorer, & faut-il vous l'apprendre ?
Si la ville aujourd'hui n'est pas réduite en cendre,
S'il est quelque ressource à nos calamités,
Sur ces murs tout sanglans je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Massinisse même,
Ma main joint des lauriers à votre diadême,
Elle combat pour vous ; & sur ce mur fatal
Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal.
Et si jusqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne ! A moi ? De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !

Et, portant à ce point votre insultante audace,
C'est donc pour votre roi que vous demandez
grace ?
Allez, peut-être un jour vos funestes appas
L'imploreront pour vous, & ne l'obtiendront pas.
Massinisse, en tout temps mon fatal adversaire,
Et mon rival en tout, se flatta de vous plaire;
Il m'osa disputer mon trône & votre cœur;
C'est trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,
Que de vous souvenir de son feu téméraire.
Vos soins injurieux redoublent ma colère;
Et ce fatal aveu dont je me sens confus,
A mes yeux indignés n'est qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous
êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiscrètes.
Mais vos maux sont les miens; qu'ils puissent vous
toucher.
Ce n'est pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non sans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage;
D'avoir tout oublié pour suivre votre sort,
Et d'attendre avec vous l'esclavage ou la mort.
Massinisse m'aimait, & j'aimais ma patrie.
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais si je suis coupable, en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briser le joug qui vous accable,
Si je veux vous sauver, la faute est excusable.

Vous avez, croyez-moi, des soins plus importans.
Bannissez des soupçons, partage des amans,
Des cœurs efféminés dont l'oisive mollesse
Ne connaît d'intérêt que ceux de leur tendresse.
Un soin bien différent nous occupe en ce jour,
Il s'agit de la vie, & non pas de l'amour.
Il n'est pas fait pour nous. Ecoutez, le temps presse.
Tandis que vos soupçons accusent ma faiblesse,
Tandis que nous parlons, la mort est en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher: je vais loin de vos yeux
Eteindre dans mon sang ma vie & mon outrage.
J'ai tout perdu; les Dieux m'ont laissé mon courage.
Cessez de prendre soin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble secours;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore;
Ce n'est pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi: je sais sauver mes mains
Des fers de Massinisse, & des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, & sur-tout un Numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes: j'ai des yeux. Le fond de votre cœur,
Quoi que vous en disiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas;
Je voulais un vrai zèle, & vous n'en avez pas.

Mais je fais mourir feul; & ma dernière épée
D'un fang que j'ai chéri ne fera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent fur vous le fang de votre roi.
Redoutez nos tyrans, & jufqu'à Maffiniffe.
Si leurs bras font armés, c'eft pour votre fupplice.
C'eft le fang d'Annibal que leur haine pourfuit,
Ce jour eft pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain refte de vie.
Je péris glorieux,..... & vous mourrez punie;
Vous n'aurez en tombant que la honte & l'horreur
D'avoir prié pour moi mon fatal oppreffeur.
Je cours aux murs fanglans que fes armes détruifent.
Laiffez-moi, fuyez-moi; vos remords me fuffifent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche fur vos pas;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieufe,
Vos malheureux foupçons la rendraient trop honteufe.
Je vous fuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne, je pars:
Le fang de votre époux ne veut point vos regards.
(Il fort.)

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Ah! Phædime!

PHÆDIME.

Il vous laiſſe, & vous devez tout craindre,
Je vous vois tous les deux également à plaindre.
Mais Siphax eſt injuſte.

SOPHONISBE.

Il ſort, il a laiſſé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a bleſſé.
J'ai cru, quand il parlait à ſa femme éplorée,
Quand il me préſageait une mort aſſurée,
J'ai cru, je te l'avoue, entendre un Dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir & liſant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au ſupplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophoniſbe oſa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; & ce triſte entretien
Ne m'annonce que trop ſon déſaſtre & le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait ; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome & contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déjà trop soupçonneux.
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près ; & l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion, Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissans ;
Ils le seront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus temps.
Je vois de tous les deux la destinée affreuse :
Il s'avance au trépas.... Je suis plus malheureuse.

PHÆDIME.

Espérez....

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes états, mon repos,
L'estime d'un époux & l'amour d'un héros.
Je suis déjà captive, & dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des loix d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuse ...... & que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Massinisse, oppresseur de Carthage,
Me présentait dans Cirthe un séduisant hommage,
Tu sais que j'étouffai, dans mon secret ennui,

L'intérêt & le ſang qui me parlait pour lui.
Te dirai-je encor plus ? j'étouffais l'amour même ;
Je ſoutins contre moi l'honneur du diadême.
Je demeurai fidèle à mon père Aſdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatriſé par la guerre & le temps
Effarouchait en vain mon cœur & mes beaux ans.
L'ennemi des Romains obtint la préférence.
  Maſſiniſſe revient armé de la vengeance ;
Il entre en nos états, la victoire le ſuit ;
Aidé de Scipion, ſon bras a tout détruit :
Dans Cirthe enſanglantée un faible mur nous reſte.
  A quels Dieux recourir dans ce péril funeſte ?
Etait-ce un ſi grand crime, était-il ſi honteux
D'avoir cru Maſſiniſſe & noble, & généreux ?
D'avoir pour mon époux imploré ſa clémence ?
Dans mon illuſion j'avais quelque eſpérance,
Ma prière & mes pleurs auraient pu le flatter.
Mais il ne ſaura pas ce que j'oſais tenter :
Et, pour unique fruit d'un ſoin trop magnanime,
Mon époux me condamne, & mon amant m'opprime.
Tous deux ſont contre moi, tous deux règlent mon ſort ;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE

SCENE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

REine, dans ce moment le fecours de Carthage
Sous nos remparts fanglans s'eft ouvert un paffage.
On eft aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, & du champ des combats.
Le roi, couvert de fang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laiffiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous fuis, Actor; vous lui direz
Que fes ordres pour moi feront toujours facrés;
Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'eft trop me faire outrage.
Que deviendrai-je? Ciel! & quel eft fon deffein?
Suis-je ici prifonnière? ô rigueurs! ô deftin!
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance?
Le ciel me ravit tout, & jufqu'à l'efpérance.
Que deviendrai-je? ô ciel! ai-je à craindre en un jour
Maffiniffe & Siphax, les Romains & l'amour?
Ils m'ont tous entraîné au fond de cet abîme.
Ils ont caufé ma perte & frappé leur victime.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quel tumulte effroyable au loin ſe fait entendre?
Quels feux ſont allumés? La ville eſt-elle en cendre?
Ceux qui veillent ſur vous ſe ſont tous écartés.
Dans ſes ſallons déſerts, ouverts de tous côtés
Il ne vous reſte plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémiſſantes.
Nous rappelons envain par nos cris, par nos pleurs,
Des Dieux qui ſont paſſés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs ont amolli mon ame.
Tous mes ſens ſont troublés; je ſens que je ſuis femme.
Ce moment effrayant m'accable ainſi que toi.

Le ſang que vingt héros ont tranſmis juſqu'à moi,
Dégénère aujourd'hui dans mes veines glacées;
Le déſordre & la crainte agitent mes penſées.
J'ai voulu pénétrer dans ces ſombres détours
Qui du pied du Palais conduiſent à nos tours :
Tout eſt fermé pour moi. Je marchais égarée,
L'ombre de mon époux à mes yeux s'eſt montrée,
Pâle, ſanglante, horrible, & l'air plus furieux
Que lorſque ſon courroux m'outrageait à tes yeux.
Eſt-ce une illuſion ſur mes ſens répandue ?
Eſt-ce la main des Dieux ſur ma tête étendue,
Un préſage, un arrêt de l'enfer & du ſort ?
Siphax en ce moment eſt-il vivant ou mort ?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;
Je ne ſais ou je vais. Tout m'alarme & me nuit,
Et je crois voir encor un Dieu qui me pourſuit.
Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur : . . . . il n'étoit point
coupable.
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès ſa naiſſance & banni ſans retour.
Je n'offenſai jamais l'hymen & la nature.
Grand Dieu ! tu peux frapper ; . . . va, ta victime
eſt pure.

PHÆDIME.

Ah ! nous allons du ciel ſavoir les volontés.
Déja d'un bruit nouveau dans ces murs déſertés,
Juſqu'à notre priſon les voûtes retentiſſent ;
Et ſous leurs gonds d'airain les portes en mugiſ-
ſent....
On entre, on vient à vous : . . . je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

Miniſtre de mon roi, qui vous amène encor ?
Qu'a-t-on fait ? Que deviens-je ? & de quelles nouvelles
Venez-vous m'affliger ?

ACTOR.

Elles ſont bien cruelles.
Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en ſureté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière ſacrée,
Par qui, de ce palais, la ville eſt ſéparée ;
J'ai revolé ſoudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur ſort, & digne de vos vœux ;
Son courage, auſſi grand qu'il était inutile,
D'un effort paſſager ſoutient ſon bras débile.
Sur la brêche à la fin, de cent coups renverſé,
Dans ſes débris ſanglans il tombe terraſſé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah ! je devais, plus que lui pourſuivie
Tomber à ſes côtés, ainſi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu,

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque ſoulagement reſte à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans ſa victoire,
Le jeune Maſſiniſſe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros ſi fier, ſi redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'eſprit ſuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence ?
A peine il s'eſt vu maître, il nous a pardonné.
De bleſſés, de mourans, de morts environné,
Il a donné ſoudain, de ſa main triomphante,
Le ſignal de la paix au ſein de l'épouvante.
Le carnage & la mort s'arrêtent à ſa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des loix,
Tant le cœur des humains change avec la fortune.

SOPHONISBE.

Le Ciel ſemble adoucir la miſère commune,
Puiſqu'au moins le pouvoir eſt remis dans les main.
D'un prince de ma race, & non pas des Romains

ACTOR.

Le juſte & premier ſoin de l'heureux Maſſiniſſe
Eſt d'apaiſer les Dieux par un prompt ſacrifice ;
De dreſſer un bûcher à votre auguſte époux.
Il garde obſtinément le ſilence ſur vous;
Mais dès que j'ai paru, madame, en ſa préſence,
Il s'eſt reſſouvenu qu'autrefois ſon enfance
Fut remiſe en mes mains dans ces murs, dans ces lieux
Où ce prince aujourd'hui rentre victorieux.

Il m'a fait appeler, & respectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les tems fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes.
Il justifie en tout le succès de ses armes
Il répand des bienfaits, s'il fait des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Massinisse est grand, plus mon sort est affreux.
Quoi! les Cartaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqu'au Capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, & ne la sauvent pas?

ACTOR.

Scipion les a joints; ils ne sont plus.

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu seras comme moi réduite à l'esclavage.
Nous périrons ensemble....ô Cirthe! ô mon époux!
Afrique, Asie, Europe, immolés avec nous!
Le sort des Scipions est donc de tout détruire!

ACTOR.

Annibal vit encor.

SOPHONISBE.

Ah! tout sert à me nuire.
Annibal est trop loin. Je suis esclave.

ACTOR.

O Dieux !

Désarmez Massinisse. . . . Il avance en ces lieux.
Il vient suivi des siens. . . . il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes tristes yeux ne verront point un maître.
Ils pleureront Siphax, & nos murs abattus,
Et ma gloire passée, & tous mes Dieux vaincus.

MASSINISSE (*arrivant.*)

Elle échappe à mes yeux.

SOPHONISBE (*sortant.*)

Je dois fuir Massinisse.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des chefs Numides, ACTOR, guerriers Numides.

MASSINISSE.

Il est juste après tout que son cœur me haïsse.
Elle m'a cru barbare. Eh ! le suis-je ? grands Dieux !
Devais-je être en effet si coupable à ses yeux ?
Actor, vous que je vois, dans ce jour si prospère
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père,

Je vous prends à témoin ſi l'inhumanité
A ſouillé ma victoire & ma félicité ;
Si, triſte imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes ;
De guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A Jupiter Stateur offerts en ſacrifice,
Et dans d'affreux cachots gardés pour le ſupplice.
Je viens dans mon pays, & j'y reprends mon bien,
En ſoldat, en monarque, & plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté Numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuſe ou timide,
Refuſant ſeule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Maſſiniſſe, & fuit avec horreur ?
Suis-je un Romain ?

ACTOR.

Seigneur, on la verra ſans doute
Révérer avec nous la main qu'elle redoute.
Mais vous ſavez aſſez tout ce qu'elle a perdu.
Le ſang de ſon époux eſt par vous répandu,
Et n'oſant regarder ſon vainqueur & ſon juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue : &, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inſpirée, alors que ſes refus,
Ses outrages honteux au ſang de Maſſiniſſe,
Sous ſes pas égarés creuſaient ce précipice :
Elle y tombe, elle en doit accuſer ſon erreur.
Ah ! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur.

Allez, & dites-lui qu'il eſt peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver ſa puiſſance.

(*Actor ſort.*)

Je veux qu'elle paraiſſe en ce même moment,
Mon aſpect odieux ſera ſon châtiment,
Je n'en prendrai point d'autre, & ſa fierté farouche
L'humiliera du moins, puiſque rien ne la touche.
Eh bien ! nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe eſt-elle tranquille ? A-t-on ſuivi mes loix ?
Un ſeul des citoyens aurait-il à ſe plaindre ?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre ;
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de nations ces illuſtres tyrans,
Deſcendans prétendus du grand Dieu de la guerre,
Qui penſent être nés pour aſſervir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris ;
Qu'il veut ſeul commander.

MASSINISSE.

Qui ? lui ! dans mon partage ;
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage !
Lui, mon ami, mon guide, & qui m'a tout promis !

ALAMAR.

Lorſque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons; j'ai vaincu, je ſuis dans mon empire,
Je règne, & je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs du ſénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier tribunal aſſis pour me juger:
C'eſt eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. . . . Ah! qu'ai je lu? . . . . Ciel! ô ſurpriſe extrême!
Sophonisbe à ma gloire enfin ſe confiait!
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait!
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts; & ſa fatale haine,
Que je vis ſi long-tems contre moi s'obſtiner,
Me croyait aſſez grand pour ſavoir pardonner!
Epouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice.
Ta lettre a mis le comble à mon deſtin propice.
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau. . . . .
Courons vers Sophonisbe.. Ah! je la vois paraître.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, Gardes.

SOPHONISBE.

SI le ſort eût voulu qu'un Romain fût mon maître;
Si j'euſſe été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à ſa gloire fidelle,
Aurait choiſi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe ſans rougir.

(*Maſſiniſſe l'empêche de ſe jetter à genoux.*)

Ne me retenez point, & laiſſez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage,
Non pas à vos ſuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que ſuivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire;
Mais au cœur généreux ſi digne de ſa gloire,
Qui, de ſes ennemis reſpectant la vertu,
A plaint ſon rival même, a fait ce qu'il a dû;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre;
Qui partage les pleurs que ſa main fait répandre;
Qui ſoumet les vaincus à force de bienfaits;
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eſt vous, auguſte reine, en tout tems révérée,
Qui m'avez du devoir tracé la loi ſacrée;
Et je conſerverai juſqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'aviez adreſſée,
Par la faveur des Dieux ſur la brêche laiſſée,
Remiſe en mon pouvoir, eſt plus chère à mon
cœur
Que le bandeau des rois, & le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi! Seigneur, juſqu'à vous ma lettre eſt parvenue!
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue!

MASSINISSE.

J'ai voulu déſarmer votre injuſte courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grace à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du ſang de mon époux, qui s'élève & qui crie,
De votre honneur ſur-tout, & des rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, & vivent dans nous
deux.
Jurez-moi ſeulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on oſe me remettre.

MASSINISSE.

Je le jure par vous, pour vous dire encor plus,
Sophonisbe n'eſt pas au nombre des vaincus.

Je

Je commande dans Cirthe, & c'eſt aſſez vous dire
Que les Romains ſur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je ſais qu'ils ſont jaloux de leur autorité ;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eſt néceſſaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puiſſent m'avilir,
Je ſaurai les braver, ſi j'ai ſu les ſervir.
Ils vous reſpecteront, vos frayeurs ſont injuſtes,
Vous avez atteſté tous ces mânes auguſtes,
Tous ces rois dont le ſang, dans nos veines tranſmis,
S'indigna ſi long-tems de nous voir ennemis.
Je les prends à témoins, & c'eſt pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en deſcendre.
La nièce d'Annibal, & la veuve d'un roi,
N'eſt captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Mon front en rougirait. Je ſais que cet uſage
Eſt conſacré dans Rome & commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, ſi je l'avais ſuivi.
Le ſang dont vous ſortez n'aura jamais ſervi,
Ce front n'était formé que pour le diadême.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang ſuprême.
Ne penſez pas ſur-tout qu'en ces triſtes momens,
Mon cœur laiſſe éclater ſes premiers ſentimens.

Je n'en rappelle point la déplorable hiſtoire ;
Je ſais trop reſpecter vos malheurs & ma gloire ;
Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds,
Madame, il me ſuffit que vous me connaiſſiez.
Vous me rendrez juſtice, & c'eſt ma récompenſe.
A mes nouveaux ſujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils ſemblent demander ;
Et que déjà leur maître eût dû leur accorder.
Ils vont renouveller leur hommage à leur reine.
Sophonisbe en tous lieux eſt toujours ſouveraine.

SCENE V.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

JE demeure interdite. Un ſi grand changement
A ſaiſi mes eſprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu ! .... Faut-il qu'un ſi grand homme
Ait détruit mon pays & qu'il ait ſervi Rome ?
Tous mes ſens ſont ravis ; mais ils ſont effrayés.
Scipion dans nos murs, Maſſiniſſe à mes pieds.
Sophonisbe en un jour captive & triomphante,
L'ombre de mon époux terrible & menaçante,
Le comble des horreurs & des proſpérités,
Les fers, le diadême à mes yeux préſentés ;
Ce rapide torrent de fortunes contraires
Me laiſſe encor douter de mes deſtins proſpères.

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il refpecte dans vous le nom de vos aïeux,
S'il dépofe à vos pieds l'orgueil de fa conquête,
Et les lauriers fanglans qui couronnent fa tête,
Peut-être un feul regard a plus fait fur fon cœur
Que toutes les vertus, l'alliance & l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui fur tous les efprits lui donnent tant d'empire,
Autorifent les feux que vous vous reprochiez.
La gloire qui le fuit les a juftifiés.
Non, ce n'eft pas affez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez fous le nom de reine détrônée,
Qu'on vous laiffe un vain titre, qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis foit l'ornement fatal.
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amufemens ftériles.
L'amour ira plus loin; j'ofe vous en flatter.
Siphax eftau tombeau....

SOPHONISBE.

Ceffe de m'infulter;
Ne me préfente point ce qui me déshonore:
Tu parles à fa veuve, & fon fang fume encore.

PHÆDIME.

Songez qu'au rang des rois vous devez remonter.
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter?

SOPHONISBE.

Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame;
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme;

Oui, ce feu, si long-tems dans mon sein renfermé,
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encor ; & j'oserais le croire ;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire.
Tu me verrais goûter ce suprême bonheur
De partager son trône & d'avoir tout son cœur.
Ma flamme déclarée, & si long-tems secrete,
Ma gloire en sûreté, ma fierté satisfaite,
Massinisse en mes bras serait d'un plus grand prix
Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage ;
Malgrè l'illusion d'un si cher avantage,
Et malgré tout l'amour dont je ressens les coups,
Massinisse jamais ne sera mon époux.

PHÆDIME.

Et pourquoi, s'il le veut ?

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, il faut vous apprendre
Qu'un insolent Romain vient ici de se rendre.
On le nomme Lélie : & le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier lieutenant.
Sa suite avec mépris nous insulte & nous brave ;

Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave.
Leur fierté nous vantait je ne sais quel sénat,
Des prêteurs, des tribuns, l'honneur du consulat,
La majesté de Rome ; &, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave & fidèle ami, je compte sur ta foi,
Sur les sermens sacrés de notre nouveau roi,
Sur moi-même en un mot. Carthage m'a fait naître ;
Je mourrai digne d'elle & sans trône & sans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous !

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et les défierai du bord de mon cercueil.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASSINISSE *affis*, foldats Romains, foldats Numides *dans l'enfoncement*, *divifés en deux troupes.*

LELIE.

VOTRE ame impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandu l'aveugle renommée,
Qu'importe un vain difcours du foldat répété
Dans le fein de l'ivreffe & de l'oifiveté ?
Laiffons parler le peuple; il ne peut rien connaître.
Il veut percer en vain les fecrets de fon maître.
Et ceux de Scipion, dans fon fein retenus,
Seigneur, avant le tems ne font jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit fourd annonce un graud orage.
Tout aveugle qu'il eft, le peuple le préfage.
Rien n'eft à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux fouverains annoncent leurs malheurs

Je veux approfondir ces difcours qu'on méprife.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchife
Qu'attendent ma conduite & ma fincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur auftère vertu, peut-être un peu farouche,
Laiffait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.
Auraient-ils aujourd'hui l'art de diffimuler ?
Après avoir vaincu n'oferiez-vous parler ?
Que penfez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LELIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande.
Rien qui ne foit prefcrit par nos communs traités.
La juftice & la loi règlent fes volontés.
Rome l'a revêtu de fon pouvoir fuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer.
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera fes projets fur l'Afrique.
Vous favez qu'Annibal eft déjà vers Utique,
Qu'il fuit l'aigle Romaine, & que dans fon pays,
De fes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eft commune.
Nous marcherons enfemble à des nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LELIE.

Je parle d'Annibal; Sophonisbe eft fa nièce,
C'eft vous en dire affez.

MASSINISSE. *(Il se lève.)*

Ecoutez, le tems presse ;
Je veux une réponse, & savoir à l'instant
Si sur mes prisonniers votre pouvoir s'étend.

LELIE.

Lieutenant du consul, je n'ai point sa puissance.
Mais si vous demandez, Seigneur, ce que je pense
Sur le sort des vaincus, sur la loi du combat,
Je crois que leur destin n'appartient qu'au sénat.

MASSINISSE.

Au sénat ! & qui suis-je ?

LELIE.

Un allié, sans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime & qu'on écoute,
Que Rome favorise, & qui doit accorder
Tout ce que ce sénat a droit de demander.

(Il se lève.)

C'est au seul Scipion de faire le partage.
Il récompensera votre noble courage,
Seigneur, & c'est à vous de recevoir ses loix,
Puisqu'il est notre chef, & qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie ; & ma condescendance
N'avait point reconnu tant de prééminence.
Je pensais être égal à ce grand citoyen ;
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
J'ai d'autres intérêts, & plus pressans peut-être,

Que ceux de difputer du rang des fouverains,
Et d'oppofer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez, ofe-t-il difpofer de la reine ?

LELIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui! ....

LELIE.

Seigneur, quel tranfport vous entraîne,
C'eft un droit reconnu qu'il nous faut maintenir;
Tout le fang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous, qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y ptendre?
Vous, de toute fa race éternel ennemi,
Vous, du peuple Romain le vengeur & l'ami ?

MASSINISSE.

L'intérêt de mon fang, celui de la juftice,
Et l'horreur que je fens d'un pareil facrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec foin;
Mais fon ambition pourrait aller trop loin.

LELIE.

Seigneur, elle fe borne à fervir fa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie
D'un peuple qu'Annibal écrafa fous fes pieds.
Si Rome exifte encor, c'eft par fes alliés.
Mes fecours l'ont fauvée ; & dès qu'elle refpire,
Sur les rois, fur moi-même, elle affecte l'empire;

Elle se fait un jeu dans ses murs fortunés
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés.
Elle met à ce prix sa faveur passagère.
Scipion, qui m'aima, se dément pour lui plaire,
Il me trahit !

LELIE.

Seigneur, qui vous a donc changé ?
Quoi ! vous seriez trahi quand vous seriez vengé ?
J'ignore si la reine, en triomphe menée,
Au char de Scipion, doit paraître enchaînée ;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié ?
C'est pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne, ou non, je veux qu'on la respecte.
La foi romaine enfin me devient trop suspecte.
De ma protection tout Numide honoré,
En quelque rang qu'il soit, doit vous être sacré.
Et vous insulteriez une femme, une reine !
Vous oseriez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LELIE.

Scipion n'est pas loin, vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir! apprenez qu'il est une autre voie
De priver les Romains de leur injuste proie.
Il est des droits plus saints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'espère, du moins.

LELIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eſt que nous ſoutiendrons les droits de notre empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.
Croyez-moi, le ſénat ne fait point d'injuſtice,
Il a d'un digne prix reconnu vos ſervices;
Il vous chérit encor. Mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abſolus.

(Il ſort avec les Soldats Romains.)

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR; *les Soldats Numides reſtent au fond de la Scene.*

MASSINISSE.

Des ordres! vous, Romains! ingrats dont l'inſolence
S'accrut pour mon ſervice avec votre puiſſance;
Des fers à Sophonisbe! Et ces mots inouis,
A peine prononcés, n'ont pas été punis!
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure,
Règne; l'honneur l'ordonne, & l'amour t'en conjure.
Règne pour être libre, commande avec moi.
Va, Maſſiniſſe enfin ſera digne de toi.
Des fers! Ah! que je vais réparer cet outrage!

Que j'étais insensé de combattre Carthage !

(A sa suite.)

Approchez, mes amis; parlez, braves guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers ?
Vous avez entendu ce discours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte & de colère.
Le joug de ces ingrats ne peut plus se porter.
Sur leur superbe tête il le faut rejeter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, & les croit tyranniques :
Ah ! les plus grands tyrans ce sont les républiques.
Rome est la plus cruelle.

ALAMAR.

Il est juste, il est tems
D'abattre pour jamais l'orgueil de ses enfans.
L'alliance avec eux n'était que passagère.
La haine est éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre sang j'ai pu les soutenir !
Si je les ai sauvés songeons à les punir.
Me seconderez-vous ?

ALAMAR.

Nous sommes prêts sans doute.
Il n'est rien avec vous qu'un Numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, & non plus de valeur;
Ils savent mieux tromper, & c'est là leur grandeur;

Mais

Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-
mêmes.
Commandez, déployez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous,
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Ecoutez : Annibal eſt déjà dans l'Afrique ;
La nouvelle en eſt ſûre, il marche vers Utique.
Pourrions-nous juſqu'à lui nous frayer des che-
mins ?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le ſang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands inſolens qu'un ſénat nous envoie !
Effaçons dans leur ſang le crime trôp honteux,
Et le malheur ſurtout d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eſt pas loin. Croyez que ce grand
homme
Peut encore une fois ſe montrer devant Rome ;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords Africains, que ce ſanglant ſéjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces
traîtres,
Qui, ſous le nom d'amis, ſont nos barbares
maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider ;
Les vaincus enhardis pourront nous ſeconder.
Vous ſavez en ces lieux combien Rome eſt haïe ;
Et tout homme eſt ſoldat contre la tyrannie.

Préparez les esprits irrités & jaloux;
Sans leur rien découvrir, enflammez leur courroux.
Aux premiers coups portés, aux premieres alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes.
Nos maîtres prétendus, plongés dans le sommeil
Verront de tous côtés la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprise,
Le succès en est sûr, & tout nous favorise.
Les révolutions, dans ce sanglant séjour,
Chez les fougueux Numides éclatent en un jour.
On les manque à jamais, alors qu'on les diffère.
Chez nous tout est soudain; c'est notre caractère;
Le Romain temporise: & ces tyrans surpris
Pourront être bientôt payés de leur mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure.
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure.
Je marche à votre tête; &, s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

Seigneur, en tous les temps, par le ciel pourſuivie,
Je vois entre vos mains le deſtin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, & mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un ſeul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encor après tant de naufrages;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon ſort,
Dans ce jour étonnant de clémence & de mort,
Par vous ſeul confondue, & par vous raſſurée,
J'ai cru que d'un héros la promeſſe ſacrée,
Ce généreux appui, le ſeul qui m'eſt reſté,
Me ſervirait d'Egide, & ſerait reſpecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage;
Qu'on osât prononcer le mot de l'eſclavage,
Et que je duſſe encor, après tant de tourmens
Après tous vos bienfaits réclamer vos ſermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point, ils étaient inutiles;
Je n'en eus pas beſoin, vous aurez des aſiles,

Que l'orgueil des Romains ne pourra violer ;
Et ce n'eſt pas à vous déſormais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hyménée
Dans ce même palais, dans la même journée,
Où le ſort a voulu que le ſang d'un époux,
Répandu par mes mains, rejaillît juſqu'à vous.
Mais la néceſſité rompt toutes les barrières,
Tout ſe tait à ſa voix, ſes loix ſont les premières.
La cendre de Siphax ne peut vous accuſer.
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'épouſer.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie & redoutée,
Le diadême au front, marchez à mon côté ;
Votre ſceptre & mon bras ſont votre ſûreté.

SOPHONISBE.

Ah ! que m'avez-vous dit ? . . . . . . Sophonisbe éperdue
Doit étaler enfin ſon ame à votre vue......
J'étais votre ennemie, & l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté ;
Siphax obtint mon choix ; ſans conſulter ſon âge,
Je n'acceptai ſa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourſuivre vos jours,
Connaiſſez donc mon cœur : . . . . Il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Eſt-il poſſible ? ô Dieux ! Vous dont l'ame inhumaine
Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous : m'aimiez, Sophonisbe ! & dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs ?

SOPHONISBE.

La fille d'Afdrubal naquit pour fe contraindre;
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous..... C'eft à vous de juger,
Si le feul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toujours fidèle,
Des héros & des rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers & du fein de l'horreur,
En me donnant fon trône, en me gardant fon cœur,
Sur mes fens enchantés conferve un jufte empire.
C'eft par vous que je vis, pour vous que je refpire.
Le bonheur me fuyait, il vient fe préfenter.
Vous m'offrez votre main: . . . . Je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

Et quels Dieux ennemis à vos bontés s'oppofent?

SOPHONISBE.

Les Dieux qui de mon fort en tous les temps difpofent;
Les Dieux qui d'Annibal ont reçu les fermens,
Quand au pied des autels, en fes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce ferment eft le mien,... je lui ferai fidèle.....
Je meurs fans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez,
Connaiffez qui je fuis, & qui vous infultez.
C'eft ce même ferment qui devant vous m'amène.
C'eft un courroux plus jufte, une plus forte haine
Et c'eft de fon flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.

C'eſt dans Cirthe ſanglante, à ces autels antiques,
Dreſſés par nos aïeux à nos Dieux domeſtiques,
Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom Romain.
Plus irrité que vous & plus qu'Annibal même,
Oui, je déteſte Rome, autant que je vous aime.
Vous, Dieux! qui m'entendez, qui recevez ma foi,

(Il prend la main de Sophonisbe, & tous deux les mettent ſur l'autel.)

Uniſſez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne,
Ce n'eſt qu'à mon vengeur que ma fierté ſe donne:
Servons tous deux Carthage & nos Dieux ſouverains;
Maſſiniſſe, aimons-nous pour haïr les Romains,
Je me vois trop heureuſe.

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe; ils y donnent des loix;
Un conſul y commande, & l'on tremble à ſa voix.
Sachez que ſous leurs pas je vais ouvrir l'abîme
Où doit s'enſevelir l'orgueil qui nous opprime.
Scipion peut tomber dans le piége fatal.
Notre bonheur, Madame, eſt au camp d'Annibal.

Dès que l'aſtre du jour aura ceſſé de luire,
Parmi des flots de ſang ma main va vous conduire.
Sophonisbe, ma femme, en fuyant ſes tyrans,
Doit marcher avec moi ſur leurs corps expirans :
Il n'eſt point d'autre route, & nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irais me rendre!
C'eſt là qu'eſt ma patrie, & mon trône, & ma cour.
Là, je puis ſans rougir, vous montrer mon amour :
Ah, ciel, puis-je y compter?

MASSINISSE.

La plus juſte eſpérance
Flatte d'un prompt ſuccès ma flamme & ma vengeance ;
Je crains peu les Romains, & prêt à les frapper,
J'ai honte ſeulement de deſcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils ſavent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONSISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

SEIGNEUR, cet étranger qu'on appelle Lélie,
Et qui, dans ce palais parlait ſi hautement,
Accompagné des ſiens arrive en ce moment.
Il veut que ſans tarder à vous-même on l'annonce;
Il dit que d'un conſul il porte la réponſe.

MASSINISSE.

Qu'on diſe qu'il m'attende, ou que, ſans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber.

SOPHONISBE.

A l'aſpect d'un Romain mon horreur ſe redouble,
Je n'entends point leur nom ſans alarme & ſans trouble;
Vous êtes violent autant que généreux.
Encor ſi vous ſaviez diſſimuler comme eux,
Ne les point avertir de ſe mettre en défenſe!
Mais toujours d'un Numide ils ſont en défiance.
Peut-être ils ont déjà pénétré vos deſſeins.
Vous me faites frémir. Je connais mes deſtins.
Ce jour a déployé tant de viſſicitude,
Que, juſqu'à mon bonheur, tout eſt inquiétude.

Les nœuds, les ſacrés nœuds que je viens de former,
D'un courage nouveau me doivent animer;
J'en ai fait voir aſſez : mais enfin, je vous aime,
Et dans ce jour de ſang je crains tout pour vous-même;
Mais... réunie à vous, ſûre de votre foi,
En marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIE, ROMAINS.

LELIE *à un Centurion.*

ALLEZ, obſervez tout, les plus légers ſoupçons
Dans des pareils momens ſont de fortes raiſons ;
Sophoniſbe, en ces lieux, peut faire des perfides.
Scipion dans la ville enferme les Numides ;
(A un autre.)
C'eſt à vous de garder le palais & la tour,
Tandis que n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maſſiniſſe, occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiſſe l'avantage.
(A tous.)
Vous avez déſarmé ſans peine & ſans effort
Le peu de ſes ſoldats répandus dans ce fort ;
Et déjà trop puni par ſa propre faibleſſe,
Il ne ſait pas encor le péril qui le preſſe.

Au moindre mouvement, qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiſſe entrer, qu'aucun n'oſe ſortir.
Sur-tout de vos ſoldats contenez la licence.
Reſpectez ce palais. Que nulle violence.
Ne ſouille ſous mes yeux l'honneur du nom
Romain.
Le ſort de Maſſiniſſe eſt tout en notre main.
On craignait que ce prince, aveugle en ſa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire;
Mais de ſon amitié gardant le ſouvenir,
Scipion le prévient ſans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'eſt aſſez; cette ame impétueuſe
Verra de ſes deſſeins la ſuite infructueuſe;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci...
(*Les Licteurs reſtent un peu cachés dans le fond.*)

SCENE II.

MASSINISSE, LELIE, Licteurs.

MASSINISSE.

Eh bien! de Scipion miniſtre reſpectable,
Venez-vous m'annoncer ſon ordre irrévocable?

LELIE.

J'annonce du ſénat les décrets ſouverains,
Que le conſul de Rome a remis en mes mains,
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire?
Vous paraiſſez troublé.

MASSINISSE.

Je ſuis prêt à ſouſcrire

Aux projets des Romains que vous me présentez,
Si par l'équité seule ils ont été dictés.
Et s'ils n'outragent point ma gloire & ma couronne:
Parlez, quel est le prix que Rome m'abandonne?

LELIE.

Le trône de Siphax déjà vous est rendu.
C'est pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux états, à votre Numidie,
Pour vous favoriser, on joint la Mazénie.
Ainsi dans tous les temps & de guerre & de paix,
Rome à ses alliés prodigue ses bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hipponne, Utique,
Tout, jusqu'au mont Atlas, est à la république.
Décidez maintenant si vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le dessein,
De l'Afrique avec lui soumettre le rivage,
Et, fidèle allié, camper devant Carthage?

MASSINISSE.

Carthage! oubliez-vous qu'Annibal la défend;
Que sur votre chemin ce héros vous attend?
Craignez d'y retrouver Trasimène & Trébie.

LELIE.

La fortune a changé; l'Afrique est asservie.
Choisissez de nous suivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE, *à part.*

Puis-je encor un moment retenir mon courroux!

LELIE.

Vous voyez vos devoirs & tous vos avantages.
De Rome maintenant connaissez les usages.
Elle élève les rois & fait les renverser:
Au pied du capitole ils viennent s'abaisser.

La

La veuve de Siphax était notre ennemie,
Dans un ſang odieux elle a reçu la vie ;
Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos Dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.
Une femme, après tout, aiſément ſe conſole
D'étaler ſes beautés au pieds du capitole.
Vous l'y diſpoſerez ; j'ai conçu cet eſpoir.
Sur ſon eſprit, dit-on, vous avez tout pouvoir.

MASSINISSE.

Téméraire, arrêtez ; Sophonisbe eſt ma femme ;
Tremblez de m'outrager.

LELIE.

Je connais votre flamme,
Je la reſpecte peu, lorſque dans vos états
Vous-même devant moi ne vous reſpectez pas.
Sachez que Sophonisbe à nos chaînes livrée
De ce titre d'épouſe en vain s'eſt honorée,
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre & qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah ! c'en eſt trop enfin, cet excès d'inſolence
Pour la dernière fois tente ma patience.

(*Mettant la main à ſon épée.*)

Il faut m'ôter la vie, ou mourir de ma main.

LELIE.

Prince, ſi je n'étais qu'un citoyen Romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire ;
Lélie avec plaiſir recevrait cet honneur.
Mais député de Rome & de mon Empereur,

Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre injuſte colère....
Romains ?.... Qu'on m'en réponde.

(Les Licteurs entourent Maſſiniſſe & le déſarment.)

MASSINISSE.

Ah ! traître ! . . . mes ſoldats
Me laiſſent ſans défenſe ?

LELIE.

Ils ne paraîtront pas.
Ils ſont ainſi que vous, Seigneur, en ma puiſſance.
Vous avez abuſé de notre confiance,
Quels que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus ;
Et nous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grace ;
Scipion vous aimait ; il n'eſt rien que n'efface
A ſes yeux indulgens un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir ;
On vous rendra, Seigneur, vos ſoldats & vos armes,
Quand ſur votre conduite on aura moins d'alarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'empire Romain.
Vous avez combattu ſous nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE, *seul.*

MAlheureux! tu ſurvis à de pareils affronts,
Ce ſont-là ces Romains juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puiſſance.
Et des Dieux, diſaient-ils, imiter la clémence!
Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple & fiers tyrans des rois,
Je me repens ſans doute..... & c'eſt.... de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur ſang que j'abhorre.
Scipion prévient tout: ſoit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout temps eſt vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;
Je vengeais Sophonisbe & j'ai cauſé ſa perte.
A-t-il connu le piége, ou l'a-t-il ſoupçonné?
Un moment a tout fait. Des miens abandonné,
Dans mon propre palais je vois un autre maître!
Sophonisbe eſt eſclave, on me deſtine à l'être!
Quel exemple pour vous, malheureux Africains!
Rois & peuples ſéduits qui ſervez les Romains,
Quand pourrez-vous ſortir de ce grand eſclavage?
Quoi! je dévore ici mon opprobre & ma rage!
J'ai perdu Sophonisbe & mon empire, & moi!...

O ciel! c'eſt Scipion, c'eſt lui que je revoi.
C'eſt Rome qui, dans lui, ſe montre toute entière.

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, LICTEURS.

(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

VEnez-vous inſulter à mon heure dernière?
Dans l'abîme où je ſuis, venez-vous m'enfoncer,
Marcher ſur mes débris ?

SCIPION.

Je viens vous embraſſer.
J'ai ſu votre faibleſſe & j'en ai craint la ſuite.
Vous devez pardonner ſi de votre conduite
Ma vigilance heureuſe a conçu des ſoupçons.
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahiſons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer ſévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux;
Mais je me dois à Rome, & beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues ſecrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me ſuis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la juſtice,
Et rendre à Scipion le cœur de Maſſiniſſe ?

Je ne demande rien que la foi des traités;
Vous les avez toujours ſans ſcrupule atteſtés,
Les voici; c'eſt par vous qu'à moi-même promiſe
Sophonisbe en mon camp devait être remiſe.
Voilà ma ſignature & voilà mon ſeing.
(*Il les lui montre.*)
En eſt-ce aſſez? Vos yeux s'ouvriront-ils enfin?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime?

MASSINISSE.

Oui...... Quand, dans la fureur de mes reſſentimens,
Je faiſais dans vos mains ces malheureux ſermens,
Je voulais me venger d'une reine ennemie;
De mon cœur irrité je la croyais haïe;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux tranſports,
Ils étaient imprudens; mais vous m'aimiez alors,
Je vous confiai tout, ma colère & ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe & j'ai connu ſon ame.
Tout eſt changé, l'amour eſt rentré dans ſes droits,
La veuve de Siphax a mérité mon choix,
Elle eſt reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort & du mien j'étais le ſeul arbitre,
Je devais l'être au moins: .... je l'aime, c'eſt aſſez,
Sophonisbe eſt ma femme, & vous la raviſſez!

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive.
La loi des nations pour jamais vous en prive.

Rome ne peut changer ses résolutions
Au gré de nos erreurs & de nos passions.
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous & dans un rang suprême,
Vous savez si mon cœur a jamais succombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il est vrai qu'en Espagne où vous régnez en maître ;
Le soin de contenir un peuple effarouché
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait justement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné ?
L'Espagnol vous bénit ; mais je vous dois ma haine ;
Vous lui rendez sa femme ; & m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à vos emportemens
Je ne réponds qu'un mot, remplissez vos fermens.

MASSINISSE.

.... Je me rends :...... Je bannis la douleur qui m'obsède....
Lorsque Scipion parle, il faut que tout lui cède.
Pour disposer de moi j'ai dû vous consulter.....
Et le faible au puissant ne doit rien contester....
Ma femme est votre esclave,....... & mon ame est soumise......
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduise?

SCIPION.

Je le veux, puifqu'ainfi le fénat l'a voulu;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réfolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeufe aux murs du capitole,
Et d'un peuple incoftant la faveur & l'amour,
Que le deftin nous donne & nous ôte en un jour,
Soient un charme fi grand pour mon ame éblouie!
De foins plus importans croyez qu'elle eft remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à fa loi.
Secondez mon devoir & revenez à moi.
Rendez à votre ami la première tendreffe
Dont le nœud refpectable unit votre jeuneffe.
Compagnons dans la guerre, & rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au fein de la victoire,
Une femme, une efclave eût flétri tant de gloire.
Réuniffons deux cœurs qu'elle avait divifés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a brifés.

MASSINISSE.

L'honneur! Quoi! vous ofez! Mais je ne puis prétendre,
Quand je fuis défarmé, que vous vouliez m'entendre.....
Je vous ai déjà dit que vous feriez content.
Ma femme... fubira le deftin qui l'attend....
Un roi doit obéir quand un conful ordonne..
Sophonisbe! ...... Oui, Seigneur, enfin je l'abandonne......
Je ne veux que la voir pour la dernière fois.
Après cet entretien j'attends ici vos loix.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, ſi vous êtes fidelle.

SCENE V.

MASSINISSE *ſeul.*

Un ami! juſques-là ma fortune cruelle
De mes jours déteſtés déshonore la fin!
Il me flétrit du nom de l'ami d'un Romain!
Je n'ai que Sophonisbe; elle ſeule me reſte.
Il le ſait, il inſulte à cet état funeſte.
Sa cruauté tranquille, avec dériſion,
Affectait de deſcendre à la compaſſion!
Il a ſu mon projet, & ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer, & même de me plaindre;
Il feint de dédaigner ce miſérable honneur
De traîner une femme au char de ſon vainqueur.
Il n'aſpire en effet qu'à cette gloire infame;
Il jouit de ma honte; & peut-être en ſon ame
Il penſe m'y traîner avec le même éclat,
Comme un roi révolté jugé par le ſénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

EH bien! connaissez-vous quelle horreur vous opprime ?
D'où nous sommes tombés ,.... dans quel affreux abîme
Un jour, un seul moment, nous a tous deux conduits ?
Du plus auguste hymen ce sont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare insolence,
Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance ?

SOPHONISBE.

Je le sais.... Avez-vous un fer ou du poison?

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés. Ces murs sont ma prison.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y...... Terminez tant d'indignes alarmes.
Trop de honte nous suit, & c'est trop de revers:
J'ai deux fois aujourd'hui passé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,

Je ne puis me baigner dans le ſang de ces traî-
tres,
Je ne puis déchirer le cœur de nos tyrans,
Hâtez-vous, & ſuivez le parti que je prends :
Qu'à ces coups généreux Annibal applaudiſſe
Que Carthage m'approuve, & que Rome en fré-
miſſe.
Vainqueur infortuné, cher amant, tendre époux,
Sophonisbe du moins ſera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère épouſe ; il le faut..... je t'ad-
mire....
Tu me préviens ;..... ſuis-moi.... Rome n'a point
d'empire
Sur un cœur auſſi noble, auſſi grand que le tien.
Nous ne ſervirons pas ; je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien !
En mourant de ta main j'expirerai contente......
O mânes de Siphax, ombre à mes yeux préſente,
Mânes moins malheureux, vous me l'aviez prédit.
Oui, je vais vous rejoindre, & mon ſort s'ac-
complit.
De mon lit nuptial au tombeau deſcendue,
Mon ombre ſans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi,
Mais juſqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi...
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point, Rome était plus bar-
bare.
Allons ; je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux de Romains qu'a frappés Annibal,

Des victimes sans nombre & des Scipions mêmes,
Trasimène est chargé de mes honneurs suprêmes;
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après si tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire? .... Allons..... Sophonisbe, demeure....
Quoi! Scipion vivrait, & je veux qu'elle meure!...
Qu'elle meure!... & par moi!

SOPHONISBE.

Viens, marche sur mes pas,
Et si tu peux trembler j'affermirai ton bras.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SCIPION, LELIE, ROMAINS.

SCIPION.

Amis, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin ſubjuguer ſa fatale inconſtance.
Je vois dans ce Numide un courſier indompté,
Que ſon maître châtie après l'avoir flatté ;
On réprime, on ménage, on dompte ſon caprice ;
Il marche en écumant, mais il nous rend ſervice.
Maſſiniſſe a ſenti qu'il doit porter ce frain
Dont ſa fureur s'indigne & qu'il ſecoue en vain ;
Que je ſuis en effet maître de ſon armée ;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée ;
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le ſauver.
Penſez-vous qu'il s'obſtine encore à nous braver ?
Il eſt temps qu'il choiſiſſe entre Rome & Carthage ;
Point de milieu pour lui, le trône ou l'eſclavage ;
Il s'eſt ſoumis à tout : ſes ſermens l'ont lié ;
Il a vu de quel prix était mon amitié.

La reine l'égarait, mais Rome eſt la plus forte.
L'amour parle un moment ; mais l'intérêt l'emporte ;
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LELIE.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à ſa vue.
Je voulais à ſon ame encor toute éperdue
Epargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me faiſait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LELIE.

Je crains ſon déſeſpoir ; il eſt Numide, il aime.
Sur-tout de Sophonisbe il faudrait s'aſſurer.
Ce triomphe éclatant qui va ſe préparer,
Plus que vous ne penſez vous devient néceſſaire
Pour impoſer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet & jaloux,
Ennemi des grands noms, & peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obſtinée,
Et le vieux Fabius, & le cenſeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le peuple eſt pour nous, la cabale expirante
Ramaſſe en vain les traits de ſa rage impuiſſante.
Je ſais que cet éclat ne vous peut éblouir ;
Vous êtes au-deſſus, mais il en faut jouir.

SCENE II.

SCIPION, LELIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Sophonisbe, Seigneur, à vos ordres ſoumiſe,
Par le roi Maſſiniſſe entre vos mains remiſe,
Va bientôt à vos pieds, dépoſant ſa douleur;
Reconnaître dans vous ſon maître & ſon vainqueur.
La reine à ſon deſtin ſait plier ſon courage.
Elle s'eſt fait d'abord une effroyable image
De ſuivre au Capitole un char victorieux,
De préſenter ſes fers aux genoux de vos Dieux,
A travers une foule orageuſe & cruelle,
Dont les yeux menaçans ſeraient fixés ſur elle.
Maſſiniſſe a bientôt diſſipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel eſt votre grand cœur.
Elle ſait que dans Rome elle doit vous attendre.
Elle eſt prête à partir. Mais daignez condeſcendre
Juſqu'à faire écarter des ſoldats indiſcrets,
Qui veillent à ſa porte, & troublent ſes apprêts.
Ce palais eſt à vous. Vos troupes répandues
En rempliſſent aſſez toutes les avenues.
Votre captive enfin ne peut vous échapper,
La reine eſt réſignée & ne peut vous tromper.
Maſſiniſſe à vos pieds vient ſe mettre en ôtage.
L'humanité vous parle, écoutez ſon langage,

Et permettez, du moins, qu'en ſon appartement
La reine, à qui je ſuis, reſte libre un moment.

SCIPION.

(à un Centurion.) *(à Phœdime.)*

Il eſt trop juſte...... Allez......... Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maiſon, toujours ſervie en reine,
Elle n'y recevra que les ſoins, les honneurs
Que l'on doit à ſon rang, & même à ſes malheurs.
Le Tibre avec reſpect verra ſur ſon rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage. *(Phœdime ſort.)*

(A un tribun.)

Vous, juſques à ma flotte ayez ſoin de guider
Et la reine & les ſiens qu'il vous faudra garder.
Mais en mêlant ſur-tout à votre vigilance
Des plus profonds reſpects la noble bienſéance.
Les ordres du ſénat qu'il faut exécuter
Sont de vaincre les rois, non de les inſulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conſervez des romains la modeſte hauteur.
Le ſoin de ſe vanter rabaiſſe la grandeur ;
Et dédaignant enfin des dignités frivoles,
Soyez grand par les faits & ſimple en vos paroles.
Mais Maſſiniſſe vient, & la douleur l'abat.

SCENE III & *dernière.*

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, Licteurs.

LELIE.

Pourvu qu'il obéiſſe, il ſuffit au ſénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare ſacrifice,

LELIE.

Il remplit ſon devoir.

SCIPION.

Approchez, Maſſiniſſe;
Ne vous repentez point de votre fermeté.

MASSINISSE *(troublé & chancelant.)*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous ſi long temps deſirée,
S'eſt offerte elle-même.... Elle vous eſt livrée....
Scipion, j'ai plus fait que je n'avois promis.....
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette ſévérité qui paſſe, & qu'on oublie.
L'intérêt de l'état exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt ſuccéder ſes faveurs.

(Il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.)

Point de reſſentiment. Goûtez l'honneur ſuprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remerciment......
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux moment...
Il m'en coûte ! ...... ah ! grands Dieux !

(Il ſe laiſſe tomber ſur une banquette.)

LELIE.

Sa paſſion fatale
Dans ſon cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION, *à Maſſiniſſe en lui prenant la main.*

Ceſſez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins ; je ſais leur pardonner......

(A Lélie.)

Je ſuis homme ; Lélie, il porte un cœur, il aime.

(A Massinisse.)

Je le plains.... Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal passager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, & qu'il plaignait un homme,
Qui partagea sa gloire, & qui vainquit pour Rome?

(Il se relève.)

SCIPION.

Tels sont mes sentimens. Reprenez vos esprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.
Ne me regardez plus d'un œil sombre & farouche,
Croyez que votre état m'intéresse & me touche.
Massinisse, achevez cet effort généreux.
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.....
Vous pleurez !

MASSINISSE.

Qui? moi ! .... Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,
Que votre ame subjugue, & que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la reine.
Qu'elle accepte à la fin mes soins respectueux.

(On ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard est enfoncé dans son sein.)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle est devant tes yeux.
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE *à Massinisse penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, & je meurs dans tes bras.

MASSINISSE, *se retournant.*

Je vous la rends, Romains. Elle est à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE, *reprenant sa force.*

Ses volontés, les miennes.

Sur ces bras tout sanglans viens essayer tes chaînes !

Approche, où sont tes fers ?

LELIE.

Ô spectacle d'horreur !

MASSINISSE (*à Scipion.*)

Tu recules d'effroi, que devient ton grand cœur ?

(*Il se met entre Sophonisbe & les Romains.*)

Monstres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au Capitole offrir votre victime.
Montrez à votre peuple autour d'elle empressé
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe... es-tu content, barbare!
Tu le dois à mes soins, c'est moi qui le prépare.
Ai-je assez satisfait ta triste vanité,
Et de tes jeux romains l'infame atrocité ?
Tu n'oses contempler sa mort & ta victoire,
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,
Tu crains de voir ce sang que ta main fait couler.
Grands dieux ! c'est Scipion qu'enfin j'ai fait trembler !
Détestables Romains, si les Dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si, devançant les temps, le grand voile du sort (1)

---

(1) C'était une opinion reçue.

Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Rome à son tour sanglante, à son tour saccagée,
Expiant dans son sang ses triomphes affreux,
Et les fers & l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers Hyperborées,
Dans votre indigne sang vos temples renversés;
Ces temples qu'Annibal a dumoins menacés,
Tous les vils descendans des Catons, des Emiles,
Aux fers des étrangers tendant des bras serviles;
Ton Capitole en cendre, & tes Dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funestes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chassé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne, & c'est en te bravant.
Le poison que j'ai pris agit trop lentement :
Ce fer, que j'enfonçai dans le sein de ma femme (1)
Joint mon sang à son sang, mon ame à sa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LELIE.

Que tous deux sont à plaindre !

---

(1) Il tire le poignard du sein de Sophonisbe, & tombe auprès d'elle.

SCIPION.

Ils ſont morts en Romains.
Qu'un pompeux mauſolée, honoré d'âge en âge,
Eterniſe leurs noms, leurs feux & leur courage !
Et nous, en déplorant un deſtin ſi fatal,
Rempliſſons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome ſoit ingrate, ou me rende juſtice :
Triomphons de Carthage, & non de Maſſiniſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

DOM PEDRE,
ROI DE CASTILLE,
TRAGÉDIE.

ÉPITRE

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A M. D'ALEMBERT,

Secrétaire perpétuel de l'Académie Françaiſe, membre de l'Académie des Sciences, &c.

Par l'éditeur de la tragédie de Dom Pèdre.

MONSIEUR,

Vous êtes aſſurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Dom Pèdre parle dans ſon diſcours. (1) Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui ſavent embellir l'eſprit géométrique par l'eſprit de la littérature. L'académie françaiſe a bien ſenti en vous choiſiſſant pour ſon ſecrétaire perpétuel, & en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût & à la

(1) Voyez le diſcours hiſtorique & critique qui ſuit.

vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des ſciences a jugé Monſieur le marquis *de Condorcet* ; & tout le public a penſé comme ces deux compagnies reſpectables. Vous faites tous deux revivre ces anciens temps où les plus grands philoſophes de la Grèce enſeignaient les principes de l'éloquence & de l'art dramatique.

Permettez, Monſieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la préſenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'eſt parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité aſſez éloigné des lieux communs & de l'emphaſe que vous réprouvez.

Le jeune auteur en y travaillant ſous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout ſecours, n'était ſoutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il ſait très-bien qu'elle n'eſt qu'une eſquiſſe ; mais les portraits reſſemblent : c'eſt pourquoi il ne la préſente qu'aux hommes inſtruits. Il me diſait d'ailleurs que le ſuccès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice ; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable & ſévère d'un juge & d'un écrivain tel que vous. Il ſait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclaration d'amour à ma princeſſe,

encore moins ces inſipides barbaries en ſtyle viſigoth, qui déchirent l'oreille ſans jamais parler à la raiſon & au ſentiment, deux choſes qu'il ne faut jamais ſéparer.

Il déſeſpérait de parvenir à être auſſi correct que l'académie l'exige, & auſſi intéreſſant que les loges le déſirent. Il ne ſe diſſimulait pas la difficulté de conſtruire une pièce d'intrigue & de caractère, & la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monſieur, les vers dans les langues modernes étant privées de cette meſure harmonieuſe des deux ſeules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poéſie ne peut ſe ſoutenir que par la pureté continue du ſtyle.

Nous répétions ſouvent enſemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Eſt toujours, quoi qu'il faſſe, un méchant écrivain.

et nous entendions par les défauts du langage non-ſeulement les ſolécifmes & les barbariſmes dont le théâtre a été infecté, mais l'obſcurité, l'impropriété, l'inſuffiſance, l'exagération, la ſéchereſſe, la dureté, la baſſeſſe, l'enflure, l'incohérence des expreſſions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils ne ſera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'eſt que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous ſommes

enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on préſente à ſes juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé aſſiduement notre langue. Je commence par le philoſophe inventeur, qui, ayant fait une deſcription ſi vraie & ſi éloquente du corps humain, connaît l'homme moral auſſi-bien qu'il obſerve l'homme phyſique. (*)

Je veux pour juge le philoſophe profond qui a percé juſque dans l'origine de nos idées, ſans rien perdre de ſa ſenſibilité. (**)

Je veux pour juge l'auteur du ſiége de Calais, qui a communiqué ſon enthouſiaſme à la nation, & qui, ayant lui-même compoſé une tragédie de Dom Pèdre, doit regarder mon ami comme le ſien & non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand *Corneille :* car la véritable gloire eſt dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raiſonnera de l'art avec autant de lumière *(b)* qu'un habile artiſte : pour moi, j'ai toujours vu que les artiſtes

(*) M. *de Buffon.*
(**) M. l'abbé de *Condillac.*
(*b*) Eſſai ſur les gens de lettres.

ſeuls rendaient une exacte juſtice......... quand ils n'étaient pas jaloux.

. . . . . . C'eſt aux eſprits bien faits
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire. (*c*)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le ſeul ſuffrage de celui qui a reſſuſcité le ſtyle de *Racine* dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de ſuite au théâtre. (*d*)

Je préſente la tragédie de Dom Pèdre à l'académicien qui a fait parler ſi dignement *Béliſaire* dans ſon admirable quinzieme chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie ; & que tous les princes doivent lire pour leur inſtruction & pour notre bonheur. Je la ſoumets à la ſaine critique de ceux qui, dans des diſcours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du

(*c*) Acte V des Horaces.

(*d*) J'oſe dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que Mélanie. Ce mérite ſi rare a été ſenti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes & par l'uſage. L'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, & d'entendre avec autant de plaiſir que de facilité cette pièce de Mélanie, & l'éloge de Fénélon, a répandu ſur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

fiècle de *Louis XIV*. Je m'en remets entièrement à la décifion de l'auteur éclairé du poëme de la peinture, qui feul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante & qui le connaît à fond, ainfi que celui de la poéfie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile*, feul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté ; à l'illuftre auteur des faifons, fi fupérieur à *Thomfon* & à fon fujet ; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, & qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris mêmes de l'envie.

Je fuis bien perfuadé que le jeune homme qui met fur la fcène Dom Pèdre & Guefclin, préfèrerait aux applaudiffemens paffagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier auffi inftruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler fi noblement le célèbre connétable de *Bourbon*, & le plus célèbre chevalier *Fayard*, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer fa pièce fur le théâtre. (*)

Il fouhaite, fans doute, d'être jugé par le peintre de *François I*, d'autant plus que ce favant & profond hiftorien fait mieux que perfonne que fi on dut appeler le roi *Charles V* habile, ce fut *Henri de Tranftamare* qu'on dut nommer *cruel*.

(*) M. *de Guibert*.

J'entends l'opinion des deux académiciens philosophes, vos indignes confrères, (*e*) qui ont confondu de lâches & sots délateurs, par une réponse aussi énergique que sage & délicate, & qui savent juger comme écrire.

Voilà, Monsieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, & par qui je voudrais être condamné ou absous, si jamais j'osais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les sujets des pièces de théâtre semblent épuisés, dans un temps où le public est dégoûté de tous ses plaisirs, qui passent comme ses affections; dans un temps où l'art dramatique est prêt à tomber en France après le grand siècle de *Louis XIV*, & à être entièrement sacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le siècle des *Médicis*.

Je vous dis à peu près ce que disait *Horace*.

Plotius & Varius, Mæcenas Virgiliusque,
Valgius & probet hæc Octavius, optimus atque
Fuscus, & hæc utinam viscorum laudet uterque, &c.

Et voyez, s'il vous plaît, comme *Horace* met

(*e*) MM. *Suard* & l'abbé *Arnaud*. *NB*. Il nous est tombé entre les mains depuis peu une réponse de M. l'abbé *Arnaud* à je ne sais quelle prétendue dénonciation de je ne sais quel prétendu théologien, devant je ne sais quel prétendu tribunal. Cette réponse m'a paru très-supérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnaud*.

Virgile à côté de *Mécène*. Ce même ſentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient les bords du Pont-Euxin, lorſque, dans ſa dernière élégie *de ponto*, il daigna eſſayer de faire rougir un de ces miſérables folliculaires qui inſultent à ceux qu'ils croient infortunés; & qui ſont aſſez lâches pour calomnier un citoyen au bord de ſon tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres ſont-ils cités par *Ovide* dans cette élégie! Comme il ſe conſole par le ſuffrage de *Cotta*, des *Meſſala*, des *Tuſcus*, des *Marius*, des *Gracchus*, des *Varus* & de tant d'autres, dont il conſacre les noms à l'immortalité! Comme il inſpire pour lui la bienveillance de tout l'honnête homme, & l'horreur pour un regratier, qui ne ſait être que détracteur!

Le premier des poëtes italiens, & peut-être du monde entier, l'*Arioſte* (*f*), nomme dans ſon quarante-ſixième chant tous les gens de lettres de ſon temps, pour leſquels il travaillait, ſans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en déſigne; & l'Italie n'en trouva pas la liſte trop longue. Il n'oublie point les dames illuſtres dont le ſuffrage lui était ſi cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau* moins galant que

(*f*) On ne le connaît guère en France que par des traductions très-inſipides en proſe. C'eſt le maître du *Taſſe* & de *la Fontaine*.

l'*Arioſte* ; dit dans ſa belle épître à ſon ami l'inimitable *Racine :*

Et qu'importe à nos vers que Perrein les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empreſſe pour les lire ?
Pourvu qu'ils ſachent plaire au plus puiſſant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les liſe quelquefois,
Qu'Enghien en ſoit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marſillac & Pompone,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats ſe laiſſent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mœcenas Virgiliuſque*, dans *Horace*, que le *plus puiſſant des rois* dans *Boileau* ; parce qu'il eſt plus beau, ce me ſemble, & plus honnête, de mettre *Virgile* & le premier miniſtre de l'empire ſur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le ſuffrage de *Louis XIV* & du grand *Condé* à celui des *Coras* & des *Perrins ;* ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, Monſieur, vous voyez que depuis *Horace* juſqu'à *Boileau*, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux eſprits bien faits.

Puiſque *Boileau* déſirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé ſon miniſtère mieux que lui, qui eſt beaucoup plus inſtruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, & dont l'amitié vous a été ſi précieuſe depuis long-temps, ainſi qu'à tous

ceux qui ont eu le bonheur de le connaître ? (*) Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les suffrages de ceux qui ont rendu des services essentiels à la patrie, soit par une paix nécessaire, soit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant & non moins utile dans les ambassades, ou dans des parties essentielles du ministère ?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire aux *la Rochefoucaulds* de son siècle, nous blâmerait-on de souhaiter le suffrage des personnes qui sont aujourd'hui tant d'honneur à ce nom ? à moins que nous ne fussions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loisirs !

Y a-t-il un seul homme de lettres en France qui ne se sentît très-encouragé par le suffrage de deux de vos confrères, dont l'un a semblé rappeler le siècle des *Médicis* en cueillant les fleurs du Parnasse avant de siéger dans le Vatican, (**) & l'autre, dans un rang non moins illustre, est toujours favorisé des muses & des grâces, lorsqu'il parle dans vos assemblées, & qu'il y lit ses ouvrages ? (***) c'est en ce sens qu'*Horace* a dit :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je dis dans le même sens à un homme d'un

(*) M. *Turgot.*
(**) M. le cardinal *de Bernis.*
(***) M. le duc *de Bernis.*

grand nom, auteur d'un livre profond de la félicité publique : mon ami doit être trop heureux ſi vous ne déſapprouvez pas Dom Pèdre ; c'eſt à vous de juger les rois & les connétables : j'en dis autant au magiſtrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puiſſe-t-il être chargé un jour du ſoin de cette félicité publique ! (*)

J'ajouterai encore que le divin *Arioſte* ne ſe borne pas à nommer les hommes de ſon temps qui feſaient honneur à l'Italie, & pour leſquels il écrivait ; il nomme l'illuſtre *Julie de Gonzague*, & la veuve immortelle du marquis de *Peſcara*, & des princeſſes de la maiſon d'*Eſt* & de *Malateſta*, & des *Borgia*, des *Sforzes*, des *Trivulces*, & ſurtout des dames célèbres ſeulement par leur eſprit, leur goût & leurs talens. On en pourrait faire autant en France, ſi on avait un *Arioſte*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le ſuffrage doit décider avec vous du ſort d'un ouvrage, ſi je ne craignais d'expoſer leur mérite & leur modeſtie aux ſarcaſmes de quelques pédans groſſiers, qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits-maîtres qui penſent ridiculiſer toute vertu par une plaiſanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de ſi juſtes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges

(*) M. *de Malherbe*.

ſi mon ami eſt condamné. J'ai demandé pour lui une déciſion, & non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'eſt pas ſi jeune ; mais je ne leur montrerai pas ſon extrait-baptiſtère. Ils voudront deviner ſon nom ; car c'eſt un très-grand plaiſir de ſatiriſer les gens en perſonne ; mais ſon nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaiſe.

Le vôtre, Monſieur, nous eſt auſſi cher que vous l'avez rendu illuſtre ; & après votre amitié, vos ouvrages ſont la plus grande conſolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS

DISCOURS
HISTORIQUE ET CRITIQUE
Sur la tragédie de Dom Pèdre.

Il eſt très-inutile de ſavoir quel eſt le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe eſt accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorſque l'art dramatique eſt parvenu à ſa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On ſe tourne avec raiſon vers d'autres études. Les *Ariſtotes* & les *Platons* ſuccèdent aux *Sophocles* & aux *Euripides*. Il eſt vrai que la philoſophie devrait former le goût, mais ſouvent elle l'émouſſe ; & ſi vous exceptez quelques ames privilégiées, quiconque eſt profondément occupé d'un art eſt d'ordinaire inſenſible à tout le reſte.

S'il eſt encore quelques eſprits qui conſentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'eſt point celle de M. *du Belloy* qu'on leur préſente. L'illuſtre auteur du ſiége de Calais a donné au théâtre de Paris une tragédie de Pierre le cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a

long-temps que l'auteur de Dom Pèdre avait esquissé quelque chose d'un plan de ce sujet. M. *du Belloy* qui le sut, eut la condescendance de lui écrire qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Dom Pèdre n'y pensa plus, & il n'y a travaillé sur un plan nouveau que sur la fin de 1774, lorsque M. *du Belloy* a paru persister à ne point publier son ouvrage.

Après ce petit éclaircissement, dont le seul but est de montrer les égards que de véritables gens de lettres se doivent, nous donnons ce discours historique & critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Dom Pèdre.

Henri de Transtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Castille *Alfonse*, onzième du nom, fit à son frère & à son roi Dom *Pèdre* une guerre qui n'était qu'une révolte, en se fesant déclarer roi légitime de la Castille par sa faction. *Guesclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entreprise.

Cet illustre *Guesclin* était alors précisément ce qu'on appelait en Italie & en Espagne un *Condottiero*. Il rassembla une troupe de bandits & de brigands, avec lesquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV* dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi Dom *Pèdre* & par le grand *Prince noir*, souverain de Guienne, dont le nom est immortel. C'était ce même prince qui avoit pris le roi *Jean* à Poitiers, & qui prit du *Guesclin* à Navarette. *Henri de Transtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards subsista

toujours en Eſpagne. *Tranſtamare*, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi ſon frère par le pape qui ſiégeait encore dans Avignon, & qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* & avec le bâtard de Caſtille. Les roi Dom *Pèdre* fut ſolemnellement déclaré *Bulgare & incrédule ;* ce ſont les termes de la ſentence ; & ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que le prétexte était que le roi avait des maîtreſſes.

Ces anathèmes étaient alors auſſi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, & chez les excommunians ; & ces amours ſe mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuſes qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits diſpoſaient de ces armes. Tantôt des ſouverains en étaient frappés, & tantôt ils en frappaient. Les ſeigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La déteſtable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang & ſans rang, & qu'on leur donna ſi long-temps, en fit des brutes féroces, que le fanatiſme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes ſe feſaient un devoir ſacré de l'uſurpation. Un reſcrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude, conférait un royaume en Eſpagne & en Norwège, & les raviſſeurs des Etats, les déprédateurs les plus inhumains, plongés dans tous les crimes, étaient réputés ſaints, & ſouvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur, ou de frère mineur.

M. *Thomas*, dans ſon diſcours à l'académie, a

dit *que les temps d'ignorance furent toujours les temps des férocités.* J'aime à répéter des paroles si vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Transtamare revint en Espagne une bulle dans une main, & l'épée dans l'autre. Il y ranima son parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux ; il ne pouvait plus secourir Dom *Pèdre.*

Guesclin fut envoyé une seconde fois en Espagne par le roi *Charles V*, qui profitait du triste état où le *Prince noir* était réduit. *Guesclin* prit Dom *Pèdre* prisonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède & Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que *Henri de Transtamare*, entrant dans la tente de *Guesclin*, où l'on gardait le roi son frère désarmé, s'écria : *Où est ce juif, fils de P. . . . . qui se disait roi de Castille ;* & il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il osait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille ; & sa maison a régné toujours en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne & en France n'ont pas été des *Tacites ;* & M. *Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire, dans ses doutes sur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs :

Quand un roi heureux accuſe ſes ennemis, tous les hiſtoriens s'empreſſent de lui ſervir de témoins. Telle eſt la faibleſſe de trop de gens de lettres ; non qu'ils ſoient plus lâches & plus bas que les courtiſans d'un prince criminel & heureux, mais leurs lâchetés ſont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'aviſait autrefois de lire un manuſcrit de *Frédegaire*, ou du moine de *St. Gall*, il pouvait s'écrier : Ah, le menteur ! mais il s'en tenait là ; perſonne ne relevait l'ignorance & l'abſurdité du moine : il était cité dans les ſiècles ſuivans ; il devenait une autorité, & Dom *Ruinart* rapportoit ſon témoignage dans ſes actes ſincères. C'eſt ainſi que toutes les légendes du moyen âge ſont remplies des plus ridicules fables ; & l'hiſtoire ancienne aſſurément n'en eſt pas exempte.

Ceux qui mentent ainſi au genre humain ſont encore animés ſouvent par la ſottiſe de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'hiſtorien anglais qui ait manqué l'occaſion de faire la ſatire des Français, & quelquefois avec un peu de groſſièreté. *Véli* & *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mezeray* n'épargna jamais les Eſpagnols, un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité ; il vivait dans un temps où ſa nation exiſtait ſeule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ſes pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe eſt partagée entre tant de dominations qui ſe balancent toutes ; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque

veut trop flatter ſon pays court riſque de déplaire aux autres, ſi par haſard il en eſt lu, & doit peu s'attendre à la reconnaiſſance du ſien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci : il ne reſte plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui ſe ſont élevées ſi ſouvent entre toutes les cours de l'Europe, il eſt bien difficile de découvrir de quel côté eſt le droit ; & quand on l'a reconnu, il eſt dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un ſiècle, détruire les préjugés ſous leſquels l'hiſtoire eſt défigurée, a ſervi plus d'une fois à ſubſtituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout eſt devenu problématique, depuis la loi ſalique juſqu'au ſyſtème de *Laſs* ; & à force de cruſer, nous ne ſavons plus où nous en ſommes.

Nous ne connaiſſons pas ſeulement l'époque de la création des ſept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France. Il n'y a pas une ſeule maiſon ſouveraine dont on puiſſe fixer l'origine. C'eſt dans l'hiſtoire que le chaos eſt le commencement de tout. Qui pourra remonter à la ſource de nos uſages & de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le ſurnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença ſon règne par faire mourir en ſa préſence ſon connétable ſans forme de procès ; qui aſſaſſina quatre principaux chevaliers dans Rouen ; qui fut vaincu par ſa faute ; qui céda la moitié de la France, & ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Dom *Pèdre*, roi légitime de Caſtille, le nom de *cruel*, qu'il fallait

donner au bâtard *Henri de Transtamare*, assassin de Dom *Pèdre* & usurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita son fils en faveur d'un étranger, ennemi & oppresseur de sa nation, & qui plongea tout l'Etat dans la subversion la plus horrible dont on ait conservé la mémoire ? Tous ces surnoms, ou plutôt tous ces sobriquets, que les historiens répètent sans y attacher de sens, ne viennent-ils pas de la même cause qui fait qu'un marguillier qui ne sait pas lire répète les noms d'*Albert le grand*, de *Grégoire thaumaturge*, de *Julien l'Apostat*, sans savoir ce que ces noms signifient ? Telle ville fut appelée la *sainte* ou la *superbe*, dans laquelle il n'y eut ni sainteté ni grandeur; tel vaisseau fut nommé le *foudroyant*, l'*invincible*, qui fut pris en sortant du port.

L'histoire n'ayant donc été trop souvent que le récit des fables & des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'histoire, que fait-on ? l'auteur choisit la fable ou le préjugé qui lui plaît davantage ; celui-ci dans sa pièce pourra regarder *Scévola* comme le respectable vengeur de la liberté publique, comme un héros qui punit sa main de s'être méprisé en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome ; celui-là pourra ne se représenter *Scévola* que comme un vil espion, un assassin fanatique, un *Poltrot*, un *Balthazar Gerard*, un *Jacques Clément*. Des critiques penseront qu'il n'y a point eu de *Scévola*, & que c'est une fable, ainsi que toutes les histoires des

premiers temps de tout peuple ſont des fables, & ces critiques pourront bien avoir raiſon. Tel eſpagnol ne verra dans *François I* qu'un capitaine très-courageux & très-imprudent, mauvais politique, & manquant à ſa parole. Un profeſſeur du collége royal le mettra dans le ciel pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris, tandis qu'il les ſoudoyait dans l'Empire; & ſi les ex-jéſuites font encore des pièces de théâtre, ils ne manqueront pas de dire avec *Daniel : qu'il aurait fait auſſi brûler le dauphin, ſi ce dauphin n'avait pas cru aux indulgences, tant ce grand roi avait de piété.*

Nous avons une tragi-comédie eſpagnole, où *Pierre*, que nous appelons le *cruel*, n'eſt jamais appelé que le *juſticier*, titre que lui donna toujours *Philippe II.* J'ai connu un jeune homme qui avait fait une tragédie d'Adonias & de Salomon. Il y repréſentait *Salomon* comme le plus barbare & le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un ſonge lui donna la ſageſſe? cela peut-être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à ſon réveil.

Il y a des déclamations de collége ſous le nom d'hiſtoires ou de drames, ou ſous d'autres noms, dans leſquelles la nation qu'on célèbre eſt toujours la première du monde; ſes ſoldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils ſe ſoient enfuis; la ville capitale, qui n'avait guère que des maiſons de bois, la première ville du monde;

le fauteuil à clous dorés, sur lequel un roi goth ou alain s'asseyait, le premier trône du monde ; & l'auteur qui se croit le premier dans sa sphère serait alors peut-être le plus sot homme du monde, s'il ne se trouvait des gens encore plus sots, qui sont pour vingt sous la critique raisonnée de la pièce nouvelle ; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève aussi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenseurs ou oppresseurs des femmes & des églises, superstitieux & débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princesses qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me semble) quand on s'amuse à les mettre sur la scène, c'est de dire avec *Horace :*

Seditione dolis, scelere, atque libidine, & ira,
Iliacos intra muros peccatur & extra.

FRAGMENT (*)
D'UN DISCOURS
HISTORIQUE ET CRITIQUE
SUR DOM PÈDRE.

. . . .

LES raisonneurs, qui sont comme moi sans génie, & qui dissertent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils sont, & *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une insigne fausseté, car jamais ni *Bajazet*, ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine ;* & jamais *César* n'a dû dire, dans le Pompée de *Corneille*, à *Cléopâtre*, qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant de l'avoir vue ; il n'a jamais dû

(*) Ce fragment se trouvait imprimé à la suite de la tragédie de Dom Pèdre, dans les éditions précédentes.

lui dire que ſon *glorieux titre de premier du monde , à préſent effectif , eſt ennobli par celui de captif* de la petite *Cléopâtre* , âgée de quinze ans , qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'aſſaſſiner *Auguſte* pour plaire à une fille qui n'exiſtait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille , & de trahir à la fois *Auguſte* , *Cinna* & ſa maîtreſſe. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de ſon nom. *Maxime , qui tanti menſuram nominis imples.* Le devoir de *Félix* dans Polieucte n'était pas d'être un lâche barbare qui feſait couper le cou à ſon gendre ,

> Pour acquérir par-là de plus puiſſans appuis.
> Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

On a beaucoup & trop écrit depuis *Ariſtote* ſur la tragédie. Les deux grandes règles ſont que les perſonnages intéreſſent , & que les vers ſoient bons ; j'entends d'une bonté propre au ſujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais eſt la plus haute de toutes les ſottiſes.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu diſcours de *Pierre Corneille : Ma pièce eſt finie ; je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille* , ſi nous en croyons *Plutarque* dans ſa queſtion , *ſi les Athéniens ont plus excellé dans les armes que dans les lettres ? Ménandre*

pouvait à toute force s'exprimer ainsi, parce que des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

Dans le siècle passé, il n'y eut que le seul *Racine* qui écrivit des tragédies avec une pureté & une élégance presque continue; & le charme de cette élégance a été si puissant que les gens de lettres & de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, & la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteresse.

Je vois dans l'homme illustre qui le précéda des scènes sublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakespeare* n'avaient même pu concevoir la moindre idée, & qui sont très-supérieures à ce qu'on admira dans Sophocle & dans Euripide; mais aussi j'y vois des tas de barbarismes & de solécismes qui révoltent, & de froids raisonnemens alambiqués qui glacent; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans lesquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste. La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple, dans les deux Bérénices de *Racine* & de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule. Mais par quelle raison est-il impossible de lire la Bérénice de *Corneille?* par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin*? & d'où vient que celle de *Racine* se fait lire avec tant de

de plaiſir, à quelques fadeurs près ? d'où vient qu'elle arrache des larmes ? . . . c'eſt que les vers ſont bons : ce mot comprend tout, ſentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, nobleſſe, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, ſurtout idées claires, images touchantes, images terribles, & toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui reſtera rien ; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide & au diſcours de *Priam* à *Achille* dans Homère, ils ſeront inſipides. L'abbé *du Bos* a très-grande raiſon : la poéſie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs ſavent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polieucte & quatre vers d'Héraclius, c'eſt que ces vers ſont très-bien faits ; & ſi on ne peut lire ni Théodore, ni Pertharite, ni Dom Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agéſilas, ni Pulchérie, ni la Toiſon d'or, ni Suréna, &c. &c. &c., c'eſt que preſque tous les vers en ſont déteſtables. Il faut être de bien mauvaiſe foi pour s'efforcer de les excuſer contre ſa conſcience. Quelquefois même de miſérables écrivains ont oſé donner des éloges à cette foule de pièces auſſi plates que barbares, parce qu'ils ſentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DOM PEDRE, Roi de Caſtille.

TRANSTAMARE, frère du Roi, Bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, Général de l'Armée Françaiſe.

LÉONORE DE LA CERDA, Princeſſe du Sang.

ELVIRE, Confidente de Léonore.

ALMÉDE,
MENDOSE,
ALVARE,
MONCADE, } Officiers Eſpagnols.
Suite.

La Scène eſt dans le Palais de Tolède.

DOM PEDRE, ROI DE CASTILLE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRANSTAMARE, ALMEDE.

TRANSTAMARE.

De la cour de Vincenne aux remparts de Tolède,
Tu m'es enfin rendu, cher & prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Guesclin ?

ALMEDE.

Il vient vous feconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon deftin.
Pour foutenir ma caufe & me venger d'un frère ;
Le fecours des Français m'eft encor néceffaire.
Des révolutions voici le temps fatal :
J'attends tout du roi Charles & de fon général.
Qu'as-tu vu, qu'a-t-on fait ? dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Tranftamare ?

ALMEDE.

Charle était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait fufpendu.
Le monarque éclairé, prudent avec courage,
(Chez les bouillans Français peut-être le feul fage)
A tous fes courtifans dérobant fes fecrets,
A pefé mes raifons avec fes intérêts.
Enfin il vous protége ; & fur le bord du Tage
Ce valeureux Guefclin, ce héros de notre âge,
Suivi de fon armée arrive fur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à fon Roi.

ALMEDE.

Ne vous y trompez pas,
Charle, en vous foutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice ;
Et divifant l'Efpagne, afin de l'affaiblir,
Il veut frapper Dom Pedre autant que vous fervir.
Pour fon intérêt feul il entreprend la guerre.
Dom Pedre eut pour appui la fuperbe Angleterre ;
Le fameux prince noir était fon protecteur ;

Mais ce guerrier terrible, & de Guesclin vainqueur,
Au milieu de sa gloire achevant sa carrière,
Touche enfin dans Bordeaux à son heure dernière.
Son génie accablait & la France & Guesclin ;
Et quand des jours si beaux touchent à leur déclin,
Ce Français, dont le bras aujourd'hui vous seconde ;
Demeure avec éclat seul en spectacle au monde.
Charle a choisi ce temps. L'Anglais tombe épuisé,
L'Empire a trente rois, & languit divisé ;
L'Espagnol est en proie à la guerre civile ;
Charle est le seul puissant : & d'un esprit tranquile,
Ebranlant à son gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris sans employer son bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loisir sa politique habile ;
Qu'il soit prudent, heureux ; mais qu'il me soit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence & les vastes pays
Que vous laissait un père, & qu'on vous a ravis :
Il vous promet sur-tout la main de Léonore,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui sont transmis par les rois ses aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore est le bien le plus cher à mes yeux.
Mon père, tu le sais, voulut que l'himénée
Fît revivre par moi les rois dont elle est née.
Il avoit gagné Rome ; elle approuvait son choix,
Et l'Espagne à genoux reconnaissait mes droits.
Dans un asyle saint, Léonore enfermée,

Fuyait les factions de Tolède allarmée ;
Elle fuyait Dom Pedre. — Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps, ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec sa mère.
Voudrait-il, seulement l'arracher à son frère ?
Croit-il, de tant d'objets, trop heureux séducteur,
De ce cœur simple & vrai corrompre la candeur ?
Craindrait-il en secret les droits que Léonore
Au trône Castillan peut conserver encore ?
Prétend-il l'épouser, ou d'un nouvel amour
Etaler le scandale à son indigne cour ?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille,
La traîner en triomphe après Laure & Padille ?
Et d'un peuple opprimé, bravant les vains soupirs,
Insulter aux humains, du sein de ses plaisirs ?

ALMEDE.

Les femmes, en tous lieux souveraines suprêmes,
Ont égaré des rois ; & les cours sont les mêmes :
Mais peut-être Guesclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il semblait ignorer.
Son esprit mâle & ferme, & même un peu sauvage,
Des faiblesses d'amour entend peu le langage.
Honoré par son roi du nom d'ambassadeur,
Il soutiendra vos droits, avant que sa valeur
Se serve ici, pour vous dignement occupée,
Des dernieres raisons, les canons & l'épée.
Mais jusques-là Dom Pedre est le maître en ces lieux.

TRANSTAMARE.

Lui le maître ! ah ! bientôt tu nous connaîtras mieux :
Il veut l'être en effet ; mais un pouvoir suprême

S'élève & s'affermit au-dessus du roi même.
Dans son propre palais les états convoqués,
Se sont en ma faveur hautement expliqués :
Le Sénat Castillan me promet son suffrage.
  A Dom Pedre égalé, je n'ai pas l'avantage
D'être né d'un hymen approuvé par la loi ;
Mais tu sais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par soi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuste a faite à la nature.
Tout est au plus heureux, & c'est la loi du sort.
Un bâtard échappé des pirates du nord,
A soumis l'Angleterre ; & malgré tous leurs crimes,
Ses heureux descendans sont des rois légitimes :
J'ose attendre en Espagne un aussi grand destin.

ALMEDE.

Guesclin vous le promet ; & je me flatte enfin
Que Dom Pedre à vos pieds peut tomber de son trône,
Si le Français l'attaque, & l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce sa chûte : on a su soulever
Les esprits mécontens qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique est une arme puissante ;
J'en aiguise les traits. La ligue menaçante
Ne voit plus dans son Roi qu'un tyran criminel,
Il n'est plus désigné que du nom de cruel ;
Ne me demande point si c'est avec justice ;
Il faut qu'on le déteste afin qu'on le punisse.
La haine est sans scrupule. Un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, & non la vérité.
On avilit ses mœurs, on noircit sa conduite,

On le rend odieux à l'Europe séduite ;
On le poursuit dans Rome à ce vieux tribunal,
Qui par un long abus, peut-être trop fatal,
Sur tant de Souverains étend son vaste empire.
Je l'y fais condamner ; & je puis te prédire
Que tu verras l'Espagne, en sa crédulité,
Exécuter l'arrêt, dès qu'il sera porté :
Mais un soin plus pressant m'agite & me dévore.
A ses sacrés autels il ravit Léonore :
De cette cour profane il faut bien la sauver :
Arrachons-là des mains qui m'en osent priver.
Sans doute il s'est flatté du grand art de séduire,
De sa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut sur tant de cœurs aisés à conquérir :
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée,
Vers la princesse ici m'interdirait l'entrée.
Profitons du seul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au sénat ; je cours t'y retrouver ;
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore & le trône à mon frère.
La voici. Le destin favorise mes vœux.

SCENE II.

TRANSTAMARE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

PRince, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était sa conduite, & son nouveau devoir;
Mais au palais du roi gardez de me revoir.
Je veux, je dois sauver d'une guerre intestine
Et vous, & tout l'état penchant vers sa ruine.
Le roi vient sur mes pas; j'ignore ses projets:
Il donne en frémissant quelques ordres secrets;
Il vous nomme, il s'emporte; & vous devez connaître
Quel sort on se prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis. Epargnez à ses yeux
D'un superbe ennemi l'aspect injurieux:
C'est ma seule prière.

TRANSTAMARE.

Ah! qu'osez-vous me dire?

LEONORE.

Ce que je dois penser, ce que le ciel m'inspire.

TRANSTAMARE.

Quoi! vous que ce ciel même a fait naître pour moi,

Dont mon père en mourant me destina la foi,
Vous dont Rome & la France ont conclu l'hyménée,
Vous que l'Europe entière à moi seul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter?
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter!

LEONORE.

Le devoir, la raison, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'apperçois m'épouvante & m'afflige.
Seigneur, d'assez de sang nos champs sont inondés;
Et vous devez sentir ce que vous hasardez.

TRANSTAMARE.

Je sais bien que Dom Pèdre est injuste, intraitable,
Qu'il peut m'assassiner.

LEONORE.

Il en est incapable.
A l'insulter ainsi c'est trop vous appliquer.
Puisse enfin la nature à tous deux s'expliquer!
Elle parle par moi, Seigneur; je vous conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez votre frère offensé,
Violent comme vous, profondément blessé.
Ne vous efforcez point de le rendre implacable:
Laissez-moi l'appaiser.

TRANSTAMARE.

Non, chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés,
Et vous me répondez que vous me protégez!
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère
Vos premiers sentimens & votre caractère!

LEONORE.

Mes justes sentimens ne sont point démentis;

Je chérirai le ſang dont nous ſommes ſortis,
Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.
Pour la dernière fois, ſi vous daignez m'en croire,
Dans ſon propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui règne encor, & qui peut ſe venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aſpect l'offenſe?

LEONORE.

Je veux qu'envers un frère il uſe de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en Dom Pèdre! épargnez-vous ce ſoin.
De la mienne bientôt il peut avoir beſoin:
Je n'en dirai pas plus; mais quoi que j'exécute,
Léonore eſt un bien qu'un tyran me diſpute:
Je n'ai rien entrepris que pour vous poſſéder;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame.

(Il ſort.)

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

OU me ſuis-je engagée?

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,

Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promise à Transtamare, à son frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un secret hyménée,
Dans l'orage qui gronde en ce triste séjour;
Quelle cruelle fête, & quel temps pour l'amour!

LEONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
Je voulais consacrer ma pénible carrière
Au vénérable asyle où, dans mes premiers jours,
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite austère.
D'une mère sur moi tu connais le pouvoir;
Elle a détruit ma paix, & changé mon devoir.
Dans les dissentions de l'Espagne affligée,
Au parti de Dom Pèdre en secret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
Elle me précipite en ce suprême rang;
Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je réplonge l'Espagne en un trouble nouveau;
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chûte est à craindre.
Le roi, qui voit l'état contre lui conjuré,
Cache encor mon secret dans Toléde ignoré.
Notre cour le soupçonne, & paraît incertaine.
Je me vois exposée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux;

Et

Et de quelques côtés que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,
Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
Si les périls sont grands, si dans tous les états
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LEONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeunesse.
Peut-être que mon cœur, avec trop de faiblesse,
Admira sa valeur & ses grands sentimens.
Je sais quel fut l'excès de ses égaremens,
J'en frémis: mais son ame est noble & généreuse,
Elvire; elle est sensible autant qu'impétueuse.
Et s'il m'aime en effet, j'ose encor espérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguste la Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inspira ce projet, en me donnant un maître.
Ah! si le roi voulait, si je pouvais un jour
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour!
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des esprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émousser le fer en leurs sanglantes mains!
Voilà ma passion, mon espoir & ma gloire.

ELVIRE.

Puissiez-vous remporter cette illustre victoire!
Mais elle est bien douteuse; & je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LEONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, & je l'abhorre.

Quel séjour orageux ! mais il se peut encore
Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame ;
Le fonds en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, Madame,
Osez donc parler.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Sire, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embrasse vos genoux.

(Il la retient.)

Ma mère est votre sang ; & sa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma destinée.
Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand événement se cache encor un jour ;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excusable audace.
Puis-je la demander ?

DOM PEDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi sur mon cœur.
Votre couronnement d'un seul jour se diffère :
Il me faut ménager un sénat téméraire,

Un peuple effarouché ; mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous ?

LEONORE.

Votre bonheur, le mien.
Celui de la Castille, une paix nécessaire.
Seigneur, vous le savez, la princesse ma mère
M'a remise en vos mains dans un espoir si beau:
Les ans & les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à sa voix expirante :
Comme elle en ces momens la patrie est mourante.
La discorde en fureur en ces lieux allarmés
Peut se calmer encor, Seigneur, si vous m'aimez.
Ne m'ouvrez point au trône un horrible passage,
Parmi des flots de sang, au milieu du carnage ;
Et puissent vos sujets, bénissant votre loi,
Par vous rendus heureux, vous aimer comme moi !

DOM PEDRE.

Plus que vous ne pensez votre discours me touche :
La raison, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas ! vous êtes jeune, & vous ne savez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoi qu'il puisse arriver, je le suis, je veux l'être.
Ils subiront mes loix ; mais daignez m'en donner :
Vous pouvez tout sur moi ; que faut-il ?

LEONORE.

Pardonner.

DOM PEDRE.

A qui !

LEONORE.

Puis-je le dire ?

DOM PEDRE.

Eh bien !

LEONORE.

A Tranſtamare.

DOM PEDRE.

Quoi ! vous me prononcez le nom de ce barbare !
Du criminel objet de mon juſte courroux !

LEONORE.

Peut-être il eſt puni, puiſque je ſuis à vous.
Alphonſe votre père à ſa main m'a promiſe ;
Il lui donna Valence, & vous l'avez conquiſe.
Je lui portais pour dot d'aſſez vaſtes états :
Il les eſpère encor, & n'en jouira pas.
Sire, je ne veux point que la France jalouſe,
Votre ſénat, les grands, accuſent votre épouſe
D'avoir immolé tout à ſon ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahiſon.
De ces ſoupçons affreux la triſte ignominie
Empoiſonneroit trop ma malheureuſe vie.

DOM PEDRE.

Ecoutez, je vous aime ; & ce ſacré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'eſt ici de perfide & de traître
Que ce prince rebelle, & qui s'obſtine à l'être.
Trompé par une femme, & par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alphonſe, mauvais roi non moins que mauvais père,
(Car je parle ſans feinte, & ma bouche eſt ſincère ;)

Alphonſe, en égalant ſon bâtard à ſon fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on faiſait ſon partage;
La moitié de mon trône était ſon héritage.
Que dis-je! on vous donnait! — plus juſte poſſeſſeur,
J'ai repris tous mes biens des mains du raviſſeur.
Le traître, avec Gueſclin vaincu dans Navarette,
Par une fauſſe paix réparant ſa défaite,
Attire à ſon parti nos peuples aveuglés;
Il impoſe au ſénat, aux états aſſemblés.
Faible dans les combats, puiſſant dans les intrigues,
Artiſan ténébreux de fraudes & de brigues,
Il domine en ſecret dans mon propre palais:
Il croit déjà regner. — Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe & de ce téméraire;
Ceſſez.

LEONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DOM PEDRE.

Mon frère! Tranſtamare! —— Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du ſang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejetton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime,
Eſt un coup plus cruel à mon eſprit bleſſé,
Que tous ſes attentats qui m'ont trop offenſé.

LEONORE.

De quoi vous plaignez-vous quand je le ſacrifie,
Quand vous donnant mon cœur & haſardant ma vie,

Mon ſort à vos deſtins s'abandonne aujourd'hui ?
Ma tendreſſe pour vous, & ma pitié pour lui,
A vos yeux irrités feraient-ils une offenſe ?
Je vous vois menacé des armes de la France ;
Les états, le ſénat, unis contre vos droits,
Elévent contre vous leur redoutable voix.
M'eſt-il donc défendu de craindre un tel orage ?

DOM PEDRE.

Non ; mais raſſurez-vous du moins ſur mon courage.

LEONORE.

Vous n'en avez que trop ; & dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, eſt funeſte à tous deux.

DOM PEDRE.

Rien n'eſt funeſte aux rois que leur propre faibleſſe.

LEONORE.

Ainſi votre refus rebute ma tendreſſe !
A peine l'hyménée eſt prêt de nous unir,
Je vous déplais, Seigneur, en voulant vous ſervir.

DOM PEDRE.

Allez plaindre Dom Pèdre, & flatter Tranſtamare.

LEONORE.

Ah ! vous ne craignez point que mon eſprit s'égare
Juſqu'à le comparer à Dom Pèdre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Eſpagne & pour moi.
Je vois qu'il faut ſuſpendre une plainte indiſcrete,
Qu'une femme eſt eſclave, & qu'elle n'eſt point faite
Pour ſe jetter, Seigneur, entre le peuple & vous.

J'ai cru que la prière appaiſait le couroux,
Qu'on pouvait oppoſer à vos armes ſanglantes
De la compaſſion les armes innocentes. —
Mais je dois reſpecter de ſi grands intérêts. —
J'avais trop préſumé. — Je ſors, & je me tais.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

DOM PEDRE *ſeul.*

QU'une telle démarche & m'étonne & m'offenſe!
Tranſtamare avec elle eſt-il d'intelligence?
M'aurait-elle trompé ſous le voile impoſteur
Qui faſcinait mes yeux par ſa fauſſe candeur?
Croit-elle, en abuſant du pouvoir de ſes charmes,
Vaincre par ſa faibleſſe, & m'arracher mes armes?
Eſt-ce amour? eſt-ce crainte? eſt-ce une trahiſon?
Quels nouveaux attentats confondent ma raiſon!
Régnai-je, juſte ciel! & reſpirai-je encore?
Tout m'abandonnerait! — & juſqu'à Léonore! —
Non, — je ne le crois point. — Mais mon cœur eſt percé.
Monarque malheureux, amant trop offenſé,
Oppoſe à tant d'aſſauts un cœur inébranlable;
Mais ſur-tout garde-toi de la trouver coupable.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

JE n'avais pas connu, jusqu'à ce triste jour,
Le danger d'être simple & d'ignorer la cour,
Je vois trop qu'en effet il est des conjectures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus
pures
Ne servent qu'à produire un indigne soupçon.
Dans ces temps malheureux tout se tourne en
poison.
Au fonds de mes déserts pourquoi m'a-t-on cherchée ?
Au séjour de la paix pourquoi suis-je arrachée ?
Ah ! si l'on connaissait le néant des grandeurs,
Leurs tristes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en détesterait le brillant esclavage !

ELVIRE.

Ne penſez qu'à Dom Pèdre, au nœud qui vous engage ;
Songez que dans ces temps de trouble & de terreur,
De lui ſeul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur ! Ah ! quel mot ta bouche me prononce !
Le bonheur ! à nos yeux l'illuſion l'annonce,
L'illuſion l'emporte & s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chere Elvire, eſt d'aimer mon époux :
Il m'entraîne en tombant ; il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un ſénat qui l'opprime,
De Tranſtamare enfin, dont la témérité
Oſe me reprocher une infidélité :
Comme ſi de mon cœur s'étant rendu le maître,
Par ma lâche inconſtance il eût ceſſé de l'être,
Et ſi, déjà formée aux vices de la cour,
Je trahiſſais ma foi par un nouvel amour !
C'eſt là ſur-tout, c'eſt là l'inſupportable injure
Dont j'ai le plus ſenti la profonde bleſſure.

SCENE II.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

TRANSTAMARE.

OUi, je vous pourſuivrai dans ces murs odieux,
Souillés par mes tyrans, & pleins de nos aïeux;
Ces lieux où des états l'autorité ſacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée;
Où ce roi croit dicter ſes ordres abſolus,
Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
C'eſt dans le ſénat même, aſſis pour le détruire,
C'eſt au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'eſt là qu'eſt votre honneur & votre ſûreté;
C'eſt là que votre amant vous rend la liberté.

LEONORE.

De tant de violence indignée & ſurpriſe,
Fidelle à mes devoirs, à mon maître ſoumiſe,
Mais écoutant encor un reſte de pitié,
Que cet excès d'audace a mal juſtifié,
Je voulais vous ſervir, vous rapprocher d'un frère,
Rappeller de la paix quelque ombre paſſagère.
De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé;
Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
Dans ces triſtes momens, tout ce que je puis dire,

C'eſt que mon ſang, mon dieu, ce jour que je
relpire,
Ce palais où je ſuis, tout m'impoſe la loi
De chérir ma patrie, & d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'eſt point votre roi : vous êtes mon épouſe;
Vous n'échapperez point à ma fureur jalouſe:
Oui, vous m'appartenez. La pompe des autels,
L'appareil des flambeaux, les ſermens ſolennels
N'ajoutent qu'un vain faſte aux promeſſes ſacrées
Par un père & par vous dès l'enfance jurées.
Ces nœuds, ces premiers nœuds don nous ſommes
liés,
N'ont point été par vous encor déſavoués.
Rome les conſacra : rien ne peut les diſſoudre.
N'attirez point ſur vous les éclats de ſa foudre.
Quoi ! l'air empoiſonné que nous reſpirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré juſqu'à vous !
Pourriez-vous préférer à ce nœud reſpectable
La vanité trompeuſe & l'orgueil mépriſable
De captiver un roi, dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités ?
Vous n'avilirez point le ſang qui nous fit naître
Juſqu'à leur diſputer la conquête d'un traître,
D'un monarque flétri par d'indignes amours,
Et qui, ſi l'on en croit de fidèles diſcours,
Jaloux ſans être tendre, a, dans ſa frénéſie,
De ſa femme au tombeau précipité la vie.

LEONORE.

Quoi ! vous cherchez ſans ceſſe à le calomnier !

TRANSTAMARE.

Et vous vous abaiſſez à le juſtifier !

Tremblez de partager le poids insupportable
Dont la haine publique a chargé ce coupable.
Il faut me suivre ; il faut dans les bras du sénat. —

LEONORE.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,
Si vous osiez jamais. —

SCENE III.

LEONORE, TRANSTAMARE *sur le devant avec sa suite ;* DOM PEDRE *dans le fond avec la sienne ;* MENDOSE.

DOM PEDRE, *(à Mendose dans l'enfoncement.)*

Tu vois ce téméraire,
Qui jusqu'en ma maison vient braver ma colère,
Ce protégé de Charle. Il vient à ses vainqueurs
Apporter des Français les insolentes mœurs. —
Aux yeux de la princesse il ose ici paraître !
Sans frein, sans retenue, il marche, il parle en maître. —
Comte, un tel entretien ne vous est point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez, dans les jours de pompe solennelle,
Vous présenter de loin prosterné devant elle.
Entrez dans le sénat, prenez place aux états,
La loi vous le permet ; je ne vous y crains pas.

Vous

Vous y pouvez trâmer vos cabales ſecretes,
Mais reſpectez ces lieux, & ſongez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté ;
Il s'explique en tous lieux, il peut être écouté ;
Il peut offrir ſans crainte un pur & noble hommage.
Rome, le roi de France, & des grands le ſuffrage
Ont quelque poids encore, & pourront balancer
Tout ce qu'à ma pourſuite on voudrait oppoſer.
Léonore eſt à moi, ſa main fut mon partage.

DOM PEDRE.

Et moi je vous défends d'y penſer davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez ?

DOM PEDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu ſoumis.

DOM PEDRE.

Mais quelquefois auſſi, malgré Rome & la France,
En Caſtille on punit la déſobéiſſance.

TRANSTAMARE.

Le ſénat & mon bras m'affranchiſſent aſſez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DOM PEDRE.

Ils vous ont mal ſervi dans les champs de la gloire :
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps ſont bien changés. Vos maîtres & les miens,
Les états, le ſénat, tous les vrais citoyens
Ont enfin rappellé la liberté publique.
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,
Ce monſtre, votre idole, horreur du genre humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguſte,
Premier ſujet des loix, & forcé d'être juſte.

DOM PEDRE.

Eh bien, crains ma juſtice, & tremble en tes deſſeins.

TRANSTAMARE.

S'il en eſt une au ciel, c'eſt pour vous que je crains.
Gardez-vous de laſſer ſa longue patience.

DOM PEDRE, *tirant à moitié ſon épée.*

Tu mets à bout la mienne avec tant d'inſolence.
Perfide! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant auſſi la main à l'épée.*

Sire, oſeriez-vous bien me faire cet honneur?

LEONORE, *ſe jettant entr'eux, tandis que Mendoſe & Almède les ſéparent.*

Arrêtez, inhumains! ceſſez, barbares frères. —
Cieux toujours offenſés! deſtins toujours contraires!
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à ſouiller leurs mains du ſang dont ils ſont nés?

N'entendront-ils jamais la voix de la nature ?

DOM PEDRE.

Ah ! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût, en nous égalant, me confondre avec lui.
C'en eſt trop.

LEONORE.

Quoi ! c'eſt vous qui m'accuſez encore !

DOM PEDRE.

Et vous me trahiriez ! vous, dis-je, Léonore !

LEONORE.

Et vous me reprochez, dans ce déſordre affreux,
De vouloir épargner un crime à tous les deux !
Vous me connaiſſez mal : apprenez l'un & l'autre
Quels ſont mes ſentimens, & mon ſort, & le vôtre.
Tranſtamare, ſachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous ſeriez mon roi, ni mon cœur, ni ma main.
Sire, tombe ſur moi la juſtice éternelle,
Si juſqu'à mon trépas je ne vous ſuis fidelle.
Mais la guerre civile eſt horrible à mes yeux ;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,
Miſérable ſujet de diſcorde & de haine,
Toujours dans la terreur, & toujours incertaine.
Si le ſeul de vous deux qui doit régner ſur moi,
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
Vous m'arrachez, Seigneur, au ſolitaire aſyle
Où mon cœur, loin de vous, était du moins tranquile.
Je me vois exilée en ce cruel ſéjour,
Dans cet antre ſanglant que vous nommez la cour.

Je la fuis ; je retourne à la tombe facrée
Où j'étais morte au monde, & du monde ignorée.
Qu'une autre fe complaife à nourrir dans les cœurs
Les tourmens de l'amour & toutes fes fureurs,
A mêler fans effroi fes langueurs tyranniques
Aux tumultes fanglans des difcordes publiques ;
Qu'elle fe faffe un jeu du malheur des humains
Et des feux de la guerre attifés par fes mains ;
Qu'elle y mette à fon gré fa gloire & fon mérite :
Cette gloire exécrable eft tout ce que j'évite.
Mon cœur qui la détefte eft encore étonné
D'avoir fui cette paix pour qui feule il eft né ;
Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais, loin de Tolède & de ces grands naufrages :
M'enfevelir, vous plaindre, & fervir à genoux
Un maître plus puiffant & plus clément que vous.

(Elle fort.)

SCENE IV.

DOM PEDRE, TRANSTAMARE, *fuite.*

DOM PEDRE.

ELle échappe à ma vue, elle fuit, & fans peine !
J'ai foupçonné fon cœur, j'ai mérité fa haine.
(à fa fuite.)
Léonore ! — courez, qu'on vole fur fes pas ;

Mes amis, fuivez-là, qu'on ne la quitte pas;
Veillez avec les miens fur elle & fur fa mère. —
Toi, quit'ofes parer du faint nom de mon frère,
Va, rends grace à ce fang par toi déshonoré,
Rends grace à mes fermens; j'ai promis, j'ai juré
De refpecter ici la liberté publique.
Tu m'ofais reprocher un pouvoir tyrannique!
Tu vis, c'en eft affez pour me juftifier;
Tu vis, & je fuis roi! Carde-toi d'oublier
Qu'il me refte en Efpagne encor quelque puiffance.
Cabale avec les tiens dans Rome & dans la France,
Intrigue en ton fénat, fouleve les états,
Va, mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en fortant avec fa fuite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence augufte
Du frère le plus tendre & du roi le plus jufte.

SCENE V.

DOM PEDRE, MENDOSE.

DOM PEDRE.

Tremblez, tyrans des rois, le châtiment vous fuit.
Que dis-je! malheureux! à quoi fuis-je réduit?
J'ai laiffé de fes pleurs Léonore abreuvée,
Ainfi que mes fujets, contre moi foulevée.
Quoi! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs!
C'était donc mon deftin d'éloigner tous les cœurs!

J'ai d'une tendre épouse affligé l'innocence.
Mon peuple m'abandonne, & le français s'avance.
Prêt de faire une reine & d'aller aux combats,
A tant des soins pressans mon cœur ne suffit pas.
Allons — il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable,
(Je hazarde ce nom si rare auprès des rois)
Libre en ses sentimens, s'ouvre à vous quelquefois.
Vos soldats, il est vrai, s'approchent de Tolède;
Mais les grands, le sénat, que Transtamare obséde,
Les organes des loix du peuple révérés,
De la religion les ministres sacrés,
Tout s'unit, tout menace : un dernier coup s'apprête :
Déja même Guesclin, dirigeant la tempête,
Marche aux rives du Tage, & vient y rallumer
La foudre qui s'y forme & va tout consumer.
Peut-être il serait temps qu'un peu de politique.
Tempérât prudemment ce courage héroïque,
Que vous attendissiez, chaque jour offensé,
Le moment de punir sans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourrissant l'insolence,
Vous les avertissez de se mettre en défense.
De Léonore ici je ne vous-parle pas.
L'amour, bien mieux que moi, finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais sincère;
Seigneur, un mot de vous calmera sa colère.
Mais quand le péril presse & peut vous accabler;
Avec vos oppresseurs il faut dissimuler.

DOM PEDRE.

A ma franchiſe, ami, cet art eſt trop contraire;
C'eſt la vertu du lâche. —— Ah! d'un maître ſévère,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confuſion.
Trop heureux les humains, dont les ames dociles
Se livrent mollement aux paſſions tranquiles!
Ma vie eſt un orage; & dans les flots plongé,
Je me plais dans l'abîme où je ſuis ſubmergé.
Rien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Mon prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts;
Voyez de vos rivaux la fatale induſtrie,
Par des bruits menſongers ſéduiſant la patrie,
S'appliquant ſans relâche à vous rendre odieux,
Tromper l'Europe entière, & croire armer les cieux,
Des ſuperſtitions faire parler l'idole,
Vous pourſuivre à Paris, vous perdre au capitole;
Et par le ſeul mépris vous avez repouſſé
Tous ces traits qu'on vous lance & qui vous ont bleſſé!
Vous laiſſez l'impoſture, attaquant votre gloire,
Juſques dans l'avenir flétrir votre mémoire!

DOM PEDRE.

Ah! dure iniquité des jugemens humains!

Fantômes élévés par des caprices vains !
J'ai dédaigné toujours votre vîle fumée ;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes esprits
A chercher un suffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire :
Je ne me sens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou régnons. L'heureux est respecté ;
Le vainqueur devient cher à la postérité,
Et les infortunés sont condamnés par elle.
Rome de Transtamare embrasse la quérelle ;
Rome sera pour moi quand j'aurai combattu ;
Quand on verra ce traître à mes pieds abattu,
Me rendre en expirant ma puissance usurpée.
Je ne veux plus de droit que ceux de mon épée. —
Mais quel jour ! Léonore ! — Il devoit être heureux.
Pour son couronnement quel appareil affreux !
Que ce triomphe, hélas, peut devenir horrible !
Je me faisais, cruelle, un plaisir trop sensible
De détruire un rival au fond de votre cœur,
C'est-là que j'aspirais à régner en vainqueur.
On m'ose disputer mon trône & Léonore !
Allons, ils sont à moi ; je les posséde encore.

SCENE VI.

DOM PEDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

LE ſénat Caſtillan vous demande, Seigneur.

DOM PEDRE.

Il me demande ? moi !

ALVARE

Nous attendons l'honneur
De vous voir preſider à l'auguſte aſſemblée
Par qui l'Eſpagne enfin ſe verra mieux réglée.
Le prince votre frère a déja préparé
L'édit qui ſous vos yeux doit être déclaré.

DOM PEDRE.

Qui ! mon frère !

ALVARE.

Au ſénat que faut-il que j'annonce ?

DOM PEDRE.

Je ſuis ſon roi. Sortez — & voilà ma réponſe.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

SCENE VII.

DOM PEDRE, MENDOSE, *ſuite.*

DOM PEDRE, *à ſa ſuite.*

EH bien, vous le voyez,
Les ordres de mes rois me ſont ſignifiés,
Tranſtamare les ſigne, il commande, il eſt maitre;
On me traite en ſujet! — je ſerai fait pour l'être,
Pour ſervir enchaîné, ſi le même moment
Qui voit de tels affronts, ne voit leur châtiment.

(à Moncade.)

Chef de ma garde; à moi! — je connais ton audace,
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on oſe mépriſer?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis
Mon cœur eſt indigné. Commandez, j'obéis.

DOM PEDRE.

Ne ménagonsplus rien; fais ſiaiſir Tranſtamare,
Et le perfide Almède & l'inſolent Alvare.
Tu ſeras ſoutenu. Mes valeureux ſoldats

Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires
Qui détruisent l'Espagne & s'en disent les pères.
Leur siége est-il un temple ? Et grace aux pré-
jugés,
Est ce le capitole où les rois sont jugés ?
Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée.
Va, d'autres intérêts occupent ma pensée.
Exécute mon ordre au milieu du sénat,
Où le traître à présent règne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entreprise est juste, aussi bien que hardie;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DOM PEDRE.

A ce point confondu,
Si je ne risque tout, crois-moi, tout est perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment — daignez songer encore
Que vous bravez des loix qu'à Tolède on adore.

DOM PEDRE.

Moi ! je respecterais ces gothiques ramas
De priviléges vains que je ne connais pas !
Eternels alimens de troubles, de scandales,
Que l'on ose appeller nos loix fondamentales,
Ces tyrans féodaux, ces barons sourcilleux,
Sous leur rustiques toits indignes orgueilleux,
Tous ces nobles nouveaux, ce sénat anarchique
Erigeant la licence en liberté publique,
Ces états désunis dans leurs vastes projet

Sous les débris du trône écrasant les sujets !
Ils aiment Transtamare, ils flattent son audace :
Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.
Je les punirai tous. Les armes d'un sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatisme inspire un grand courage.

DOM PEDRE.

Ah ! l'honneur & l'amour en donnent davantage.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Il eſt entre vos mains ſurpris & déſarmé.
Diſpoſez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout ſi l'on briſe ſa chaîne.
Des grands de la Caſtille une troupe hautaine
Raſſemble avec éclat ce cortége nombreux
D'écuyers, de vaſſaux qu'ils traînent après eux,
Reſtes encor puiſſans de cette barbarie
Qui vint des flancs du nord inonder ma patrie.
Ils ſe ſont réunis à ce grand tribunal
Qui penſe que leur prince eſt au plus leur égal;
Ils ſoulevent Tolède à leur voix trop docile.

DOM PEDRE.

Je le ſais. — Mes ſoldats ſont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embrafer,
Frapper les citoyens, mais non les appaifer.
Animé par les grands, tout un peuple en allarmes,
Porte aux murs du palais des flambeaux & des armes;
Jufqu'en votre maifon je vois autour de vous
Des courtifans ingrats vous fervant à genoux,
Mais fervant encor plus la cabale des traitres,
Préférer Tranftamare au pur fang de leurs maîtres,
La trifte vérité ne peut fe déguifer.

DOM PEDRE.

J'aime qu'on me la dife, & fais la méprifer.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se diffipe en grondant & fe brife au rivage?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains?
La feule Léonore eft tout ce que je crains.
Léonore! — crois-tu que fon ame offenfée
Rendue à mon amour ait pu dans fa penfée,
Etouffer pour jamais le cuifant fouvenir
D'un affront, dont fa haine aurait dû me punir?

MENDOSE.

Vous l'avez affez vu, fon retour eft fincère.

DOM PEDRE.

Son ingénuité qui dut toujours me plaire,
Laiffe échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à fa fimplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueufe fans art, ignorant l'impofture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,

Au ſein de la diſcorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'eſt pas né pour des temps ſi coupables,
Se figurait des biens qui ſont impraticables ;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vous, & que devra-t-on faire
De cet inébranlable & terrible adverſaire
Qui dans ſa priſon même oſe encor vous braver ?

DOM PEDRE.

Léonore ! — à ce point as-tu ſu captiver
Un cœur ſi détrompé, ſi las de tant de chaînes,
Dont le poids trop chéri fit ma honte & mes peines !
J'abjurais les amours & leurs folles erreurs.
Quoi ! dans ces jours de ſang & parmi tant d'horreurs
Cette candeur naïve & ſa noble innocence,
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puiſſance
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui ſubjuguaient mes ſens de leurs fers enchantés ;
Et des ſéductions déployant l'artifice
Egaraient ma raiſon ſoumiſe à leur caprice !
Padille m'enchaînait & me rendait cruel ;
Pour venger ſes appas je devins criminel ;
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inſpire une vertu que j'avais ignorée.
Elle grave en mon cœur, heureux de lui céder,
Tout ce que tu m'as dit ſans me perſuader.
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle ;
Et ſon ame à mes ſens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

Si vous aviez plutôt formé ces chastes nœuds,
Votre règne sans doute eût été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les discordes civiles.
Padille les fit naître ; & j'ose présumer
Que Léonore seule aurait pu les calmer.
C'est Dom Pèdre, c'est vous, & non le roi qu'elle aime.
Les autres n'ont chéri que la grandeur suprême.
Elle revient vers vous, & je cours de ce pas
Contenir si je puis le peuple & les soldats ;
A vos ordres sacrés toujours prêt à me rendre.

DOM PEDRE.

Je te joindrai bientôt, cher ami, va m'attendre.

SCENE II.

DOM PEDRE, LEONORE.

DOM PEDRE.

Vous pardonnez enfin ; vos mains daignent orner
Ce sceptre que l'Espagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours, trop orageux, trop sombres,
Vous seule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
Les farouches esprits que je n'ai pu gagner,
Haïront moins Dom Pere en vous voyant règner.

Dans ces cœurs ſoulevés, dans celui de leur maître
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je ſuis loin maintenant d'offrir à vos deſirs
D'une brillante cour la pompe & les plaiſirs ;
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous
place
Eſt entouré du crime, aſſiégé par l'audace ;
Mais s'il touche à ſa chûte il ſera relevé,
Et dans un ſang impur heureuſement lavé,
Ecraſant ſous vos pieds la ligue terraſſée,
Il reprendra par vous ſa ſplendeur éclipſée.

LEONORE.

Vous connaiſſez mon cœur, il n'a rien de caché.
Lorſque j'ai vu le votre à la fin détaché
Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai ſans peine à mon prince offert un pur hom-
mage,
Vainement votre père expirant dans mes bras
Et prétendant règner au-delà du trépas,
Pour ſon fils Tranſtamare aveugle en ſa tendreſſe,
Avait en ſa faveur exigé ma promeſſe.
Bientôt par ma raiſon ſon ordre fut trahi ;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.
Enfin, j'aimai Dom Pèdre en fuyant ſa couronne ;
Et je ne penſe pas que ſon cœur me ſoupçonne
D'avoir pu deſirer cette triſte grandeur,
Qui ſans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais ſi de mon hymen la fête différée,
Si je ne règne pas, je ſuis déshonorée.
Vous pouvez, par mépris pour la commune erreur,
Braver la voix publique : & je la crains, ſeigneur.

Je veux qu'on me respecte, & qu'après vos faiblesses
On ne me compte pas au rang de vos maîtresses.
Ma gloire s'en irrite : & dans ces tristes jours,
La retraite, ou le trône était mon seul recours.
Votre épouse à vos yeux se sent trop outragée.

DOM PEDRE.

Avant la fin du jour vous en serez vengée.

LEONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez seulement
Tous les justes sujets de mon ressentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale science;
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience,
M'apprend ce qu'on éprouve à la suite des rois.
Je vois comme on s'empresse à condamner leur choix.
On accuse de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'estrade des grands descendant au vulgaire,
Le mensonge sans frein . sans pudeur, sans raison,
S'accroît de bouche en bouche & s'enfle de poison.
C'est moi, si l'on en croit votre cour téméraire,
C'est moi dont l'artifice a perdu votre frère,
C'est moi qui l'ai plongé dans la captivité,
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus ? une troupe effrénée,
Qui devrait souhaiter, bénir mon hyménée,
D'une voix mensongère insulte à nos amours;
Mon oreille a frémi de leurs affreux discours.
Je vois lancer sur vous des regards de colère.
On déteste le roi qu'on dût chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs,

De menace, de cris, & fur-tout tant de pleurs?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce fpectacle odieux qui m'indigne & me tue.
Faut-il paffer mes jours à gémir, à trembler?
Détournez ces fléaux unis pour m'accabler.
Il en eft encor temps. Le Caftillan rebelle,
Pour peu qu'il foit flatté, par orgueil eft fidèle.
Ah! fi vous oppofiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos fujets!
En fpectacle à l'Efpagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis foupporter l'horreur d'être haïe.
Je crains en vous parlant de reveiller en vous
L'affreufe impreffion d'un fentiment jaloux.
Je puis aller trop loin, je m'emporte, mais j'aime.
Confultez votre gloire, & jugez-vous vous-même.

DOM PEDRE.

J'ai pefé chaque mot, & je prends mon parti.
(à fa fuite.)
Déchaînez Tranftamare, & qu'on l'amène ici.

LEONORE.

Prenez garde, cher prince. Arrêtez — fa préfence,
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DOM PEDRE.

C'eft trop de crainte ; & vous vous abufez.

LEONORE.

J'en reffens, il eft vrai. — C'eft vous qui la caufez.

SCENE III.

DOM PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

APproche malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur & ma vie.
Esclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil se baisse enfin, ta fierté me redoute;
Tu mérites la mort, tu l'attends — mais écoute.
Tu connois cet usage en Espagne établi,
Qu'aucun roi de mon sang n'ose mettre en oubli.
A son couronnement une nouvelle reine
Opposant sa clémence à la justice humaine,
Peut sauver à son gré l'un de ces criminels,
Que pour être en exemple au reste des mortels,
L'équité vengeresse au supplice abandonne.
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore!

DOM PEDRE.

Elle ordonne.
Que malgré tes forfaits, malgré toutes les loix,
Et malgré l'intérêt des peuples & des rois,
Ton monarque outragé daigne te laisser vivre.

J'y consens. —— Vous, soldats, soyez prêts à le suivre.
Vous conduirez ses pas dès ce même moment,
Jusqu'aux lieux destinés pour son bannissement.
Veillez toujours sur lui, mais sans lui faire outrage;
Sans me faire rougir de mon juste avantage.
Tout indigne qu'il est du sang dont il est né;
Ménagez de mon père un reste infortuné. ——
En est-ce assez, Madame, êtes-vous satisfaite?

LEONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier sénat se jette.
Continuez, Seigneur, à mêler hautement
Une sage clémence, au juste châtiment,
Le sénat apprendra bientôt à vous connaître,
Il saura révérer, & même aimer un maître.
Vous le verrez tomber aux genoux de son roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe; & le sénat & moi
Nous ne descendons point encore à ces bassesses.
Vous pouvez d'un tyran ménageant les tendresses,
Céder à cet éclat si trompeur & si vain,
D'un sceptre malheureux qui tombe de sa main.
Il peut dans les débris d'un reste de puissance
M'insulter un moment par sa fausse clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va se voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû se hâter. Jouissez, infidelle,
D'un moment de grandeur où le sort vous appelle.
Cet éclair vous aveugle, il passe, il vous conduit
Dans le fond de l'abîme où votre erreur vous suit.

DOM PEDRE.

Qu'on le remène, allez ; qu'il parte & qu'on le
suive.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, MONCADE,
TRANSTAMARE, Suite.

MONCADE.

Seigneur, en ce moment, Guesclin lui-même
arrive.

LEONORE.

O Ciel !

TRANSTAMARE, *en se retournant vers Dom Pedre.*

Je suis vengé plutôt que tu ne crois.
Va, je ne compte plus Dom Pèdre au rang des
rois.
Frappe avant de tomber, verse le sang d'un frère.
Tu n'as que cet instant pour servir ta colère.
Ton heure approche, frappe. Oses-tu?

DOM PEDRE.

C'est envain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main.
Tu n'en étais pas digne, & ton destin s'apprête ;
C'est le glaive des loix que je tiens sur ta tête.
(On emmene Transtamare.) (à Moncade.)
Qu'on l'entraîne. —— Et Guesclin ?

MONCADE.

Il eſt près des remparts
Le peuple impatient vole à ſes étendarts.
Il invoque Gueſclin comme un dieu tutelaire.

LEONORE.

Quoi ! je vous implorais pour votre indigne frère !
Mes ſoins trop imprudens vouloient vous réunir !
Je devais vous prier, Seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême ?

DOM PEDRE.

Que faire ! le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, & dès ce même jonr
Au prix de tout mon ſang mériter votre amour.

MONCADE.

Un Chevalier Français en ces murs le dévance,
Et pour ſon général il demande audience. ——

DOM PEDRE.

Cet offre me ſurprend, je ne puis le céler,
Quoi ! lors qu'il faut combattre, un Français veut parler ?

MONCADE.

Il eſt ambaſſadeur & général d'armée.

DOM PEDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Eſpagne eſt ſemée,
Il eſt plus fier qu'habile ; & dans cet entretien,
L'orgueil de ce Bréton pourroit choquer le mien.
Je connais ſa valeur, & j'en prends peu d'allarmes.
En Caſtille avec lui j'ai meſuré mes armes.
Il doit s'en ſouvenir, mais puiſqu'il veut me voir,
Je ſuis prêt en tout temps à le bien recevoir.

Soit au palais des rois, ſoit aux champs de la gloire.

(à Léonore.)

Enfin je vais chercher la mort ou la victoire :
Mais, avant le combat, hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû, dans cette auguſte fête,
De mon lâche ennemi vous préſenter la tête ;
Sur ſon corps tout ſanglant recevoir votre main ;
Mais je ne ſerai pas ce Dom Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée ;
Et du pied de l'autel je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai ſu mériter.
Ce trône & cette main qu'on m'oſe diſputer.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Quoi! vous vous expoſiez à ce nouveau danger ?
Quoi ! Dom Pèdre, autrefois ſi prompt à ſe venger,
De ce grand ennemi n'a pas proſcrit la tête !

DOM PEDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût ſouillé du ſang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare,
J'aurais de ma main même immolé Tranſtamare ;
Je l'aurais dû. —— N'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français

Dont le premier exploit & le premier ſuccès
Sont de vous enlever, par un ſanglant outrage,
Ce priſonnier d'état qui vous ſervait d'ôtage.
Jugez de quel eſpoir le ſénat eſt flatté,
Comme il eſt inſolent avec ſécurité,
Comme au nom de Gueſclin ſa voix impérieuſe
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueuſe !
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Préſent ſi digne d'elle, & peut-être fatal.)
Orné ſon front modeſte où la vertu réſide,
D'arrogans factieux une troupe perſide
Abjurait votre Empire, & preſque ſous vos yeux
Elevait Tranſtamare au rang de vos aïeux.
A peine ce Gueſclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi lui portant leurs hommages,
Accouroient dans ſon camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Caſtille envoyé de Paris.
Il commande, il s'érige un tribunal ſuprême,
Où lui ſeul va juger la Caſtille & vous-même.
Scipion fut moins fier & moins audacieux,
Quand il nous apporta ſes aigles & ſes dieux.
Mais ce qui me ſurprend, c'eſt qu'agiſſant en maître,
Il prétende appaiſer les troubles qu'il fait naître ;
Qu'il vienne en ce palais vous ayant inſulté,
Et qu'armé contre vous il propoſe un traité.

DOM PEDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Gueſclin ſe montre & ſe déploie
Comme un reſſort puiſſant, avec art préparé,

Qu'un maître induſtrieux fait mouvoir à ſon gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu fais comme on les
nomme ;
Charle a le nom de ſage, & Gueſclin de grand
homme.
Et qui ſuis-je auprès d'eux, moi, qui fus leur
vainqueur ?
Je pourrais des Français punir l'ambaſſadeur,
Qui m'oſant outrager, à ma foi ſe confie.
Plus d'un roi s'eſt vengé par une perfidie ;
Et les ſuccès heureux de ces grands coups d'état
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat.
Leurs flatteurs ont vanté cette infâme prudence :
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportemens & dans mes paſſions
Je reſpecte plus qu'eux les droits des nations.
J'ai déjà ſur Gueſclin ce premier avantage ;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un Français peut me vaincre, & non m'humilier.
Je ſuis roi, cher ami ; mais je ſuis Chevalier ;
Et ſi la politique eſt l'art que je mépriſe,
On rendra pour le moins juſtice à ma franchiſe.
Mais ſur-tout Léonore eſt-elle en ſûreté ?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il eſt exécuté ;
La garde Caſtillane eſt rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi ſur le parti rebelle.
Aux portes du palais les Africains placés,
En défendent l'approche aux mutins diſperſés.
Vos ſoldats ſont poſtés dans la ville ſanglante,
Toute l'armée enfin frémit impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger

Du lâche Tranſtamare & du fier étranger.

DOM PEDRE.

Je n'ai point envoyé Tranſtamare au ſupplice ? —
Mon épée eſt plus noble & m'en fera juſtice.
Sous les yeux de Gueſclin je vais le prévenir.
Va, c'eſt dans les combats qu'il eſt beau de punir. —
Je regrette, il eſt vrai, dans cette juſte guerre,
Le généreux appui du héros d'Agleterre,
Du vainqueur de deux rois, qui meurt, & qui gémit,
Après tant de combats, d'expirer dans ſon lit.
Ç'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme, & Dom Pèdre aujourd'hui,
Heureux où malheureux, ſera digne de lui. —
Mais je vois s'avancer une foule étrangère,
Qui ſe joint ſous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui me ſemble annoncer un miniſtre de paix.
C'eſt Gueſclin qui s'avance au gré de mes ſouhaits.
Ami, près de ton roi prends la première place :
Voyons quelle eſt ſon offre & quelle eſt ſon audace.

SCENE II.

DOM PEDRE, *se place sur son trône* MENDOSE *à côté de lui avec quelques grands d'Espagne;* GUESCLIN, *après avoir salué le roi qui se lève, s'assied vis-à-vis de lui. Les gardes sont derrière le trône du roi, & des officiers Français derrière la chaise de Guesclin.*

GUESCLIN.

Sire, avec sûreté je me présente à vous,
Au nom du roi puissant, de son humeur jaloux,
Qui d'un vaste royaume est aujourd'hui le père,
Qui l'est de ses voisins, qui l'est de votre frère,
Et dont la généreuse & prudente équité
N'a fait verser de sang que par nécessité.
J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre:
Faut-il ensanglanter, faut-il calmer la terre?
C'est à vous de choisir. Je viens prendre vos loix.

DOM PEDRE.

Vous même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguste maître,
Qui, sans m'en avertir, dévastant mes états,
Me demande la paix par vingt mille soldats.
Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare? —

(Il ſe lève, Gueſclin ſe lève auſſi.)

De quel droit oſez-vous m'enlever Tranſtamare ?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de changer de fers.
Vous l'avez opprimé, Seigneur, & je le ſers.

DOM PEDRE.

De tous nos différends vous êtes donc l'arbitre ?

GUESCLIN.

Mon roi l'eſt.

DOM PEDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.
Mais vous, qui vous fait juge entre mon peuple & moi ?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié, mon roi,
Que votre père Alphonſe, en fermant la paupière,
Chargea d'exécuter ſa volonté dernière;
Le vainqueur des Anglais ſur le trône affermi,
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

DOM PEDRE.

De l'amitié des rois l'univers ſe défie,
Elle eſt ſouvent perfide, elle eſt ſouvent trahie.
Mais quel prix y met-il ?

GUESCLIN.

La juſtice, Seigneur.

DOM PEDRE.

Ces grands mots conſacrés de juſtice, d'honneur,
Ont des ſens différens qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en ſerai l'interprête, & vous allez m'entendre.
Rendez à votre frère, injuſtement proſcrit,
Léonore, & les biens qu'un père lui promit,

Tous ses droits reconnus d'un sénat toujours juste,
Dans rome confirmés par un pouvoir auguste :
Des états Castillans n'usurpez point les droits;
Pour qu'on vous obéisse, obéissez aux loix :
C'est-là ce qu'à ma cour on déclare équitable ;
Et Charle est à ce prix votre ami véritable.

DOM PEDRE.

Instruit de ses desseins, & non pas effrayé.
Je préfére sa haine, à sa fausse amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle insolent qu'il appelle mon frère,
Je sais qu'il n'a donné ces secours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.
Diviser pour regner : voilà sa politique.
Mais il en est une autre où Dom Pèdre s'applique ;
C'est de vaincre : & Guesclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Transtamare, osez-vous déclarer
Que vous lui destinez la main de Léonore ? —
Léonore est ma femme. — Apprenez plus encore :
Sachez que votre roi, qui pense m'accabler,
Des secrets de mon lit ne doit point se mêler,
Que de l'hymen des rois Rome n'est point le juge.
Je demeure surpris que, pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ose en appeller,
Et qu'un guerrier Français s'abaisse à m'en parler.
Oubliez-vous, Monsieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome & son pouvoir suprême,
Extorquer ses tributs, rançonner ses états,
Et forcer son pontife à payer vos soldats ?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a ſu connaître.
Et ſéparer les droits du monarque & du prêtre :
Mais, peu fait pour toucher ces reſſorts délicats,
Je combats pour mon prince, & je ne l'inſtruis pas.
Qu'on ait lancé ſur vous ce qu'on uomme anathême,
Que l'épouſe d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours ;
Ces abus des autels, encor moins vos amours.
Vous ne voyez en moi qu'un organe fidèle
D'un roi, l'ami de Rome, & qui s'arme pour elle.
On va verſer le ſang, & l'on peut l'épargner :
Fléchiſſez, croyez-moi, ſi vous voulez regner.

DOM PEDRE.

J'entends; vous exigez ma prompte déférence
A ces reſcrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets,
Ou les foule à ſes pieds ſuivant ſes intérêts :
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice !
Vous m'offrez un pardon, pouvu que j'obéiſſe !
Ecoutez. — Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris ;
Si l'un de mes ſoldats diſait à votre maître :
» Sire, cédez le trône où dieu vous a fait naître :
» Cédez le digne objet pour qui ſeul vous vivez,
» Et de tous ces tréſors à vos mains enlevés
» Enrichiſſez un traître, un fils d'une étrangère,
» Indigne de la France, indigne de ſon père ;

» Gardez-vous de donner vos ordres abſolus
» Pour former des ſoldats, pour lever des tributs;
» Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne:
» Remettez au ſénat les droits de la couronne;
» Et Dom Pèdre à ce prix veut bien vous protéger ». —

Votre maître, à ce point ſe ſentant outrager,
Pourrait-il écouter, ſans un peu de colère,
Ce diſcours inſultant d'un ſoldat téméraire?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambaſſadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.
Rien ne juſtifierait l'orgueil & l'imprudence
De donner des leçons & des loix à la France.
Charle s'en tient, Seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alphonſe dictés;
Ils ont rendu mon roi le tuteur & le père
De celui que Dom Pèdre eût dû traiter en frère.

DOM PEDRE.

Le tuteur d'un rebelle! ah! noble Chevalier,
Qu'il vous coute en ſecret de le juſtifier!
J'en appelle à vous même, à l'honneur, à la gloire:
Votre prince eſt-il juſte?

GUESCLIN.

Un ſujet doit le croire.
Je ſuis ſon général, & le ſers contre tous,
Comme je ſervirai ſi j'étais né ſous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, & j'attends la réponſe.
Donnez-la ſans réſerve; il faut vous conſulter.

Je viens pour vous combattre, & non pour disputer.
Vous m'appellez soldat, & je le suis sans doute :
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DOM PEDRE.

Vous l'aviez dû prévoir, & n'en doutez plus :
Je vous refuse tout, excepté mon estime.
Je considére en vous le guerrier magnanime
Qui combat pour son roi par zèle & par honneur ;
Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur,
Portez à vos Français les ordres despotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui, du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,
Séme en paix la discorde entre les étrangers.
Sa sourde ambition, qu'on appelle prudence,
Croit sur mon infortune établir sa puissance.
Il viole chez moi les droits des souverains,
Qu'il a dans ses états soutenus par vos mains.
Pour vous, noble instrument de sa froide injustice,
Vous dont il acheta le sang & le service,
Vous Chevalier Breton, qui m'osez présenter
Un combat généreux qu'il n'oserait tenter,
Votre valeur me plaît, quoique très-indiscrette ;
Mais ressouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince Anglais, je ne le puis nier,
Vainquit à Navarette, & m'y fit prisonnier ;
Je ne l'oublierai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune ;

Et je ne viens ici que pour la réparer.

DOM PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.

Toujours prêt, comme vous, d'en ouvrir la barrière,

Et de recommencer cette noble carrière,

Je vous donne le choix & des lieux & du temps.

La route a dû laſſer vos braves combattans.

En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille * ?

GUESCLIN.

Dès ce moment, ſeigneur, & ſous cette muraille.

A vous voir d'aſſez près j'ai ſu les préparer ;

Et cet honneur ſi grand ne peut ſe différer.

DOM PEDRE.

Marchons ; & laiſſant là ces diſputes frivoles,

Venez revoir encor les lances eſpagnoles.

Mais, juſqu'à ce moment de nous deux ſouhaité,

Uſez ici des droits de l'hoſpitalité. —

Cher Mendoſe, ayez ſoin qu'une de vos eſcortes

Le guide avec honneur au-delà de nos portes.

(à Gueſclin.)

Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur

Eſt pour un Chevalier le comble de l'honneur.

Plût au ciel que je puſſe avec quelque juſtice,

Sire, ne la tirer que pour votre ſervice.

Fin du quatrième Acte.

---

* C'était encor l'uſage en ce temps-là.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SUCOMBERAI-JE enfin ſous tant de coups
du ſort ?
Une mere à mes yeux dans les bras de la mort ; —
Un époux que j'adore, & que ſa deſtinée
Fait voler aux combats du lit de l'hyménée. —
Un peuple gémiſſant dont les cris inſenſés,
M'imputent tous les maux ſur l'Eſpagne amaſſés. —
De Tranſtamare enfin la déteſtable audace,
Dont le ferme pourſuit, dont l'amour me me-
nace ;
Ai-je une ame aſſez forte, un cœur aſſez altier
Pour contempler mes maux & pour les défier ?
Avant que l'infortune accablât ma jeuneſſe,
Je ne me connaiſſais qu'en ſentant ma faibleſſe :

Peut-être

Peut-être qu'éprouvé par la calamité,
Mon esprit s'affermit contre l'adversité.
Il me semble dumoins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime Dom Pèdre, & plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre sexe, Madame, en montre quelquefois
Plus que ces Chevaliers vantés par leurs exploits.
Sur-tout l'amour en donne ; & d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide :
Il développe en nous d'étonnantes vertus
Dont les germes cachés nous étoient inconnus.
L'amour élève l'ame, & faibles que nous sommes,
Nous avons su donner des exemples aux hommes.

LEONORE.

Ah! je me trompe, Elvire, un noir abattement
A cette fermeté succéde à tout moment. —
Dom Pèdre, cher époux! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi, si tu cesses de vivre!

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé.
Que votre cœur sensible, un moment allarmé ;
Reprenne son courage & sa mâle assurance.

LEONORE.

Oui, Dom Pèdre, il est vrai, me rend mon espérance ;
Mais Guesclin!

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur?

LEONORE.

Je brave Transtamare, & crains son protecteur.
Si Dom Pèdre est vaincu, sa mort est assurée.

Je le connais trop bien : sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc ;
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste, il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,
Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément son monarque & son frère.

LEONORE.

Quoique le ciel soit juste, il permet bien souvent
Que l'iniquité règne, & marche en triomphant :
Et si, pour nous venger, Elvire, il ne nous reste
Que le recours du faible au jugement céleste,
Et l'espoir incertain qu'enfin dans l'avenir,
Quand nous ne serons plus, le ciel saura punir :
Cet avenir, caché si loin de notre vue,
Nous console bien peu, quand le présent nous tue.
Pardonne, je m'égare ; & le trouble & l'effroi,
Plus forts que la raison, m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce passage rapide,
De l'excès du courage au désespoir timide.
Telle est donc la nature ! — il me faut donc lutter
Contre tous ses assauts ! — & je veux l'emporter !
N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
Les cris des malheureux roulans dans la poussière,
Des peuples, des soldats les confuses clameurs,
Et les chants d'allégresse & les cris des vainqueurs ?
Le tumulte redouble, & l'on me laisse, Elvire. —
Je ne me soutiens plus — on vient à moi — j'expire.

ELVIRE.

C'eſt Mendoſe, c'eſt lui, c'eſt l'ami de ſon roi :
Il paraît conſterné.

SCENE II.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi ;
Venez, reine, cédez à nos deſtins contraires ;
Fuyez, s'il en eſt temps, du palais de vos pères :
Il doit vous faire horreur.

LEONORE.

Ah ! c'en eſt fait enfin ?
Tranſtamare eſt vainqueur !

MENDOSE.

Non, c'eſt le ſeul Gueſclin ;
C'eſt Gueſclin, dont le bras & le puiſſant génie
Ont ſoumis la Caſtille à la France ennemie.
Henri de Tranſtamare, indigne d'être heureux,
Ne fait qu'en abuſer — & par un crime affreux. —

LEONORE.

Quel crime ? Ah ! juſte dieu !

(Elle tombe dans un fauteuil.)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffiſait, dans les camps, pour donner l'avantage,

Le roi, n'en doutez point, aurait vu sous ses pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés :
Mais il a négligé ce grand art de la guerre
Que le héros Français apprit de l'Angleterre.
Guesclin, avec le temps, s'est formé dans cet art
Qui conduit la valeur, & commande au hasard.
Dom Pèdre était guerrier, & Guesclin capitaine.
Hélas! dispensez-moi, trop malheureuse reine,
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le triste succès, à nos neveux fatal,
Faisant passer le sceptre en un autre famille,
A changé pour jamais le sort de la Castille.
Par sa valeur trompé, Dom Pèdre s'est perdu :
Sous son coursier mourant ce héros abattu,
A bientôt du roi Jean subi la destinée.
Il tombe : on le saisit.

LEONORE.

Exécrable journée !
Tu n'es pas à ton comble ? Il vit dumoins ?
(En se relevant.)

MENDOSE.

Hélas !
Le généreux Guesclin le reçoit dans ses bras :
Il étanche son sang, il le plaint, le console,
Le sert avec respect, engage sa parole
Qu'il sera des vainqueurs en tout temps honoré,
Comme un prince absolu de sa cour entouré.
Alors il le présente à l'heureux Transtamare. —
Dieu vengeur ! qui l'eût cru ! — Le lâche, le barbare,
Ivre de son bonheur, aveugle en son couroux,
A tiré son poignard, a frappé votre époux ;

Il foule aux pieds ce corps étendu ſur le ſable. —
Fuyez, dis-je, évitez l'aſpect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monſtre aſſaſſin qui vous oſait aimer.

LEONORE.

Moi, fuir! — & dans quels lieux! — ô cher & ſaint aſyle!
Où je devais mourir oubliée & tranquile,
Recevras-tu ma cendre?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime & leur cacher vos pleurs.
Tout bleſſé que je ſuis, le courage & le zèle
Donnent à la faibleſſe une force nouvelle.

LEONORE.

C'en eſt trop — cher Mendoſe — ayez ſoin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps preſſe, acceptez mes fidèles ſecours;
Regagnons vos états, ces biens de vos ancêtres.

LEONORE.

Moi, des biens, des états! — Je n'ai plus que des maîtres. —
Mene-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, & que je meure en paix. —
Ah! Dom Pèdre! ——

(Elle retombe.)

SCENE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

ARrêtez. Qu'on garde l'infidelle,
Qu'on arrête Mendoſe, & qu'on veille autour d'elle. —
Madame, c'eſt ici que je viens rappeller
Des ſermens qu'un tyran vous a fait vioIer.
Vous n'êtes plus ſoumiſe au joug honteux d'un traître,
Qui, perfide envers moi, vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Caſtille à tant d'autres états
Envahis par Dom Pèdre & gagnés par mon bras:
Le diadême & vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main eſt toujours prête
A mettre à vos genoux trois ſceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur & le ſort m'ont remis.
Rome me les donnait par ſes décrets auguſtes,
Que le ſuccès confirme & rend encor plus juſtes.
J'ai pour moi le ſénat, le pontife, les grands,
Le jugement de dieu qui punit les tyrans. —
C'eſt lui qui me conduit au trône de Caſtille,
C'eſt lui qui de nos rois met en mes mains la fille,

Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui sanctifiera les droits que j'ai sur vous.
J'ai honte en ce moment de vous aimer encore:
Mais, puisqu'un ennemi m'enleva Léonore,
Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
Losque j'ai combattu, vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable,
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune, ou servez sous mes loix.

LEONORE, *se soulevant sur le siege où elle est penchée.*

Entre ces deux partis il est une autre choix
Qui demande peut-être un peu plus de courage. —
Il pourroit effrayer & mon sexe & mon âge. —
Il est coupable — affreux — mais vous m'y réduisez. —
Le voici. *(Elle se tue.)*

SCENE IV & *dernière.*

LEONORE, *renversée dans un fauteuil*, ELVIRE, *la soutenant*, TRANSTAMARE & ALMEDE *auprès d'elle*, GUESCLIN & *la suite au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux seraient-ils abusés?
Dom Pèdre assassiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE, *courant à Léonore.*

Tu meurs! — ô jour ſanglant d'horreur & d'épouvante!

LEONORE.

Laiſſe-moi, malheureux! que t'importent mes jours?

Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton ſecours. —

(*Elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.*)

A ta ſeule clémence, ô dieu! je m'abandonne!

Pardonne-moi ma mort; c'eſt lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où ſuis-je? & qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel
Aurait dû prévenir d'un ſupplice éternel. —
Enfin vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs, à vous plaire aſſidus,
Des ſuppots du menſonge à vos ordres vendus,
Qui, tous diſſimulant une action ſi noire,
Se déshonoreront pour ſauver votre gloire.
Moi, qui n'ai jamais ſu ni feindre ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de Chevalier:
Vous en êtes indigne; & ce coup déteſtable
Envers l'honneur & moi vous a fait trop coupable.
Tyran, ſongez-vous bien qu'un frère infortuné,
Aſſaſſiné par vous, vous avait pardonné!
Je retourne à Paris faire rougir mon maître,
Qui vous a protégé, ne pouvant vous connaître:
Et je vous punirais, ſi j'oſais prévenir
Les ordres de mon roi, qu'il me faut obtenir;
Si je pouvais agir par ma propre conduite,

Si je livrais mon cœur au couroux qui l'irrite.
Puiſſe dieu, par pitié pour vos triſtes ſujets,
Vous donner des remords égaux à vos forfaits !
Puiſſiez-vous expier le ſang de votre frère !
Mais, puiſque vous régnez, mon cœur en déſeſpère.

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encore plus. — Au crime abandonné —
Léonore & mon frère, & dieu m'ont condamné.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'INDISCRET,

COMÉDIE;

Représentée pour la première fois au mois d'août 1725.

A MADAME LA MARQUISE DE PRIE.

VOUS, qui poſſédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette :
Vous, à qui donnèrent les dieux
Tant de lumières naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſérieux,
Et charmant dans les bagatelles;
Souffrez, qu'on préſente à vos yeux
L'avanture d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'héroïne de la pièce,
DE PRIE, eût eu votre beauté,
On excuſerait la faibleſſe
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne ſerait tenté
De parler de telle maîtreſſe,
Par un excès de vanité,
Ou par excès de tendreſſe ?

ACTEURS.

EUPHEMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NÉRINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, DAMIS.

EUPHEMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton févère
Je déploie à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos juftes raifons,
Je vous donne un confeil, & non pas des leçons.
C'eft mon cœur qui vous parle, & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous fe trouble par avance.

Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour ;
Vous ne connaiſſez pas ce dangereux ſéjour.
Sur un nouveau venu le courtiſan perfide
Avec malignité jette un regard avide,
Pénètre ſes défauts, & dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.
Craignez de ces meſſieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eſt celui d'où dépend le reſte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impreſſion demeure. Envain, croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-temps de ce vieux préjugé ;
On eſt ſuſpect encor, lorſqu'on eſt corrigé ;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans ſa jeuneſſe
Connaiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſais où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHEMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuſte & ridicule.
Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans ;
Vous m'en croirez un jour, il n'en ſera plus temps.
Vous êtes indiſcret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance ;
Dans un âge plus mûr il cauſa ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'eſprit & du cœur ;

Mais croyez qu'en ce lieu, tout rempli d'injuſtices,
Il n'eſt point de vertu qui rachete les vices;
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion;
Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus néceſ-
ſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté.
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connais cette cour; on peut fort la blâmer;
Mais lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes ſur-tout, plein d'un égard ex-
trême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit;
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit:
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître:
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traî-
tre;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot;
Qu'avez-vous à répondre à cela?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis: je hais le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire;
Ce n'eſt pas là mon vice; & loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-temps j'ai gardé le ſilence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler;

Mais souvent dans la vie il faut dissimuler.
Je suis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, aussi sage qu'aimable:
C'est Hortense. A ce nom, jugez de mon bonheur.
Jugez, s'il était su, de la vive douleur
De tous nos courtisans qui soupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour depuis deux jours a serré ce lien,
Depuis deux jours entiers; & vous n'en savez rien.

EUPHEMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur est content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHEMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous?

EUPHEMIE.

Eh! eh!... Mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur, qui vient s'offrir à vous:
Hortense a des appas; mais de plus cette Hortense
Est le meilleur parti, qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le ſais.

EUPHEMIE.

D'elle ſeule elle reçoit des loix,
Et le don de ſa main dépendra de ſon choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHEMIE.

Vous ſaurez flatter ſon caractère,
Ménager ſon eſprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je ſais plaire.

EUPHEMIE.

C'eſt bien dit; mais, Damis elle fuit les éclats
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut comme une autre, avoir quelque faibleſſe ;
Mais juſques dans ſes goûts elle a de la ſageſſe,
Craint ſur-tout de ſe voir en ſpectacle à la cour,
Et d'être le ſujet de l'hſtoire du jour.
Le ſecret, le myſtère eſt tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la choſe éclate.

EUPHEMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel ſort vous a produit ?
Nul jeune homme jamais n'eſt chez elle introduit.
Elle fuit avec ſoin, en perſonne prudente,
De nos jeunes ſeigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi, chez elle encor je ne ſuis point reçu :
Je l'ai long-temps lorgnée, & grace au ciel, j'ai plu.

D'abord elle rendit mes billets sans les lire ;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux
espoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHEMIE.

Eh bien, je veux aussi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous
aime,
Est toujours, que je crois, reçue avec plaisir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et disposer son cœur à presser l'hyménée,
Qui fera le bonheur de votre destinée.
Obtenez au plutôt & sa main & sa foi ;
Je vous y servirai ; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'est point ailleurs, Madame, je vous
jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure.
A vous plaire à jamais je borne tous me vœux.

EUPHEMIE.

Soyez heureux, mon fils, c'est tout ce que je
veux.

SCENE II.

DAMIS *seul.*

MA mère n'a point tort ; je sais bien, qu'en ce monde
Il faut, pour réussir, une adresse profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais dissimuler.
Çà, pour mieux essayer cette prudence extrême,
De nos secrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Examinons un peu sans témoins, sans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.
Je hais la vanité ; mais ce n'est point un vice
De savoir se connaître, & se rendre justice.
On n'est pas sans esprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du roi.
Il faut bien s'avouer que l'on est fait à peindre ;
On danse, on chante, on boit, on sait parler & feindre.
Colonel à treize ans, je pense avec raison,
Que l'on peut à trente ans m'honorer du bâton.
Heureux en ce moment, heureux en espérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortense.
Possesseur une fois de toutes ses beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités ;
Mais sans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être soupçonné, sans paraître volage ;

Et mangeant en six mois la moitié de son bien
J'aurai toute la cour sans qu'on en sache rien.

SCENE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

Eh ! bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aïe ! ouf ! on m'estropie....

DAMIS.

Embrassons-nous, encor, Commandeur, je te prie.

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisieme fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois.
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire....

DAMIS.

Oh ! parbleu tu m'assommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouïr aussi.
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Eh ! eh ! pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie & Valère
Contre vous en ces lieux déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement :
Et même depuis peu le vieux seigneur Horace
M'a prié....

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse.
Horace est un vieux fou, plutôt qu'un vieux seigneur,
Tout chamarré d'orgueil, paîtri d'un faux honneur,
Assez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour madame Erminie, on sait assez comment
Je l'ai prise & quittée un peu trop brusquement.
Qu'elle est aigre Erminie, & qu'elle est tracassière !
Pour son petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connais un peu ; parle, as-tu jamais vu
Un esprit plus guindé, plus gauche, plus tortu ?....
A propos, on m'a dit hier en confidence,
Que son grand frère aîné, cet homme d'importance,
Est reçu chez Clarice avec quelque faveur,
Que la grosse comtesse en crève de douleur,

Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendresse.

TRASIMON.

Vous savez que le sexe assez peu m'intéresse.

DAMIS.

Je ne suis pas de même ; & le sexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne assez d'emploi.
Ecoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un secret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y servir ?

DAMIS.

Toi ? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien,
Damis, s'il est ainsi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'est cette amitié même
Qui me fait éviter, avec un soin extrême,
Le fardeau du secret au hasard confié,
Qu'on me dit par faiblesse, & non par amitié,
Dont tout autre que moi serait dépositaire,
Qui de mille soupçons est la source ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit,
Moi d'en avoir trop su, vous d'en avoir trop dit.

DAMIS.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puisses dire,
Pour te faire plaisir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui....

TRASIMON.

Par quel empressement?...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puisque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'est l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.
La main, qui me l'écrit, le rend d'un prix..... vois-tu....
Mais d'un prix...eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point.....Holà, la Fleur, la Brie!

SCENE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs Laquais.

UN LAQUAIS.

Monseigneur?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie

Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin,
Allez chez ce vieux duc... ha! je le trouve enfin.
Ces marauds l'ont mis là par pure étourderie.

A ses gens.

Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCENE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE *à Pasquin tenant un billet à la main.*

OUi, tout le long du jour demeure en ce jardin :
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin,
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai...

SCENE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

VOici le marquis qui s'avance.
Bonjour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bonjour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui ?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui ?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne ?
Que je crois...

CLITANDRE *bas.*

Ma douleur, hélas ! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là ?

CLITANDRE *bas.*

Que je suis malheureux !

DAMIS.

Ça, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortense..... Ah la cruelle !

DAMIS *à Clitandre.*

C'est un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre sort est doux !

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne savent point écrire de ce style.

Il lit.

» Enfin je cède aux feux, dont mon cœur est
» épris :

» Je voulais le cacher; mais j'aime à vous le dire.
» Eh! pourquoi ne vous point écrire
» Ce que cent fois mes yeux vous ont sans doute
» appris?
» Oui, mon cher Damis, je vous aime,
» D'autant plus que mon cœur peu propre à s'en-
» flammer,
» Craignant votre jeunesse, & se craignant lui-
» même,
» A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
» Puissé-je, après l'aveu d'une telle faiblesse,
» Ne me l'a jamais reprocher!
» Plus je vous montre ma tendresse:
» Et plus à tous les yeux vous devez la cacher.

TRASIMON.

Vous prenez très-grand soin d'obéir à la Dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une discrète flamme.

CLITANDRE.

Heureux, qui d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre? ...

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit est cent fois plus aimable.

Que vous feriez charmés, fi vous faviez fon nom!

Mais dans ce monde il faut de la difcrétion.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons: mais c'eft avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler...

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diffimuler.
Je vois que vous penfez, & la Cour le publie,
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous, mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois... Jufqu'à préfent la chofe allait fort bien:
Nous nous étions aimés, quittés, repris encore;
On en parle partout.

TRASIMON.

Non, tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oifon je fuis fort attaché,
Mais par ma foi j'en fuis très-faiblement touché.

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt aimable, il eſt vrai, mais légère.
L'autre eſt ce qu'il me faut; & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez: allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, dis-moi, ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux?
C'eſt Marcé qui l'a peint, c'eſt tout dire, & je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte ciel! c'eſt Hortenſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monſieur,
Qu'Hortenſe eſt ma couſine, & chérit ſon honneur:
Et qu'un pareil aveu....

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne.
J'ai ſix couſines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, ſans m'en inquiéter.

Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre avec soin sur nous l'honneur de nos cousines.
Nous aurions trop à faire à la cour; & ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, Monsieur...

DAMIS.

Eh bien, oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE *à part.*

Ah! plus cruellement pouvait-on m'outrager?

DAMIS.

Nos nôces, croyez-moi, ne seront point secrètes;
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monsieur Damis, on peut vous faire voir,
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCENE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je hais ce censeur, & son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque!
Qu'il est sec! qu'il est brut! & qu'il est ennuyeux!
Mais tu voix ce portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE, *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître!
Qu'il faut dissimuler!

DAMIS.

Tu remarques peut-être,
Qu'au coin de cette boëte il manque des brillans:
Mais tu sais que la chasse hier dura long-temps.
A tout moment on tombe; on se heurte, on s'accroche:
J'avais quatre portraits balotés dans ma poche;
Celui-ci par malheur fut un peu maltraité;
La boëte s'est rompue, un brillant a sauté.
Parbleu, puisque demain tu t'en vas à la ville,
Passe chez la Frénaye; il est cher mais habile:
Choisis, comme pour toi, l'un de ses diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu; ne montre au moins ce portrait à personne.

CLITANDRE *à part.*

Où suis-je?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne.
Sois diſcret.

CLITANDRE *à part.*

Se peut-il ?...

DAMIS *revenant.*

J'aime un ami prudent;
Va, de tous mes ſecrets tu ſeras confident.
Eh! peut-on poſſéder ce que le cœur deſire,
Etre heureux & n'avoir perſonne à qui le dire ?
Peut-on garder pour ſoi, comme un dépôt ſacré,
L'inſipide plaiſir d'un amour ignoré ?
C'eſt n'avoir point d'amis qu'être ſans confiance;
C'eſt n'être point heureux que de l'être en ſilence.
Tu n'as vu qu'un portrait & qu'un ſeul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE *à part.*

Ah! je frémis.

DAMIS.

Ce ſoir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, ſans être vu ni ſuivi de perſonne,
Entretenir Hortenſe, ici dans ce jardin.

CLITANDRE.

Voici le dernier coup. Ah! je ſuccombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir ?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune :

Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés deſirés ſi long-temps.
Adieu. Je vais chez moi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur :
Puis paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCENE VIII.

CLITANDRE *ſeul.*

AI-je aſſez retenu mon trouble & ma colère ?
Hélas ! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amoliſſait.
Damis en un moment la voit, l'aime & ſait plaire.
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a ſu faire
On le prévient ! on donne à ce jeune éventé,
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité.
Il reçoit une lettre... Ah ! celle qui l'envoie,
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie :

Et pour combler l'affront, dont je fuis outragé,
Ce matin par écrit j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée!
Elle veut à mes yeux lui fervir de trophée.
Hortenfe, ah! que mon cœur vous connaiffait bien mal!

SCENE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Enfin, mon cher Pafquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas! Monfieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'eft Damis que l'on aime,
Oui, c'eft cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indifcret, à mes yeux de trop d'orgueil enflé,
Vient fe vanter à moi du bien qui m'a volé.
Vois ce portrait, Pafquin. C'eft par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.

C'eſt pour mieux triompher. Hortenſe ! eh ! qui l'eût cru,
Que jamais près de vous Damis m'auroit perdu ?

PASQUIN.

Damis eſt bien joli.

CLITANDRE *prenant Paſquin à la gorge.*

Comment ? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat....

PASQUIN.

A ye, ouf ! il eſt vrai que peut-être...
Eh ! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet....
Mais ſon air... entre nous, c'eſt un vrai fréluquet.

CLITANDRE.

Tout fréluquet qu'il eſt, c'eſt lui qu'on me préfére.
Il faut montrer ici ton adreſſe ordinaire.
Paſquin, pendant le bal que l'on donne ce ſoir,
Hortenſe & mon rival doivent ici ſe voir.
Conſole-moi, ſers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monſieur...

CLITANDRE.

Ton eſprit eſt rempli d'induſtrie.
Tout eſt à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les deſſeins.
Tandis qu'il va parer ſa petite perſonne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.
Puiſqu'il eſt indiſcret, il en faut profiter;
De ces lieux en un mot il le faut écarter.

PASQUIN

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire ?
J'arrêterais, Monſieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiſeau dans les airs,
Un poëte entêté qui récite ſes vers,
Une plaideuſe en feu, qui crie à l'injuſtice,
Un Manceau tonſuré qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ſes coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant en rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême ?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un ſtratagême
Hortenſe ni Damis ne m'ont jamais vu ?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un ſien portrait ?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.

Vous avez un billet, que vous écrit la belle ?

CLITANDRE.

Hélas ! il eſt trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vîte & portrait & lettre :

Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui moi, j'irais remettre

Un portrait confié ?....

PASQUIN.

Voilà bien des façons :

Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais.....

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux.....

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici madame Hortenſe.

SCENE X.

HORTENSE, NERINE.

HORTENSE.

Nerine, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux ;
Je connais la conſtance & l'ardeur de ſes feux ;
Il eſt ſage, diſcret, honnête homme, ſincère ;
Je le dois eſtimer ; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme ;
Et pour une de nous que l'amour prend par l'ame,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis. Mais Damis ne vient point en ces lieux.

NERINE.

Quelle vivacité ! quoi ! cette humeur ſi fière ?

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NERINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit.

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.
Je vois bien qu'elle veut avancer le moment,

Où je dois pour époux accepter mon amant :
Mais je veux en ſecret lui parler à lui-même ,
Sonder ſes ſentimens.

NERINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime , je le crois , je le ſais. Mais je veux
Mille fois de ſa bouche entendre ſes aveux,
Voir s'il eſt en effet ſi digne de me plaire,
Connaître ſon eſprit , ſon cœur , ſon caractère ;
Ne point céder , Nérine , à ma prévention ,
Et juger , ſi je puis , de lui ſans paſſion.

SCENE XI.

HORTENSE, NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MAdame , en grand ſecret , Monſieur Damis , mon maître.....

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NERINE.

Ah ! le petit traitre !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vîte la miniature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte ; & de ſa part ce ſoir
J'ai deux portraits à rendre, & deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgande, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCENE XII.

HORTENSE, NERINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS *dans le fond du théâtre.*

Je verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.

(Il court à Damis, & le tire à part.)

Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux de ſa part à vous rendre.

HORTENSE.

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Liſons.

Il lit.

Hom... hom... » Vous méritez de me charmer.
» Je ſens à vos vertus ce que je dois d'eſtime;
» Mais je ne ſaurais vous aimer. »
Eſt-il un trait plus noir & plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu juſques-là pouſſer ſon infamie?

DAMIS.

Tenez ; c'eſt là le cas qu'on fait de tels écrits.

(Il déchire le billet.)

PASQUIN *allant à Hortenſe.*

Je ſuis honteux pour vous d'un ſi cruel mépris,
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périſſe à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !

(Elle jette ſon portrait.)

PASQUIN *revenant à Damis.*

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monſieur.

DAMIS.

Il eſt quelques maîtreſſes
Par qui l'original eſt un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !
à Paſquin.
Prends ma bourſe. Dis-moi pour qui je ſuis trahie,
A quel heureux objet Damis me ſacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou ſix beautés dont il ſe dit l'amant,
Qu'il ſert toutes bien mal, qu'il trompe également ;
Mais ſur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS *s'étant avancé vers Paſquin.*

Prends ma bague, & dis-moi, mais ſans fripponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la cour,
Ta maîtreſſe aujourd'hui prodigue ſon amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence:
Mais un certain abbé lorgne de près Hortense:
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon son cousin.

DAMIS.

Parbleu j'en suis ravi. J'en apprends là de belles,
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, du malheur de mes feux,
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons, loin de l'ingrat je vais cacher mes alarmes.

DAMIS.

Allons, je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN *à Hortense.*

Vous n'avez rien, Madame, à desirer de moi?
à Damis.
Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix.

SCENE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NERINE.

HORTENSE *revenant.*

D'Où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrois être au bal, & danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas ! d'Hortenſe il n'eſt point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encor, ou je ſuis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir & me regarder ! ah ! quelle perfidie !
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir ?

HORTENSE.

Laiſſez-moi m'efforcer, cruel, à vous haïr.

DAMIS.

Ah ! l'effort n'eſt pas grand, grace à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grace à vos injuſtices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller.

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô ciel ! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu !

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait cruelle ?

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidèle,
Un billet, un ſeul mot qui ne fût point d'amour ?

DAMIS.

Je consens de quitter le roi, toute la cour,
La faveur où je suis, les postes que j'espère;
N'être jamais de rien, cesser par-tout de plaire,
S'il est vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je consens de n'être point aimée
De l'amant dont mon ame est malgré moi charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat, qui m'est rendu;
Ce prix trop méprisé d'une amité trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous?

DAMIS.

Ah! j'apperçois Clitandre.

SCENE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NERINE, PASQUIN.

DAMIS.

Viens çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis tu d'ici?
Madame, il peut d'un mot débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi! Clitandre ſaurait?

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame,
C'eſt un ami prudent à qui j'ouvre mon ame:
Il eſt mon confident, qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut....

HORTENSE.

Sortons, Nérine, ô ciel! quel étourdi!

SCENE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle.... il faut que je la ſuive.
Attends-moi.

A Hortenſe.

Demeurez. Ah! je ſuivrai vos pas.

SCENE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

Je suis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés sur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais aussi. J'ai bien joué mon rôle;
Ils se devraient haïr tous deux assurément;
Mais pour se pardonner il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont
prendre.

PASQUIN.

Vers son appartement Hortense va se rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle; Hortense au moins le
fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & son amant la suit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle: on détourne la tête.

PASQUIN.

Il est vrai; mais Damis de temps en temps l'arrête.

CLITANDRE.

Il se met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu , l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin , & le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joie ,
D'eſpérance & de crainte , & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCENE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis , cher Marquis , perle , d'où vient qu'Hortenſe
M'ordonne en grand ſecret d'éviter ſa préſence ?
D'où vient que ſon portrait , que je fie à ta foi ,
Se trouve entre ſes mains ? parle , réponds , dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarraſſez fort.

DAMIS *à Paſquin*

Et vous , Monſieur le traître ;
Vous le valet d'Hortenſe ou qui prétendez l'être ,
Il faut que vous mouriez en ce lieu de ma main.

PASQUIN, *à Clitandre.*

Monſieur , protégez-nous.

CLITANDRE *à Damis.*

Eh ! Monſieur....

DAMIS.

C'eſt en vain...

CLITANDRE.

Epargnez ce valet, c'eſt moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel ſi grand intérêt peux-tu prendre à ſa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encor, & ſérieuſement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Çà, maraud, Apprends-moi la noirceur effroyable.....

PASQUIN.

Ah ! Monſieur, cette affaire eſt embrouillée en diable :
Mais je vous apprendrai de ſurprenans ſecrets.
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monſieur, Hortenſe arrive, & pourrait nous entendre.

A Clitandre.

Ah, Monſieur, que dirai-je? Hélas ! je ſuis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCENE XVIII.

HORTENSE *un masque à la main & en domino*, TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

OUi, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment? montrer partout, & lettres & portrait ?
En public ? à moi-même ? Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle,
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu :
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe morbleu ;
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre?
Qu'en penses-tu, dis-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela.

HORTENSE.

Son indiscrétion : Nérine, fut extrême ;
Je devrais le haïr ; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant
toi.
Qu'il m'aimerait toujours, & sans parler de moi :
Qu'il volait m'adorer, & qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut
faire.

HORTENSE.

Pour la derniere fois je le veux éprouver.
Nérine, il est au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi : dis-lui, qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur,
Qui du moins de mon front cachera la rougeur ;
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidelle ;
Je saurai ce qu'il pense, & de moi-même, &
d'elle :
C'est de cet entretien que dépendra mon choix.

A Trasimon.

Ne vous écartez point. Restez près de ce bois.

Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai quand il en ſera temps.

SCENE XIX.

HORTENSE *ſeule en domino, & ſon maſque à la main.*

Il faut fixer enfin mes vœux trop inconſtans.
Sachons, ſous cet habit à ſes yeux traveſtie,
Sous ce maſque, & ſur-tout ſous le nom de Julie,
Si l'indiſcrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour, ou bien de vanité ;
Si je dois le haïr, ou lui donner ſa grace.
Mais déjà je le vois.

SCENE XX.

HORTENSE *en domino & masquée*,
DAMIS.

DAMIS *sans voir Hortense.*

C'Est donc ici la place,
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous ?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France,
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE *à part.*

L'étourdi !

DAMIS.

Ah! si pour mon bonheur on peut savoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la cour n'ait point de belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Églé, Doris....... Mais qui les peut compter !
Quels plaisirs ! quelle fille !

HORTENSE *à part.*

Ah ! la tête légére !

DAMIS.

Ah! Julie, eſt-ce vous? vous qui m'êtes ſi chère !
Je vous connais malgré ce maſque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'eſt vous.
Ôtez, Julie, ôtez ce maſque impitoyable :
Non, ne me cachez point ce viſage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable ſouris,
Qui de mon tendre amour ſont la cauſe, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non, de vous mon humeur n'eſt pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente griſons tous ſes pas ſoient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faſſe ſur-tout de brillans ſacrifices;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices.
Un amant moins couru ne me ſauroit flatter.

DAMIS.

Oh ! j'ai, ſur ce pied-là, de quoi vous contenter.
J'ai fait en peu de temps d'aſſez belles conquêtes ;

Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes;
Et nous sommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourraient de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerons bien qui font les difficiles,
Et qui sont avec nous passablement faciles.

HORTENSE.

Mais encor!

DAMIS.

Eh! ... ma foi, vous n'avez qu'a parler;
Et je suis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous sacrifie
La petite Isabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Eglé, Doris? ...

HORTENSE.

Quelle offrande est-ce-là?
On m'offre tous les jours ces sacrifices-là,
Ces dames entre nous sont trop souvent quittées.
Nommez-moi des beautés, qui soient plus respectées,
Et dont je puisse au moins triompher sans rougir.
Ah! si vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour jusqu'alors insensible,
Aux manéges de cour toujours inaccessible,
De qui la bienséance accompagnât les pas,
Qui sage en sa conduite évitât les éclats,
Enfin qui pour vous seul eût eu quelque faiblesse!

DAMIS, *s'asseyant auprès d'Hortense.*

Ecoutez. Entre nous, j'ai certaine maîtresse,
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait;
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortenſe.
Pourquoi donc à ce nom vous éloigner de moi ?
Je n'aime point Hortenſe alors que je vous voi ;
Elle n'eſt près de vous ni touchante, ni belle;
De plus, certain abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Traſimon, ſon couſin
Paſſe un peu trop ſouvent par le mur du jardin.

HORTENSE.

A l'indiſcrétion joindre la calomnie !
Contraignons-nous encor. Ecoutez, je vous prie ;
Comment avec Hortenſe êtes-vous, s'il vous plait?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la choſe comme elle eſt.

HORTENSE, *à part.*

Peut-on plus loin pouſſer l'audace & l'impoſture ?

DAMIS.

Non, je ne vous mens point, c'eſt la vérité pure.

HORTENSE, *à part.*

Le traître ?

DAMIS.

Eh! ſur cela quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt. . . .

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire,
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.

Il lui donne la lettre.

Tenez donc vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin; & mon bonheur
M'a rendu pour jamais le portraît & la lettre,
Qu'à ces indignes mains j'avais oſé commettre.
Il eſt temps ; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCENE XXI & derniere.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE *à Clitandre.*

SI je ne vous ſuis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encor, à vos loix aſſervie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de ſaiſiſſement.

TRASIMON *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais ſage.
C'eſt moi ſeul, Mons Damis, qui fais ce mariage,
Adieu, poſſédez mieux l'art de diſſimuler.

DAMIS.

Juſte ciel! déſormais à qui peut-on parler?

Fin du dixième Volume.

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce dixième Volume.

Fin de la Table du Tome dixième.